

L'art de *dé-peindre* le monde

par Jean-Jacques Gay

Voici venir le temps de l'Image interminable et générative qui, des réseaux aux *smartphones*, des publicités géantes de l'espace public aux millions de milliards de *selfies*, délimitent l'empire des GAFAs face à notre sphère personnelle.

Dans cette conjoncture de l'intime à l'extime, c'est au tournant du siècle que « le jeune peintre français Nicolas Clauss déposa ses pinceaux pour pratiquer la vidéo et maîtriser la programmation ». Enfin, c'est ce que dit la légende de Nicolas Clauss.

Depuis, notre ex-peintre enchaîne installations, films multi-écrans, et tableaux d'un genre nouveau qu'il considère comme des œuvres génératives, tableaux non-figés, images en « ré-écriture » constante au gré de leur vie propre et de leurs faces à face avec leurs spectateurs.

À partir de ce changement de cap, notre artiste marseillais ne fut pas qu'un vidéographe interactif mais devient un plasticien de l'image animée dont la démarche ne cesse de questionner le statut de l'image en mouvement à travers une forme d'anthropologie visuelle proche du documentaire, avec une temporalité chorégraphique qui magnifie la figure et la réalité humaine tout en proposant d'autres modes de narration et d'expériences de

monstration.

L'histoire sans fin

Tout a une fin, même les flux infinis de vidéo dont nous abreuvons les réseaux. Tel semble être le leitmotiv de *Endless Portraits*, d'*Agora(s)*, ou même des *Traversants*, pièces récentes de cet artiste qui pousse son amour des images jusqu'à leur donner une vie propre non pas par la fiction mais en leur apportant une vie numérique à partir d'un regard documentaire de programmation aléatoire accompagnant une société *digitale* en marche.

Car l'œuvre de Nicolas Clauss résonne à l'unisson des réflexions des artistes de son temps. Chambre d'échos d'une époque, elle porte un regard réflexif sur le médium comme sur le media, sur la technique de représentation comme sur les technologies en vogue.

Peintre défroqué (on utilise ce terme pour les



Agora(s), 2016, Millenium (Beijin) © Nicolas Clauss

hommes de Dieu qui ont abandonné leur sacerdoce pour redevenir des hommes comme les autres) Nicolas Clauss est « entré en vidéo » non pas pour faire des films, mais pour appréhender le temps de l'image photographique. Reflets de son regard de peintre, comme de sa pensée d'artiste, ses dispositifs sont montrés en installations, en projections multi écrans, comme en sculpture d'écrans (tableaux) numériques.

Mouvements

Dignes successeurs du *Nu descendant un escalier* de Marcel Duchamp, les « portraits sans fin » de Nicolas Clauss exposés dernièrement, entre autres, à la Galerie Éphémère du 104 Paris jusqu'en Aout 2017 (portraits filmés autour du monde depuis 2014) proposent au spectateur une expérience qui résonne comme un pas vers l'étrange, un mouvement vers demain, promesse vers nos

nouvelles relations avec les images digitales.

« *Mon Nu descendant un escalier de 1912*, écrivait Marcel Duchamp, fut la convergence dans mon esprit de divers intérêts, dont le cinéma, encore en enfance, et la séparation des positions statiques dans les chronophotographies de Marey en France, d'Eakins et Muybridge en Amérique ». Comme les recherches de Duchamp, *Endless Portraits* s'affirme comme des Portraits « sans fin » et... sans commencement. « *Sans fin*, écrit Jean-Paul Manganaro, renvoie à l'intemporalité, à une création sur l'intemporel situé dans des espaces divers; car, ajoute-t'il, Nicolas Clauss inscrit sa démarche dans le plus pur classicisme : si le grand modèle du genre demeure, contre vents et marées, celui de *La Joconde* de Léonard De Vinci. En effet, continue-t-il, on retrouve ici la fixité légendaire d'un regard troublant. On cherche toujours un point d'échappement face au regard figé qui ne nous lâche pas et qui se constitue en immuabilité,



Denis et Kingsley-Aix © Nicolas Clauss

tantôt légère, tantôt grave ; mais force nous est de déclarer notre impuissance face à ce regard qui reste dominateur ».

Pourtant, face à *Endless Portraits*, nous ne sommes ni à la Renaissance, ni face à de la peinture mais dans de la vidéo, et dans les flux numériques. Vidéo renaissant dans des écrans verticaux (comme les films publicitaires d'aéroports ou de Métropolitain) les portraits sans fin de Clauss utilisent « l'effet Joconde » du non-mouvement et nous utilisent nous spectateurs pour décider ou non d'une vie qui nous accorde. Car ils ne fonctionnent pas sans nous spectateurs de ce face à face. Spectateurs que leur regard cherche, que nos regards fuient, dans un jeu



de regards et d'échange d'humanité.

Anticipation

Depuis quelque temps, un fabricant de *smartphones* (qui sont devenus nos appareils photo) propose de faire des photographies avec la possibilité de choisir l'instant de sa prise de vue au milieu d'une courte séquence vidéo. De cette même façon le photographe peut choisir l'instant précis de la pose de son sujet. La photographie n'est plus la magie de l'instant capturé (étincelle de vie figée), mais de la vidéo (morceau de vie étudiée). Le sujet n'est pas figé en mouvement par une photographie,



Maria - NYC et Model Pekin © Nicolas Clauss

mais pose un temps assez long (comme au début de la photographie) pour la capture d'une courte séquence animée. Le *smartphone* rassemble alors le geste du photographe, celui du cinéaste, celui du monteur-programmeur et celui du peintre face à son modèle.

C'est donc sur le principe de ce que nous appellerons la « séquence-plan » (ne pas confondre avec le « plan séquence » cinématographique) que notre ex-peintre croque son sujet en donnant à ses séquences-plans une vie programmée. Ses portraits sont alors exposés sur les écrans plats, disposés verticalement. L'image est fixe et mobile à la fois.



Lorsque l'on regarde ces visages ils nous fixent au long d'une courte séquence aléatoire où le visage et le point de vue du *regardeur* sont en action et le sujet comme le décor fixe. Le spectateur devient alors le signe de toutes les attentions. Il se retrouve, comme dans le film de science fiction de Steven Spielberg adapté du roman de Philip K Dick, *Minority Report*. Il se retrouve face à une image intelligente. Dans cette histoire d'anticipation les panneaux publicitaires s'animent devant chaque passant qu'ils interpellent par son patronyme (reconnaissance faciale et des iris à l'œuvre).

Dans ce face à face avec l'image vivante de ces « portraits sans fin », comme devant *La Joconde*



Terres Arbitraires © Nicolas Clauss

(même cernée de photographes amateurs dans sa salle du Louvre) le portrait sensible nous interpelle par le regard. Car l'inter-activité d'*Endless Portraits* reste juste visuelle, impression tirée du simple croisement de notre regard de spectateur avec celui des portraits silencieux de cette galerie vivante.

Des visages, des images, une vérité

On ne peut faire face aux « portraits sans fin » réalisés autour du monde par Nicolas Clauss sans penser au photographe allemand August Sander (1876/1964) et ses fiers *Portraits d'Allemands du XXe siècle*. Réalisés entre 1912 et 1928 les photographies de Sander fixent l'objectif et leurs *regardeurs* comme autant de modèles. Spécimens, reflets d'une époque, ils abordent un regard traversant les époques, ils affichent un statut de vie qui ne nous lâche plus.

Les Portraits de Clauss sont de cet ordre. Comme Sanders, Clauss nous propose « des visages, des

images, une vérité ». Ecrivant dans les années 90 sur une édition de *Visages d'une époque*, Alfred Döblin pose cette question à propos de cette série de photographies en noir et blanc de Sanders : « ces individus sont-ils réels où à la recherche du vrai ? »

Si les spectateurs contemporains de la peinture de Velasquez, des dessins d'Ingre en passant par les photographies de Sander et Da Vinci ont pu s'étonner de leurs portraits si vivants, les « portraits sans fin » de Clauss apportent une réponse à cette impression de vie en convoquant sujet et médium, art et connivence tout en proposant le reflet d'une époque, d'un monde où selfies et reconnaissance faciale, réseaux et intelligence artificielle nous imposent une image plus vraie que nous même.

C'est la vibration intérieure du sujet que la caméra de Clauss capture et qui fait de chaque portrait une histoire individuelle, avec l'entassement de ses traces, de ses dérives. Vie-image à laquelle la notre s'ajoute. Ainsi Wayne à New-York, Eva

en Sicile, le vieil homme, la mère et son enfant à Beijing, la fille d'Hanoï, *Kingley* à Aix en Provence, *Denis* à Paris ou l'astrologue de Bangalore « portent les marques d'une histoire secrète qui ne sera pas révélée au-delà de ce que l'on peut y voir et de ce qu'il est donné à l'imaginaire de chacun de formuler, d'exprimer, de recréer », écrit Jean-Paul Manganaro.

Dans tout regard, chaque homme porte son histoire, et c'est cette histoire que racontent depuis la nuit des temps les portraits picturaux puis photographiques. Dans ce travail au long cour commencé en 2014, empreinte de l'humanité mondialisée, Clauss rajoute le temps, temps de sa caméra, d'une pose, d'un face à face avec vous spectateurs de cette nouvelle photo-cinématographique.

Immersion publique

Cette virtuosité généreuse on la retrouve dans toutes les pièces de Nicolas Clauss. Pour l'installation *Agora(s)* présentée au printemps 2016 au Art Millenium Museum de Beijing (avec quelques *Endless Portraits*) nous sommes immergés dans une installation visuelle et sonore... et générative qui se déploie sur cinq écrans 16/9 de quatre mètres de large.

Agora(s) réunit plus de 250 séquences de trois secondes de films tournés dans l'espace public d'une douzaine de lieux à travers le monde. *Agora(s)* explore le rapport plastique des corps individuels (les gens) aux masses (foules) toujours dans une recherche sur le mouvement sans fin, mais en obtenant un résultat « chorégraphique » à la Bollywood et ce, à travers une recherche sur le mouvement des foules, la répétition et jouant encore et toujours sur la dilatation du temps filmique sans fin (ni début).

Les séquences filmées qui composent l'installation *Agora(s)* se jouent suivant une partition

générative et semi-aléatoire. Mais, alors que pour *Endless Portraits* Nicolas Clauss misait sur cette hésitation, ou frémissement aléatoire, de l'image du personnage, dans *Agora(s)* il explore et déconstruit la durée filmique qui n'est ni figée ni linéaire mais qui se déploie de manière infinie pour se renouveler sans cesse et nous entraîner dans sa danse. Dispositif chorégraphie où les protagonistes, passants anonymes, regardent eux aussi la caméra et revendiquent l'idée de vivre autrement et, pourquoi pas, de danser avec nous au sein d'une agora d'images qui nous regardent et ne jamais nous abandonnent

Ce travail avec *la ville et ses habitants*, village global et ville monde recomposée à partir des grandes mégapoles de la planète, n'est pas sans rappeler *7X3, une exposition de Films*. Pièce audiovisuelle du photographe-reporter-cinéaste Raymond Depardon réalisée en 2004 à la Fondation Cartier pour l'Art Contemporain de Paris. Ce travail multi écrans va à la recherche d'une narration fragmentée de la même façon que l'artiste Finlandaise Eija-Liisa Ahtila à travers ses immersions narratives, va reconstruire une esthétique en contournant la narration et en s'attachant juste aux regards de ses sujets.

L'image nous regarde

Car le travail du temps de Clauss reste incomparable pour plusieurs raisons. D'abord, car une pièce comme *Agora(s)* s'intéresse aux anonymes réunis dans l'espace public. Ces derniers formant des groupes de circonstance que Clauss va documenter. « *Agrégés par le hasard dans un même temps et un même lieu*, écrit Matthias Youchenko, *ils nous regardent et nous sommes face à "une image qui nous regarde"* (pour reprendre l'expression de Georges Didi Hubermann) ». Alors en cette époque de *selfies*, de *youtubeurs*, de mur d'images Facebook, de Snapohat et autre icône de



Rudi - Aix © Nicolas Clauss

consommation qui essaie à tout prix de nous capter. Il est bon d'avoir de temps en temps un réel échange avec l'image.

« L'image qui nous regarde », l'image vivante demeure la constante du travail de Nicolas Clauss et fait que cet artiste n'est ni photographe, ni vidéaste, ni programmeur. Nicolas Clauss est peintre. Quoi qu'il produise, de *Endless Portraits*, à *Agora(s)* en passant par *Les traversants*, *Fès*, *Terres Arbitraires*, *Ecce Homo*, *White Vibes*, *Léonardo*, le cadre des pièces de Nicolas Clauss reste immuablement fixe, pictural comme jamais !

En fait, Nicolas Clauss n'a jamais cessé d'être peintre... Il s'est juste converti à une peinture photographique et digitale, seul médium capable de nous dépeindre les temps à venir. Et ci devant les tableaux vivants de Nicolas Clauss certains s'imaginent être face à la magie maléfique du *Portrait de Dorian Gray*, qu'ils se rassurent. Ce plasticien nous offre juste une nouvelle proposition artistique de dialogue avec les images numériques. Oui c'est de l'art, et, par les temps qui courent, il n'y a rien de plus enthousiasmant que cet art là !

© Jean-Jacques Gay - Turbulences Vidéo #96

« Endless Portraits, 2014/2016 » - Galerie Ephémère CENTQUATRE-PARIS jusqu'au 6 Aout 2017.
Renseignements www.104.fr

«Agora(s)» - MAMBO, Bogota, Colombie - jusqu'au 24 juin 2017

«Agora(s)» - XVI Festival de la Imagen, Manizales, Colombie / Festival ISEA jusqu'au 18 juin 2017.

TENDENCIAS

Por JORGE GALDAMEZ

ARTE RESERVA

El territorio está en la lente de artistas galos

Muestras Francia Territorio Líquido y Agoras, así como la Sala del Siglo XIX y principios del XX se abren hoy a las 6:00 p.m. en el Museo de Antioquia.

En un poblado de la isla de Córcega, las personas creen que pueden encontrarse en espíritu, aunque solo en las noches. En sueños, ellas pueden ver quién es a morir en el pueblo.

Esta experiencia es la que Jean-Philippe Camy-Matthei, uno de los fotógrafos del colectivo Francia Territorio Líquido que esta tarde, a partir de las seis, inaugura exposición en el Museo de Antioquia.

Este grupo, conformado por 40 personas, de las cuales 20 están en Medellín en esta muestra, surgió como una iniciativa de cuatro fotógrafos artísticos de registrar el territorio francés. Cuando dicen territorio, hablan de todo aquello que rodea en el día a día, las relaciones entre los seres humanos, la forma de distribuir la naturaleza.

Ya no son solamente franceses quienes participan de este colectivo, y cuentan con la presencia de Paul Bromberg, Max que pregunta por la importancia estética de los lugares, explicó, lo que cuenta es la importancia que estos tienen para sus habitantes.

Aglaé Bory hace fotografías de Alsacia, región del este de Francia cerca al límite con Alemania. "Podría haberlas de otro lugar, pero este lo conozco más".

Aglaé tiene una relación emocional con el paisaje, que registró en 20 fotografías. Todas de igual tamaño dispuestas de tal manera que narran la línea del horizonte.

En cada fotografía de ese paisaje situado entre lo rural y lo urbano. Con imágenes de chicas, todas de trece años, que dividen el paisaje. También, en cada una, hay una casa que complementa los paisajes culturales.

"Es un relato sin fotografías —dice—, aunque las personas que aparecen no sean mis parientes ni los predios me pertenecen, porque hay una



1. Fotografía de Ezeña, de Patrick Mesonia. 2. Aglaé Bory, Patrick Mesonia y Jean-Philippe Camy-Matthei posan entre cuadros de Geoffrey de Bottonno. 3. Nicolas Claus muestra fotografías numeradas en ellas como Saul y Bebing. FOTO: JUAN CESAR HERRERA

relación afectiva con el lugar". Las fotos de esta artista son verticales, a pesar de ser paisajes y de que estos suelen ser tomados de forma horizontal. Según sostiene, le interesa el ser humano y la presencia natural que está en cada paisaje, distando el horizonte.

Nicolas Mesonia registra la región de Bretaña, Normandía de Francia, sobre el Atlántico. Las cosas son fotos de los sitios que visita con su familia. Los niños están en todas ellas. No bien han viajado por otros lugares del mundo, este es su favorito.

Patrick cree que la diversidad de las imágenes arrojan un paisaje singular al de la vida de cada uno, que deja al morir.

"Los viejos acostumbraban decir que lo mejor era lo de antes, pero creo que no eran las cosas ni los sitios, sino que era el momento cuando eran jóvenes y podían disfrutar de las cosas".

"Los artistas quietran la manera rutinaria de mirar la vida. Por eso logran ver más de lo habitual".

WISKA GUTIERREZ
Coordinadora Museo de Antioquia

Paisajes urbanos de París son los que captura con su cámara el fotógrafo Frédéric Delangre. Le interesa "la mundialización del comercio y como los negocios de un país con otro pueden colonizar a uno de los dos".

Forma parte de la capital francesa y al inaugurarla, los edificios, las empujadas, para enseñarlas a pintores de Nueva Delia, la India, para que las pinten con elementos propios de la ciudad oriental. Así, en esa ciudad parisina aparecen letras en hindi, publicidad de mujeres con trajes coloridos que más bien parecen sacados de El Mahabharata, anuncios de restaurantes, centros de salud. Y hasta traducciones nativas. Templos y decoraciones arquitectónicas se mezclan, al estilo oriental.

De este modo, la filtración entre ambas ciudades crea un testimonio otro. "Una París-Delhi", en palabras del ar-



PARÉNTESIS RELATO DEL ARTE EN ANTIOQUIA

Junto a las exposiciones del año Francia Colombia, el Museo inaugura el recorrido de la exposición permanente del siglo XIX y primera mitad del siglo XX. Con curaduría de Nidia Gutiérrez, la muestra plantea un diálogo entre artistas de ese periodo y contemporáneos. Cuenta con una sección dedicada a la fotografía, con curaduría de Juan Camilo Escobar y el archivo de la Biblioteca Páramo.

Una foto es colonialista por Nueva Delia, desde el punto de vista artístico. Las imágenes resistentes, comenta, pueden responder a lo que Deleuze y Guattari llaman como un signo o ítemita símica, como resultado de la mezcla cultural.

Conexiones
Otra muestra que abre hoy en el Museo de Antioquia es Agoras, de Nidia Gutiérrez.

Este otro espacio es videográfico. Tiene una gran fascinación por el ser humano, su desigualdad y su mundo de agoras, que lo registra en video en lugares de encuentro, las agoras actuales. Pero no muestra a las personas yendo y viniendo simplemente, sino que interviene los movimientos, los gestos y además y hace ver a los personajes como marionetas.

"Son formas sociológicas de tres segundos cada una. Tiempos que podría hacer cualquier turista. Con la alteración del movimiento sacudo la superficie para hallar diversidad. Así formo una fotografía".

EN DEFINITIVA

Una exposición de arte nuevo se va a abrir hoy en el Museo de Antioquia, muestra parte del Año Francia Colombia. También inaugura una sala de arte contemporáneo. El día es el día 8 de febrero.

tentations Ces marques qui se démarquent avec leurs palais, cahier central

Libération



Site «J'ai 10 ans» explore les rapports d'enfants d'immigrés à la multiculturalité. Heureux qui aux Ulis a posé ses bagages

«**M**on arrière-grand-mère, elle était noire, noire, noire. Ma grand-mère, elle travaillait dans les champs de coton. Mon arrière-grand-père, il avait plutôt la même couleur que moi, jaune acidulé. Moi, je suis quarteronne. Ça veut dire mélange de plusieurs pays, de plusieurs langues.» A l'écran, quatre vignettes d'une même fillette (photo), d'origine «espagnole, française, kabyle et antillaise», habillent ses mots d'images et de sons. Elle parle du Coran, du respect à apprendre, du voile à porter qui signe «l'engagement».

Le curseur se fait discret, une flèche pour passer à la scène suivante, un carré pour revenir

au sommaire. *J'ai 10 ans* n'a rien à voir avec les sites qui attirent les enfants dans leur toile de couleurs vives. Passez ludique. Il donne un témoignage fort

et authentique de ce qu'on nomme pudiquement «les enfants de l'immigration».

Nicolas Claus, artiste surdoué du numérique, avait déjà commis *Cinq ailleurs* autour des immigrés de première génération, échange multimédia entre les témoignages des uns et le talent de l'autre (*Libération* du 15 août 2002). Poursuivant son périple en banlieue pas facile, Nicolas Claus a cette fois posé ses valises digitales à l'Espace culture multimédia (ECM) des Ulis, pour s'intéresser aux enfants du centre de loisirs local. En tout, un peu plus de cinq mois de paroles et dessins des enfants de 8 à 12 ans, contre des boucles vidéo, du webdesign et une mise en scène multimédia.

L'air de ne pas y toucher, *J'ai 10 ans* explore des notions aussi complexes que la multiculturalité, l'acculturation, le racisme ou la transmission de la mémoire. Avec les mots des mêmes, joyeux et curieux, pas vraiment conscients de la richesse de leurs racines plu-

rielles (son père vient de Bamako, son fils ferait bien «docteur pour aider là-bas»).

Webdocu ou création numérique? La patte de Nicolas

Claus, ses obsessions narratives (couleurs sombres, sarabandes et affichage des «recommandations» pour un visionnage plein écran, avec

«une bonne acoustique et l'obscurité», du haut débit et un sacré processeur) fait basculer l'ensemble du côté de l'art. ➤

A.R.



«Quarteron veut dire...» photos d'une fillette d'origine «espagnole, française, kabyle et antillaise».

www.jai10ans.com
Présentation du projet à l'ECM des Ulis, médiathèque François-Mitterrand, 91940 Les Ulis, ce vendredi à 19h30.

Nicolas Clauss met des gens en boîte

L'artiste plasticien signe sa sixième collaboration avec les Quinconces-L'Espal. Il travaille l'image et la dilatation de celle-ci.



Nicolas Clauss devant son installation, « Frames ».

Nicolas Clauss est un artiste plasticien fidèle aux Quinconces-L'Espal, à moins que ce ne soit l'inverse. Voire réciproque. Il expose pour la sixième fois au théâtre, son installation s'intitule « Frames » comme cadres.

L'artiste a eu l'idée de mettre des gens en boîte, au sens propre. À l'automne dernier, il est venu en résidence au Mans, pour rencontrer et filmer des volontaires. Aucun critère physique n'était demandé, il fallait juste se glisser dans une de ces boîtes et se laisser filmer. Trente-deux « modèles » ont été filmés.

Boîtes inconfortables

Sa seule consigne de départ consistait à chercher à changer de position, mais il l'a vite abandonnée, préférant les gestes spontanés de ces volontaires. Il est utile de préciser que ces boîtes sont de petite taille. Donc inconfortables.

Cette contrainte encourage naturellement à bouger, pour tenter de trouver une meilleure installation. Et puis il y a « la tension, la crispation que cette contrainte produit ».

Ces boîtes qui paraissaient « neutres » au regard du plasticien,

offrent une large palette de symboles. « Des gens à la fois isolés et en même temps côte à côte » sont visibles dans cette installation. Et de penser à la solitude des gens connectés. L'ensemble de ces vidéos déroute. Nicolas Clauss filme sur un temps très court, les séquences durent entre 8 et 20 secondes.

Mais elles se répètent, grâce à son travail de « dilatation du temps ». Et grâce à la connexion des vidéos à « un chef d'orchestre » qui serait le son, le rythme de ces images diffère. Tout spectateur pourrait passer une journée entière devant l'installation, sans se lasser.

« Frames » sera inaugurée le 13 février, jour de présentation de *F(1) ammes*, une pièce d'Ahmed Madani avec lequel Nicolas Clauss collabore. Il crée et réalise les vidéos visibles en fond de scène.

Florence LAMBERT.

Du 13 février au 31 mars, aux Quinconces, place des Jacobins, aux horaires d'ouverture du théâtre, Entrée libre.

Nicolas Clauss' "Endless Portraits"

Written by staff

When most people think of computer generative images they think of sci-fi special effects or arty over the top 'neo-baroque' constructions. The beauty of French artist Nicolas Clauss' digitally manipulated images is in their subtlety and how much they recall traditional photographic portraiture. He has made a series of portraits each from a couple of seconds of film made of people he has met traveling around the world (Séoul, Sicile, Bangalore, New York ...).

"Endless Portraits" exhibited at Paris' Centre Quatre art space is a series of portraits displayed on large 40 inch vertical monitors which explore the extension of images through time. One haunting picture of a little girl shows her sitting motionless except for her hair tossing in the wind. We expect that she might begin talking to us at any moment, but she doesn't. She just stares...eerily it seems she almost sees us looking at her.

The Centre Quatre (in French means 104) is a hip public cultural center, which opened in 2008 on the site of a former municipal undertaker at 104 rue d'Aubervilliers in Paris' 19th arrondissement. Artists of all disciplines are invited to work in studios on site, allowing the public to view their work in production. The Cent Quatre regularly presents contemporary art exhibitions such as "Endless Portraits" and has become a meeting place for young Parisians interested in Urban dance.



Nicolas Clauss, "Endless Portraits," to February 25, 2017. Cent Quatre, 104 rue d'Aubervilliers, 75019 Paris

Exploring a vibrant medium of expression

S.R. Praveen

THIRUVANANTHAPURAM: For an artist who made a strong shift in his medium of expression from painting to moving images and new media, Nicolas Clauss is also capable of brushing off the reason for that change as simply to 'keep his fingers clean.' But prod him further and one will realise that the reasons are more than skin-deep.

"When I took that decision, in 2000, I had already done around 15 years of painting. I started out early, in my teenage. I reached a point where I thought everything has been painted already by someone else. I could only repeat what has already been done. There was a need to evolve something new out of what I already knew," says the French artist, who was in the city to deliver a lecture on 'Random moving images' at the Alliance Francaise.

The search for a new medium took him back to the little computer programming he



Nicolas Clauss uses computer programming to create the desired visual effect in his works.

had during his school days. He began coding to bring out the exact kind of effects that he wanted in his short video. In his world, the actual shooting of the video is only the beginning of the work. Later, his codes decide whether to zoom in on a particular portion, jump cut or go back and forth.

The initial series of works, he likes to call 'interactive tableaux,' in which the way the images on screen behave is dependent on the viewer

and his gestures. Though it is all coded, Clauss says, the behaviour of the images is all random.

"Since I am coding it, I know what I want and generally what will come next, but even I get surprises sometimes," he says.

In his more recent works, which he calls 'random videographies,' random people and public spaces are projected, with coding and music creating a choreographic effect.

"I was shooting at the Fort Kochi beach recently. Here, people at the beach behave in a different way compared to elsewhere. So, when I project this alongside a visual from the Coney Island beach in New York, with the same music in the background, it makes for interesting choreography," he says.

Though he works essentially in a digital medium, he is no fan of digital art. These are 'synthetic pictures,' he says. For him, machines and tools are not the focal point but are means to serving the artist.

The 4th Seoul International Media Art Biennale
Media City Seoul 2006

Dual Realities

제4회 서울 국제 미디어 아트 비엔날레
미디어 시티 서울 2006
두개의 현실

주최, 서울특별시장
Host, Seoul Metropolitan Government
주관, 서울미술재단, 제4회 서울 국제 미디어 아트 비엔날레 조직위원회
Organizers, Seoul Museum of Art, The 4th Seoul International Media Art Biennale Organizing Committee

장 자끄 비르제·니콜라스 클로스
Jean-Jacques Burge·Nicolas Closon



Two columns of small text, likely a description or artist statement, positioned below the images on the left page.

Two columns of small text, likely a description or artist statement, positioned below the images on the left page.

Two columns of small text, likely a description or artist statement, positioned at the top of the right page.



Two columns of small text, likely a description or artist statement, positioned below the images on the right page.

ART DIGITAL. Un site imaginé par Nicolas Clauss, avec cinq immigrés, sur les thèmes du pays natal et de la mémoire.

En ligne pour un ailleurs

www.cinq-ailleurs.com
de Nicolas Clauss

C'est une touche de poésie sur le Net, une bulle à explorer comme une «promenade interactive». Cinq tableaux, cinq souvenirs mis en scène par Nicolas Clauss, cinq collages multimédias qui sont autant d'images sonores du Mali, d'Algérie, du Sénégal, du Maroc et du Pérou. Original et détonnant dans l'actuelle production multimédia, *Cinq ailleurs* est aussi très différent des collages sépia interactifs qui ont fait connaître et apprécier l'artiste Nicolas Clauss (Prix spécial au récent Flash-Festival du Centre Pompidou, Grand Prix de la Scam pour le site collectif LeCielEstBleu). C'est que ce périple dans les strates de notre mémoire ne lui appartient qu'en partie. Habitant de cité «heureuse», Clauss est allé traquer les souvenirs de ces immigrés qu'on stigmatise plus volontiers qu'on ne les écoute, aux Mureaux, cité dortoir du Bassin parisien.

Nicolas Clauss s'est adressé à des gens qui parlent à peine le français, luttent pour des papiers ou un logement, et sont à des années-lumière de l'Internet.

Fosse. En résidence à l'Espace culture multimédia des Mureaux (1), Nicolas Clauss voulait s'adresser à des «gens qui n'avaient ni l'habitude du Net ni le matériel chez eux». A ceux qui parlent à peine le français, luttent pour des papiers ou un logement, et sont à des années-lumière de l'Internet (profil type de l'internaute: un homme blanc de moins de 30 ans, plutôt CSP ++ qu'ouvrier chez Renault). Et notre peintre multimédia de se pencher au-

dessus du fossé techno pour, modestement, en remblayer une part. En proposant à une population exclue de la société de l'information d'y participer. «Voir, dans une boîte à laquelle ils ne comprenaient rien, les objets qu'ils m'avaient apportés, des babouches, du coton... les a impressionnés», raconte Nicolas Clauss. Et Sindé, Fatima, Duroga, Mourad et Karina, cinq immigrés de première génération, ont été fiers de réaliser quelque chose «qui bluffait leurs enfants».

Traductions. Des associations d'alphabétisation aident Nicolas Clauss à diffuser son projet «d'atelier de création d'une œuvre multimédia interactive sur les thèmes de l'ailleurs et de la mémoire». Les tête-à-tête permettent de dégager un souvenir que l'artiste met en images et en sons. «On a pris le temps de se comprendre», dit-il. Des traducteurs aident à «libérer la parole»: «La femme qui évoque les Dozos au Mali s'est transformée en conteuse quand elle a pu parler sa langue, le soninké.»

Trois mois d'allers-retours en forme de souvenirs et de récits, puis quelques semaines pour que l'artiste découpe, superpose, fractionne et mette en boucle les sons (grelots, souffles du vent et chansons), mélange le français hésitant à l'arabe, les photos d'archives et les extraits de films... Karina, péruvienne, qui a quitté les Mureaux depuis pour une histoire de papiers, pense que le site, mis en ligne au début de l'été, l'aidera «à montrer un peu de mon souvenir à mes amis français». Mais si «l'histoire intime, est de moi», elle n'est pas dupe sur le rôle de Nicolas Clauss: «Ça me paraissait important de l'aider. lui.» Renversement des rôles? «Je ne voulais pas faire un docu grandeur nature trahir ce qu'ils me donnaient», avance l'artiste. Sensible et sérieux, *Cinq ailleurs*



Adeptes du jazz mollet ou d'une musique plus **parjehie** et moins m...

JAZZ IN MARCIAC. Le «25^e anniversaire

La famille jaz

Jazz in Marcjac

A partir de 11 h concerts gratuits sur la place de l'Hôtel-de-Ville, avec les groupes du festival jazz.

Enfin, cette édition de Jazz in Marcjac, dite du «vingt-cinquième anniversaire», aura été celle de toutes les contritions, de toutes les réconciliations. Un peu comme si, confronté à un réel problème d'accès, eu égard à la vétusté de l'infrastructure routière environnante, le célèbre «site de l'amour» californien, à vocation universelle, avait mis tout ce temps avant de localiser enfin le Gers, jusque-là en effet,

dans les années 50, «naître aigres» (amateurs de be-bop) et «figes moises» (fanatiques du genre traditionnel).

Ye-ye. Ainsi de Jean-Louis Guilhaumon, cet ancien guitariste yé-yé passé par l'Education nationale et qui, à 51 ans, vingt-cinq ans exactement, et ganais le premier concert (d'Irland) aux arènes. Certains avaient coutume de prétendre qu'il n'est pas du genre se mouiller. «C'est un français qui veut ça», avaient même tendance à ajouter les plus exaltés. Sans remarquer qu'au fil des ans la programmation se



Le Monde

De la cité du Val-Fourré à celle des Papes

Neuf jeunes de Mantes-la-Jolie signent l'un des spectacles les plus forts du « off » d'Avignon

Festival d'Avignon

Envoyée spéciale

Tandis que les violences urbaines qui ont éclaté à Trappes (Yvelines) font la « une » des médias, à Avignon, le public se rue au Théâtre des Halles pour applaudir les banlieues sensibles. Révélation du Festival off, le spectacle *Illumination(s)*, écrit et mis en scène par Ahmed Madani, offre un incroyable télescopage avec l'actualité. Sur scène, une bande de neuf jeunes hommes issus de la cité du Val-Fourré à Mantes-la-Jolie (Yvelines) entraîne les spectateurs dans leur histoire familiale, leur quotidien, leurs rêves et leurs peurs.

Ce récit choral est la première création de « Face à leur destin », une trilogie artistique à travers laquelle Ahmed Madani souhaite « faire une description appliquée et minutieuse de ce que recouvre la réalité d'être de jeunes français issus de l'immigration et vivants dans les zones sensibles urbaines ». Pour *Illumination(s)*, il s'est rendu à Mantes-la-Jolie où sa famille venue d'Algérie s'était installée en 1959. Pendant plusieurs semaines, il a rencontré des jeunes, leur a demandé de lui confier leur itinéraire, leur vécu. Il s'est emparé de cette « matière humaine » pour écrire le spectacle et a proposé aux jeunes qui le souhaitent d'en être les interprètes. « Je voulais revenir sur une part de ma propre histoire familiale – la guerre d'Algérie – mais avec un contrepoint sur la France d'aujourd'hui. Et il m'a semblé intéressant de ne pas prendre de comédiens professionnels mais que ce récit soit porté par la jeunesse des quartiers populaires », explique Ahmed Madani.

Avec le soutien de la fondation EDF, *Illumination(s)* a été joué pendant un mois, en 2012, au Théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie de Vincennes à Paris, avant d'être accueilli ce mois de juillet au Théâtre des Halles, scène permanente d'Avignon dirigée par Alain Timar. « J'ai dit aux jeunes : notre mission est de refuser du monde chaque soir



« *Illumination(s)* », d'Ahmed Madani : le regard porté par la société française sur sa jeunesse « à capuche ». ©

et d'attirer un maximum de programmeurs », se rappelle Ahmed Madani. Moins d'une semaine après le début du festival, le spectacle, cofinancé par la Région Île-de-France, a affiché complet et il y a désormais une liste d'attente pour y assister. « Nous avons gagné le

« Nous avons été
anoblis grâce
à Avignon »
Ahmed Madani
metteur en scène

choc avec le public, nous avons été anoblis grâce à Avignon, constate le metteur en scène. Ce qui m'épate le plus, c'est la curiosité des spectateurs. La peur existe et en même temps, ils ont envie que la collectivité se solidifie, ils ont besoin de cette réconciliation. Ce n'est pas un spec-

tacle communautaire. »

Illumination(s) est aussi porté par le très beau travail du vidéaste Nicolas Clauss. Sur un immense écran défilent les visages des « jeunes de banlieue » avec, en fond sonore, la « petite musique » médiatique piochée dans les archives de l'INA, de la construction des grands ensembles dans les années 1960 jusqu'aux émeutes de 2005. Sur scène, tous les personnages s'appellent Lakhdar et retracent l'histoire, avec un petit et un grand « H », de trois générations : celle de la guerre d'Algérie, celle des travailleurs immigrés appelés à participer à l'essor économique de la France et celle de ces jeunes d'aujourd'hui nommés « minorités visibles ». Pour ce voyage de l'autre côté du miroir des banlieues, les Lakhdar ont revêtu le costume élégant des vigiles, ces « forces de sécurité, ces supplé-

forces d'insécurité » à l'entrée des boîtes de nuit, des banques, des magasins de centres-villes et des supermarchés. Ce métier, tous ces jeunes ou presque l'ont exercé. « Nous sommes là pour vous protéger de nous-mêmes », résumant-ils.

Spectacle coup de poing, *Illumination(s)* interroge le regard porté par la société française sur sa jeunesse « à capuche », « pour faire tomber le masque de la peur », comme le dit Ahmed Madani. Lors du salut, mercredi 24 juillet, des spectateurs criaient : « A la Cour d'honneur ! A la Cour d'honneur ! » ■

SANDRINE BLANCHARD

Illumination(s) écrit et mis en scène par Ahmed Madani. Au Théâtre des Halles à Avignon jusqu'au 28 juillet à 19 heures. Réservations : 04 76 24 51. Du 15 au 20 octobre à la Maison des Métallo à Paris. Du 2 au 15 décembre au Collectif 12 à Mantes-la-Jolie.



Son tyngguyppet.com a fait danser des milliers d'internautes. Peintre autodidacte, Nicolas Claus crée sur le Net des toiles animées, empruntées de poésies, d'art ou de dérision que Jean-Jacques Birgé met en musique. Il partitipe aussi au site le célestin.

Peintre sans pièces, je trouve l'aventure multimedia nouvelle, excitante et quelque part plus génieuse. Mais mes références demeurent avant tout picturales : des livres avec des œuvres d'Antonio Tapies, Dubuffet, Boltanski, Rauschenberg. Tous travaillent la matière. J'aime les écrits de sociologie, de psychologie esthétique ainsi que ceux de Tapies, de Dubuffet. Ce dernier donne un éclairage fondamental au métier, il démystifie la peinture. Je me méfie des discours sur l'art et Dubuffet en raison de son expérience me semble le plus près de la réalité. Autre livre particulièrement esthétique : *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez. Il m'a inspiré toute une série de travaux, autour de la mémoire et de la nostalgie. Formellement, c'est un livre pour enfants qui m'a le plus marqué : un marabout visuel, sans aucun texte, on passait d'une idée à une forme, pendant cinq, six ans, j'ai beaucoup voyagé, ma bibliothèque consistait en une liste de titres que je consignais dans un calepin : deux cents à trois cents titres que j'emportais, revendis, donnais. Mais j'avais quand même une trace. En tant que peintre, on ne peut qu'admirer la force du support-livre : sa capacité de faire retrancher les personnes dans leur intimité et de leur faire oublier le temps.



50 ANS D'ARTS VIDÉO (1963-2013) LES INSTANTS VIDÉO AU JAPON

ビデオ・アートの誕生50周年
レ・ザンスタン・ビデオ



INSTITUT
FRANÇAIS

アンスティチュ・フランセ東京
JAPON - TOKYO

Multimédia.
Huit ados du Mans retracent sur un site leur rencontre avec des œuvres contemporaines.

Le Mans envoiye spéciale a rencontre est singulière, presque trop politiquement correcte. Samia, 12 ans, brUNETTE aux yeux pétillants et langue bien pendue, est la première à demander si c'est l'équation «banlieue plus art contemporain» qui fait que la presse s'intéresse à eux. Eux, huit enfants, de 11 à 17 ans, des Sablon, cité du Mans, grandes barres HLM plus ou moins fraîchement repeintes, espaces verts pelés, avec son brassage de communautés, son chômage et ses problèmes sociaux. Fiers et incrédules, conscients d'avoir été au bout d'un beau projet («ben ouais c'est de l'art») tout en ayant du mal à envisager la suite («aller voir des expos... Mais au Mans, y a rien...»), les six filles et deux garçons ne tiennent pas en place, rigolent nerveusement. Ont du mal à raconter l'expérience vécue à l'Espal, scène nationale rive au cœur de la cité, avec médiathèque et espace culture multimedia (ECM). Ils ont découvert un artiste, Nicolas Clauss, et ses réalisations multimédias poétiques, virtuoses, se sont familiarisés avec la création contemporaine et les nouvelles technologies, ont filmé, scanné, démonté, enregistré à tout va, pour réaliser un site, mis en scène par Nicolas Clauss, pièce d'orfèvre de la création numérique (www.delartsjeveux.com).

Tâtonner. L'artiste, en résidence à l'Espal, est un peintre aux pincesaux électroniques, qui élabore une œuvre intimiste, subtile, exigeante, via des modules interactifs qu'il distille sur FlyingPuppet ou d'autres projets de collaboration sur la Toile. Il a accepté le principe d'une résidence ouverte, où les adolescents et lui prendraient le temps de faire connaissance, de tâtonner, débattre, recommencer. Six mois et des week-ends de travail plus tard, le site De l'art si je veux est un point de vue sur la création d'une fraîcheur rare. Nicolas Clauss a fait «le pari un peu bizarre de demander à des gens qui ne connaissent rien à l'art, parce qu'ils sont trop jeunes et que leurs parents n'ont aucune idée sur le sujet, de se confronter à des bouquins et à [son] travail, pour faire sortir des vérités». Souris en main, Samia et Meïssa, deux inséparables, naviguent sur le site pour en expliquer les dessous. Samia a choisi Duchamp, le pape du ready-made, en voyant l'urinoir (Fontaine) sur la couverture d'un livre: «Ça m'a plu tout de suite, c'est pas beau mais c'est flagrant.» C'est elle qui a eu l'idée de travailler les titres des œuvres de Marcel Duchamp, piochées sur le Net: «Pourquoi il jouait avec les titres. Nu des-

endant un escalier, L'HOQQ [à prononcer à haute voix]... Parce que c'était un grand joueur d'échecs, il était différent.» Pour mettre en scène la curiosité de Samia, Nicolas Clauss superpose une photo de l'artiste jouant aux échecs, une reproduction de l'urinoir, un détail d'une Joconde aux moustaches (L'HOQQ). Le curateur dévoile des titres, la voix de Samia raconte les jeux de mots du dadaïste. En pro, elle commente: «Derrière, attends, c'est Rose Sélavy, quand il s'est travesti, le rose c'est la couleur d'une femme, et puis on dit qu'on voit la vie en rose, c'est pour ça qu'il s'est travesti.»

Métaphore. Meïssa tempère: «On n'est pas dans la tête de l'artiste, on sait pas pourquoi il l'a dessiné.» Et ajoute: «J'ai compris que l'art, c'est tout ou rien.» Cattelan, Bacon, Spoerri, les frères Chapman: la petite bande n'est pas allée au plus facile. Pour évoquer Munch, seul «sacré» de la sélection, ils ont eu une idée: «On

piégeait les petits curieux pendant le forum culturel, en leur demandant, face à la caméra, de reproduire l'émotion du Cri», rappelle Yannis. Anthony, 17 ans, qui «adore le gore», s'est tourné vers les frères Chapman et Cattelan: «Le pape écrivait par une météorite, là j'ai bien rigolé» (il s'agit de 9^h Heure, de Maurizio Cattelan).

«Anthony a eu l'idée de rapporter ses soldats, il les a scannés, a ajouté du rouge», raconte Nicolas Clauss. Ensuite j'ai recomposé l'image pour y mettre tout ce qu'il me faisait passer de son désir. Dégoûtante pour les filles, la métaphore sanguinolente colle parfaitement aux artistes sulfureux.

Objet intime. Le module le plus incroyable se lit comme un hommage à la manière de Boltanski. En repatouillant les lettres de son nom, les enfants ont inventé un personnage, lui ont imaginé une vie («à 15 ans, première cigarette...»), qui s'inscrit en surimpression d'un «mé-

morial de l'Espal»: chacun est venu avec un objet intime pour en raconter l'histoire. «On a connu plein de trucs», dit Meïssa. C'était fort quand Sandra est venue avec la valise de son père mort, pleine de pellicules photo pas développées. Francis Bacon est au top. Un triptyque aux têtes difformes où les visages de Yannis, Meïssa et Samia ont été incrustés. «On a travaillé au moins 600 images. A chaque fois, Nicolas disait que ça collait pas, fallait recommencer», peste en riant Samia. Leur grand jeu de l'art achevé, les enfants ont cédé la place à Nicolas Clauss, qui, par petites touches, a su transformer la matière en un bijou d'interactivité ludique, mêlant recherches sonore et visuelle, candeur et profondeur, rimes et ritournelles. Sur le Net depuis fin 2004, De l'art si je veux se déclina en installations géantes sur la scène de l'Espal, en mal... pour que les parents expérimentent, eux aussi, l'art contemporain.

ANNICK RIVOIRE
photos OLIVIER ROLLER



Six enfants du groupe. Au centre, images extraites du site www.delartsjeveux.com, inspirées des œuvres de Spoerri, Duchamp et Chapman (de haut en bas).

Nicolas Clauss, des clics pleins d'éclat



ÇA C'EST... PARIS!

Ariane Bavelier

VERTIGES DU MOUVEMENT

FESTIVAL SÉQUENCE DANSE AU CENTQUATRE.

Le Centquatre a partie liée avec l'éternité. L'établissement culturel de la Ville de Paris a poussé à l'endroit des pompes funèbres. La jeunesse de l'art a crû sur les friches, avec une vigueur de forêt vierge. La mue est totale, le passé éclipsé. Mais il plane certains soirs d'impressionnants esprits, plus puissants que ceux de l'avant-garde qui expérimente comme Mallarmé jouait aux dés. Jeudi, par exemple... Deux soirées au programme: *A Love Supreme* par Anne Teresa De Keersmaecker et Salva Sanchis sur la mythique partition de Coltrane. Et *Chroma* d'Alessandro Sciarroni, derviche contemporain et danseur tourneur.

Avant d'atteindre la salle pour le premier spectacle, on longe, sous la Halle inspirée par Baltard, un peuple de portraits. Hommes, femmes, enfants, d'ici et d'ailleurs, immobiles et muets le long de la colonne où ils sont accrochés, mais étrangement présents. Leur regard vous suit avec insistance à mesure que vous les dépassez. Nicolas Clauss, plasticien vidéographe, travaille sur l'image en micromouvement. Ses photos frémissent et donnent à leur sujet une vie insistante. Fantôme ou esprit capturé? *A Love Supreme* déborde dans la grande salle. Des dizaines de personnes inscrites sur une liste d'attente sont venues tenter leur

chance. La musique est un tube, la chorégraphie, créée en 2005, l'égale et même plus: elle donne à voir le quartet composé en 1964. Un danseur marche en silence sur le sol marqué de traits géométriques. Cela dure bien dix minutes. Peu à peu, son corps révèle les spirales et les saillies du jazz. Lorsque la musique jaillit, quatre danseurs se jettent dans son swing. Chacun incarne la ligne d'un des instruments. L'énergie, la gestuelle, l'invention, la surprise, l'élan, les combinaisons collent exactement au diapason. Immersion dans un torrent de joie pure. Esprit de Coltrane, es-tu là?

On fait mouvement sous la verrière centrale. Alessandro Sciarroni marche sur un rectangle blanc, entouré de spectateurs sur chacun de ses côtés. En bermuda et chaussettes rayées, il arpente la diagonale dans un sens puis dans l'autre, comptant ses pas, en rétrécissant le nombre à chaque passage. Lorsqu'il n'en reste plus que deux, il se met à tourner. Ses bras s'élèvent. Décollage. Ailes, sémaphores, T... ils se déplacent lentement dans toutes les positions d'un mystérieux alphabet tandis que Sciarroni, yeux mis-clos ou sourire extatique de faune, tourne et tourne encore. Son image se reflète là-haut, contre le ciel noir, dans la verrière de la Halle. On dirait la lune.



Le genre classique

Dans les coulisses de la sélection de Favart, le gâteau concocté par l'Opéra. Comique pour célébrer sa réouverture prochaine – et certainement pas pour faire pendant au gâteau l'Opéra. Mais aussi un peu de musique, avec une interview du pianiste Seong-Jo Cho pour son CD Chopin.

CULTURE/ SCÈNES



Non professionnelles, les dix actrices de Filjammes se rassemblent devant les vidéos de Nicolas Clémès. FRANÇOIS LOUIS ATHERIAS

«Ce sont elles les expertes de leur jeunesse, de leur féminité»

Créé en novembre à Sevrain, «Filjammes», le nouveau spectacle d'Ahmed Madani présenté à Paris, met en scène des femmes de quartiers populaires en quête de reconnaissance. Interview.

Des femmes sur scène. Après Filjammes, en 2003, un spectacle avec des hommes, vidéos originales de bande-son, Ahmed Madani poursuit une aventure artistique intitulée «Face à leur destin» avec des jeunes habitants des quartiers populaires. Les Filjammes ont toutes grandi dans des quartiers sensibles. Il y a Lachvire, de Bondy-gne-Billancourt («Les Invisibles, le bébé, le goudron», «Ne peuvent rien contre la forêt qui est en nous»), Anissa A., 28 ans, volière, cinq enfants, qu'on obligeait à jouer le cheval à l'école primaire de riches, la Guadeloupe-péenne Laurène («Les Astérix doivent toujours prouver qu'ils sont Français/ Alors qu'ils

sont Français depuis bien plus longtemps... Tout à leur défilent des tranches de vies de jeunes femmes en quête d'identité et de reconnaissance. De petites scènes caissent le rythme de litanie. Les œuvres sur le grand écran du fond du théâtre pleurent Nicolas Clémès influant une répétition poétique. Tout n'est pas sulfureux, il n'y a pas de costumes. Pas de décor. À part dix chaises. Les voix défilent parfois. Mais une énergie solaire se dégage de Filjammes, de ces femmes dans la fleur de l'âge, rugueuses, malhonnêtes ou dures. A en rire parfois, en pleurer d'émotion aussi, devant cette danse de la vie et du doute. Rencontre avec l'auteur et metteur en scène Ahmed Madani, le jour de la première à la Maison des Métalls.

Comment avez-vous choisi vos consédiennes?

Pendant deux ans, j'ai organisé des ateliers d'écriture et de jeu dramatique dans toute la France – Mazas-la-Jolie, Paris, Anson, Se-

vrain, Critéil, Briançon, etc. J'ai rencontré des femmes de différentes conditions et de toutes origines. J'ai posé des critères pour les sélectionner : avoir des parents qui ont vécu l'exil, vivre dans un quartier péri-urbain, avoir entre 18 et 28 ans, être disponible pour plusieurs années et avoir une certaine autonomie. Aucune n'est une professionnelle, mon projet s'inscrit de la fraîcheur et de la nouveauté.

Comment s'écrit le texte?

Je leur dis : «Parlez-moi de vous et montrez-moi qui vous êtes.» D'où vient leur nom, comment vit-on avec un tel nom? Je ne sais rien à l'avance. Ce sont elles les expertes de leur jeunesse, de leur féminité, de leur vie de quartier. J'écoute et je leur renvoie des mots qui tiennent compte de leur pudeur et de leur sensibilité. On parle, et j'écris des textes qui sont ensuite amendés ensemble. Le processus a une dimension de catharsis. Ces femmes se retrouvent prêtes à dire des choses qu'elles

n'auraient pas dites avant. Je leur ai expliqué comment ne pas jouer au théâtre, comment être et ne pas faire.

Comment s'est déroulée la création à Sevrain?

Sevrain est une ville pauvre, sans théâtre, mais avec une association très active, le Pouchère, qui travaille à ce que l'art théâtral rencontre le peuple. Tout se fait dans la salle des fêtes où viennent les différentes tranches de la société de Sevrain. La friction avec ce public a été très forte, car il voit sur le plateau des gens qui leur ressemblent. C'était une salle vibrante, qui commentait, qui riait... La diversité est un mot à la mode, pourtant le public traditionnel des théâtres est majoritairement féminin, et plus âgé que 50 ans. «Si tu veux parler de l'univers, parle de ton village», disait Tolstoï. On était très impatients de voir ce qui allait se passer dans un théâtre comme les Métalls. Si le théâtre n'est pas le lieu de l'histoire contemporaine, ça sert à quoi?

Pourquoi avoir choisi cette aventure?

J'aurais pu continuer à diriger un Centre dramatique national, mais il me manquait le rapport au territoire, à des populations, à un public. J'ai décidé de revenir à ce pour quoi je fais ce métier. J'aurais aimé le droit de questionner mon histoire de fils d'immigrés algériens, mais pas de manière frontale. Je souhaitais partager mon récit avec la jeunesse qui vit dans ces quartiers populaires, ces lieux d'exclusion qui pourraient évoquer les colonies. C'est un positionnement entre la mémoire et la prospective.

Est-ce pratiquer une forme de démocratisation culturelle?

La démocratisation culturelle passe pour un gros mot aujourd'hui. Le théâtre populaire est souvent vu comme un théâtre populaire, à la différence d'un théâtre d'art. La notion de démocratisation n'est en effet pas aussi limpide qu'autrefois, du temps de Malraux. Le théâtre a été trépassé par des artistes, qui ont été nommés à la tête d'établissements. Une intelligibilité s'est mise en place avec une perversion de ce système. Pourquoi la culture n'est-elle plus un enjeu politique? Pourquoi le public est-il vieillissant? Pourquoi un désengagement artistique dans le système scolaire? Quelle est la solution? Aujourd'hui, la culture a un rapport avec l'économie. Or, le théâtre n'est pas une industrie. L'implication de l'État est très importante, mais il se désengage progressivement du territoire. Il délègue à des bons locaux, parfois sans réflexion sur la culture. Comment voulez-vous continuer si vous possédez une magnifique bibliothèque mais pas de livres dedans? Si on n'investit pas, les notes seront très salées.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

FILJAMMES

Leche et co. c. AHMED MADANI
Maison des Métalls, 04, rue Saint-Pierre
Triboulet, 75001, jusqu'au 4 décembre.
Site : www.maisondesmetalls.org
Prix ou tournée à Martius-la-Grille
(du 8 au 10 décembre), Mendenille
(le 1er janvier), Narbonne (du 17 au 24 janvier),
Orléans (du 26 au 28 janvier),
Anson (du 30 janvier)...

UNA EXPLORACIÓN DE LOS LÍMITES GEOGRÁFICOS

Las visiones de territorio cambian en el MAMBO

● Expositores coinciden en señalar sobre una modificación de la frontera cuando el operador del móvil es diferente



CON UNA visión diferenciadora cada exposición trata de comprender desde su concepto qué es territorio, qué significa pertenecer a este y qué poder tiene. /MAMBO

Por Daniela Andrea Cuervo
Especial para EL NUEVO SIGLO

CON INTERCAMBIOS culturales a través de fotografías, videos y creaciones colectivas, se presenta la selecta exposición del Museo de Arte Moderno de Bogotá (MAMBO), en donde se exhiben tres espacios de origen francés que exploran la apropiación del territorio, mostrando que este país europeo se acerca al contexto colombiano.

Los paisajes nunca son estáticos, con la liberación del yugo documental, estos artistas que exploraron durante tres años el "territorio líquido", cuyas fronteras son cada vez más difíciles de definir, mostraron un espacio de descripción conceptual, buscando ir más allá de la simple representación de la realidad para dar una mirada artística, original y desafiante sobre el mundo.

Este proyecto fotográfico hace una referencia a la dificultad de delimitar qué es territorio, debido a que no es un trabajo topográfico sistemático, ni impresionista. Es una muestra visual sobre el estado del territorio de Francia, el que lleva a cuestionarse cómo se observa la nación, pero esto no significa que por estar ellos en un solo país, no se pueda hacer el mismo ejercicio en otras partes del mundo.

Laura Quiñónez, una de las expositoras de "territorio líquido", explicó a **EL NUEVO SIGLO**, "esta exposición es una representación de lo que es Francia como lo hicie-

ron algunos fotógrafos en los años 80, dentro de la misión de datar; que es una misión fotográfica que propone una representación del país en los años 80 con una visión artística y no documentaria".

"Este nombre fue por la cuestión de cómo se puede definir un territorio, a través de las fronteras o la representación de nuestro territorio que son ficcionales. Hoy en día en las fronteras uno no se da cuenta qué ha cambiado del país, porque físicamente no existen, lo que pasa ahora es que se nota porque toca cambiar de operador telefónico", explicó Quiñónez.

Concepto territorio

Con 191 fotografías, este proyecto de investigación libre sobre la naturaleza, está conformado por un colectivo francés de 21 fotógrafos seleccionados para la exposición en el MAMBO. La subdirectora del mismo, Laura Feged, dice que "cada uno de ellos trabajó bajo el concepto del territorio y las fronteras, como ellos lo interpretaban desde su punto de vista personal. Este es un grupo multidisciplinario de fotógrafos de varias especialidades que se juntaron para tratar el tema del territorio".

"La dedicación de estos fotógrafos por darle visibilidad a lo invisible, a las fronteras olvidadas o desaparecidas, es debido a que cada vez estas fronteras pierden más esos límites que geográficamente están", añade Feged.

Pero la visión del artista francés Nicolas Claus, se ha centrado en mostrar lo que puede hacer en

el desarrollo de su trabajo participativo que lleva a cabo con el público de las ciudades, las cuales le proporcionan el material de sus pinturas interactivas, dando a conocer una manera diferente de mostrar el comportamiento de las personas en el contexto de un territorio.

La videoinstalación de Ágora, que presenta este artista, explora y reconstruye la perspectiva del individuo anónimo y su interacción en el mundo exterior, dando a conocer con doscientos tres segundos de secuencias filmadas en espacios públicos, la vida cotidiana como se ve en los cuerpos individuales, los cuales van conformando movimientos repetitivos que van formando una coreografía, por ir reaccionando a la masa de un público.

Cada locación de este rodaje corresponde a distintas geografías, culturas y economías, en donde se examinan las maneras en que los seres humanos habitan y cohabitan los espacios públicos, puesto que las imágenes que se presentan son de grupos que solo están conectados por encontrarse en el mismo espacio y tiempo.

Laura Aparicio, museógrafa del MAMBO, comenta, "este artista se va a los espacios públicos, para analizar y estudiar los comportamientos de cada ser humano en un espacio abierto, donde se están relacionando con otros, para mostrar las actitudes que hacen las personas cuando están frente a una cámara".

"El lo que pretende es captu-

rar de unos pocos segundos el movimiento de las personas, para sacar la relación que él logra ver y percibir de esas fracciones de contemplación", explicó la subdirectora del MAMBO.

Una mirada contemporánea

Al continuar el recorrido por todo el concepto del territorio, está la exposición Territorio - Arles en Bogotá, que reúne el proyecto de cinco jóvenes artistas, egresados de la Escuela Nacional Superior de Fotografía de Arles, ofreciendo una mirada nueva y contemporánea sobre nuestro país.

Esta exposición colectiva, realizada por Laura María Quiñónez, Andrés Donadio e Hilda Caicedo, y dos francesas, Leslie Moquin y Emilie Saubestre, muestran una mirada cambiante de los territorios que comprende Colombia, vinculando a las personas que lo habitan o lo habitaron, por sus contextos sociales.

"Estos expositores vienen a Colombia hacer una residencia durante tres meses para realizar otra interpretación sobre el territorio en el país, hay un contraste con la de Francia 'territorio líquido', pues que cada una se enfoca a interpretar un territorio. Es interesante de esta exhibición ver cómo constatan esas visiones de los colombianos con los franceses, puesto que vienen extranjeros por primera vez a interpretar cosas que para uno puede ser algo normal", cuenta la museógrafa del MAMBO.

art vidéo



Terres arbitraires,
de Nicolas Claus.
Photo : Nicolas Claus.

Un art poélitique

Longtemps, on s'est interrogé sur son statut. De Tokyo à Marseille, on célèbre aujourd'hui les 50 ans de l'art vidéo. Un anniversaire qui, loin d'être strictement commémoratif, rencontre de nouvelles ramifications dans l'espace méditerranéen.

MOUVEMENT



VIDEOFORMES SAMPLES 2006

21^e édition de cette manifestation d'art vidéo et de nouveaux médias.

Cette manifestation annuelle, mise en place en 1986, s'organise en deux temps : le festival, avec son Prix international de la création et ses forums autour des arts numériques, d'une part, quatre expositions d'autre part. Vidéoformes est une initiative privée, portée par Gabriel Soucheyre. Un festival qui s'exporte en participant à des foires à l'étranger, tel le In Video Festival de Milan. **Découvrir, expérimenter et agir** sont les maîtres mots de cette manifestation. Lors du festival, situé à La Jetée du 14 au 18 mars, sont projetés 50 films internationaux présélectionnés. L'accent est mis sur la jeune création, dont 50% de Français. Les Allemands sont bien représentés, sans oublier l'Australienne Mel O'Callaghan repérée à la galerie Schleicher + Lange à Paris, un Indien, un Portugais... Leurs noms sont en majorité inconnus. Mais il ne

Panlogon » raconte l'histoire du monde traduit par l'imagination de l'artiste. Enfin, **deux programmes se focalisent sur la création américaine**. Rosanna Alberti présente l'art vidéo américain à travers les œuvres de onze artistes tandis que Stephen Sarrazin met en avant l'art de la New-Yorkaise Shelly Silver. En parallèle à ce festival, la Ville de Clermont-Ferrand accueille quatre expositions du 15 mars au 2 avril. Après avoir proposé un hommage à des vidéastes incontournables tels Gary Hill, Steina Vasulka ou Pierrick Sorin et cette année Ko Nakajima, après avoir exposé des œuvres de Bill Viola, Nam June Paik ou Thierry Kuntzel, Vidéoformes met en avant le brésilien Eder Santos. L'artiste associe sa création à une culture cinématographique internationale. Par la mise en espace de ses installations, il recrée les sensations vécues lors de la production de ses œuvres pour les transmettre au public. Un art du partage

« Projections, installations, multimédia, performances, Net »

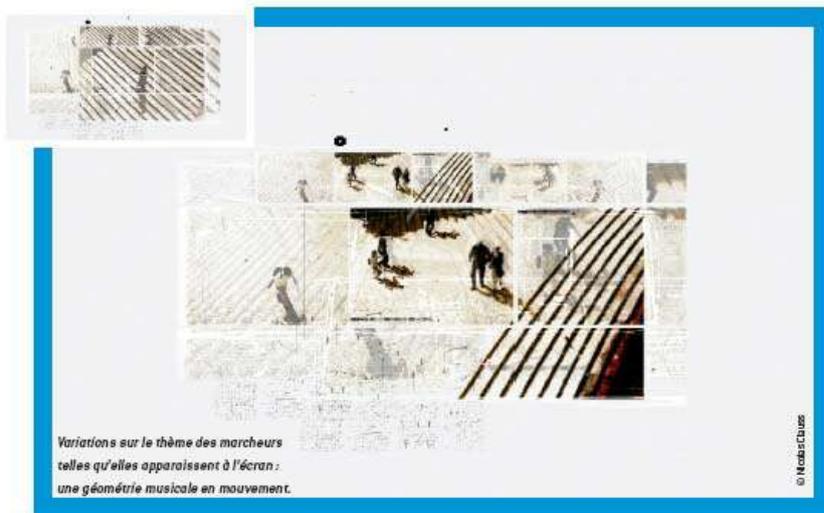
faut pas les perdre de vue. En parallèle à ces découvertes, Vidéoformes met en place six programmes autour d'artistes majeurs. **Cette année, la programmation se penche sur la création au Japon**, avec un hommage à Ko Nakajima par le critique d'art et professeur de cinéma à l'Université Paris VIII, Jean-Paul Fargier. L'artiste et enseignant japonais associe expérimentation technologique et philosophie orientale. L'ordinateur qu'il a inventé dans les années 1980 et qu'il réactualise continuellement permet de perturber les images, en les découpant, les animant, en réalisant des effets graphiques. La création française est elle aussi à l'honneur avec la présence de Pierre Lobstein, né au Maroc et vivant en France, et l'artiste et professeur Lydie Jean-Dit-Pannel qui expose une partie de son projet « Le Panlogon », pour lequel elle a reçu le Prix Scam 2005. Cette dernière crée un univers fictif, voire mythologique, qui prend l'allure d'une tour de Babel. Chaque pièce de ce lieu de rencontre et de passage est explorée dans une vidéo, ici la chambre. « Le

révélé par « Distorcões contidas ». Pierre Lobstein propose lui aussi un échange. En artiste humaniste, il réalise depuis plus de vingt ans « Portraits d'humanité », **des portraits vidéo** de personnes croisées lors de ses périples à travers le monde. Il les présente ensuite aux spectateurs, leur offrant ainsi la possibilité de rencontrer l'Autre. Un hommage à la découverte de la différence, projeté sur les murs de l'Opéra municipal de Clermont-Ferrand. À ne pas manquer non plus, ce rendez-vous avec les récits mystérieux de Nicolas Clauss. Composés de samples d'images recouverts de formes floues, le tout environné de sonorités étranges, ses tableaux interactifs sont perturbés par les mouvements des spectateurs. L'art interactif.

Aude de Bourbon

VIDEOFORMES

Festival du 14 au 18 mars. Expositions du 15 mars au 2 avril. Divers lieux, 63000 Clermont-Ferrand.
Tél. : 04 73 17 02 17. Internet : www.videoformes.com



Variations sur le thème des marcheurs telles qu'elles apparaissent à l'écran : une géométrie musicale en mouvement.

Nicolas Clauss, peintre multimédia

Né en 1968, 1 m 90, cheveux longs (précision importante pour celui qui aurait la curiosité d'aller sur son site www.flyingpuppet.com rubrique Bio), peintre multimédia récompensé par de nombreux prix internationaux (du fait de sa longueur, – je ne parle plus de cheveux –, la liste semble exhaustive) cherche public pour partager émotion esthétique. Pour tout renseignement, consulter le site de la poupée volante, mentionné ci-dessus.

Son conseil

« La meilleure façon de marcher avec ces marcheurs, de voir et d'entendre ce tableau interactif est de le découvrir lentement et progressivement, de caresser les images avec le curseur, patiemment. »

L'OVNI Sonocité : Orientation Virtuelle Non Identifiée

Il y a cinq modules interactifs à Sonocité : les marcheurs, masteria, la danse des particules, ourboros et le jeu vidéo pulcinella. Les trois autres – banque de données, pluies, la pierre de New York – sont de type séquences vidéo sur environnement sonore et ne sont pas interactifs.

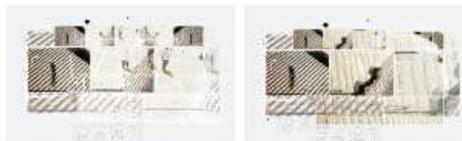
Si vous voulez savoir comment vous orienter dans les quartiers de Sonocité, je vous arrête tout de suite. Ne cherchez pas la flèche ou la ligne blanche, vous perdriez votre temps. D'ailleurs, à Sonocité, le mot direction a-t-il encore un sens ? Ni sens, ni contresens sans doute. Allez dans Pluies, vous verrez bien. La flèche tourne dans un sens à moins qu'elle ne tourne dans l'autre ou dans le sens contraire. On cherche faussement à vous guider à moins qu'on ne veuille vraiment vous dérouter. Hormis un plan de métro qui a surtout le chic de vous désorienter davantage, aucun plan n'est à votre disposition, aucune boussole et – faut-il le préciser – aucun mode d'emploi sur la pochette ou dans un quelconque menu Aide intégré au programme du DVD-Rom. Volonté délibérée des concepteurs de vous plonger dans un espace virtuel privé des quatre points cardinaux si rassurants ? Évident. Un conseil, si vous entrez à Sonocité, abandonnez

tout réflexe d'orientation. D'ailleurs, on n'entre pas à Sonocité, on s'y aventure. Je sais bien qu'on a deux clefs : la souris et le curseur. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de portes. Ni réelles, ni symboliques. Les marcheurs (Patricia Dallio et Nicolas Clauss) en savent quelque chose. Ils arpentent les dalles d'un parvis qui s'animent d'une mosaïque sonore et visuelle changeant à chaque instant. Marchez avec eux. Il vous suffit pour cela de cliquer dans l'insolite du non-directionnel. Du du multidirectionnel, au choix. Les interactions déclenchées semblent alors répondre à des processus logiques provisoires, versatiles, aléatoires. Inutile de vouloir les contrôler. Mieux vaut accepter que l'on ne contrôle rien... et marcher à la rencontre d'un but que l'on ne connaît pas et qui se construit au fil de la déambulation...

Pour des conditions optimales de perception

Du fait de la présence de programmes parfois complexes, comme dans Ourboros, ce DVD-Rom ne se lit pas sur un lecteur classique. Il se lit sur ordinateur (compatible Mac et PC...).

Pour de meilleures conditions d'écoute, il est conseillé de brancher un casque ou de relier l'ordinateur à de bonnes enceintes. Pour tout renseignement, contactez Sound Track : <http://stracks.free.fr>



Les marcheurs

Module interactif (de Patricia Dallio et Nicolas Clauss)

« Des passants évoluent sur les escaliers du Trocadéro. Les images vidéo et les sons forment des couches de matières visuelle et sonore qui obéissent aux clics et aux mouvements de souris de l'utilisateur.

Ce paysage urbain fait de traces et de textures, de musique, de bruits urbains et de phrases glanées lors du tournage, d'abstraction et de narration, invite le spectateur à inventer des histoires qui se croisent, à être l'interprète de la musique et le réalisateur du film. Bref à se faire son "cinéma". C'est aussi un travail sur la matière vidéo et la ligne. L'interactivité se fait à la souris, en déplaçant le curseur sur les différentes parties de l'écran.

En cliquant sur chacune des vidéos, on peut en changer le contenu. En cliquant à nouveau, on fige le mouvement sur une boucle vidéo courte. En repassant dessus on laisse la vidéo défiler. On déclenche des phrases musicales en allant dans la partie inférieure de l'écran. On en lance d'autres dans la partie supérieure, et d'autres encore dans la partie médiane. Le résultat est la combinaison de vos gestes et d'algorithmes aléatoires. »

THÉÂTRE A Vincennes, la banlieue à travers un spectacle et une installation.

Coup double sur les cités à la Cartoucherie

TERRES ARBITRAIRES
installation de **NICOLAS CLAUSS** mar à sam 14h à 18h, dim 15h à 19h30. Spectacle **ILLUMINATION(S)** mar à **AHMED MADANI** mar à dim 21h. Jusqu'au 3 juin au théâtre de l'Épée de bois à la Cartoucherie de Vincennes.

Pose de bad boy, regard frondeur et frontal.

Tension des visages silencieux, filmés au ralenti. Et puis soudain, l'éclat de rire. On ne sait qui ils sont, ni d'où ils viennent, mais on a presque l'impression de les connaître. Les Terres arbitraires de Nicolas Clauss, ce sont les 751 zones urbaines sensibles (ZUS) répertoriées par l'Etat, dont les noms parfois exotiques s'affichent aléatoirement sur les 29 écrans. Dans le théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie, le vidéaste dessine son portrait mouvant des «jeunes de banlieue». «J'éprouve une fascination pour ces mecs-là, dit-il. Peut-être parce que ce sont ceux qui sont censés faire le plus peur, ceux qu'on accepte le moins.» A chaque image correspond une partition sonore, un brouhaha médiatique collecté dans les archives de l'INA depuis les années 1960, du temps de la construction des tours. Le résultat oscille entre désossonation et analyse sociologique, rythmées par des génériques de JT ou une sirène d'alarme.

Jumelle. Diplômé en psychologie sociale, Nicolas Clauss est maintenant plasticien. C'est lors d'une résidence à Evry, dans le quartier des Pyramides, qu'il décide de s'attaquer aux ZUS avec son petit Canon. «Ceux que j'ai filmés sont plus qu'une masse, dans le lot, il y a des pères de famille, des paumés, des artistes.» Quand Clauss rencontre le metteur en scène Ahmed Madani, Terres arbitraires devient la jumelle d'Illuminations, une performance-spectacle montée en deux mois. Six des neuf acteurs vivent au Val Fourré, la cité de Mantes-la-Jolie. «J'aurais envie de raconter une partie de mon histoire, mais pas avec des acteurs professionnels. A travers ces jeunes-là, je vois ceux de 20 ans qui étaient appelés en Algérie», lance Madani.

Dans sa France mise sur scène, tous les immigrés portent le même nom, et la mère patrie est indigène. Entre douleur et amertume, trois générations se racontent dans le coma d'un dormeur du Val Fourré : le moujabinin torturé, le travailleur immigré invisible, et puis eux, «les minorités visibles». L'Histoire et les récits se mé-

langent au son du twist, de 1955 aux émeutes de 2005, et les acteurs, lumineux, drôles, passent du costard au sweat à capuche. «**Mot à dire.** Symbole d'un paradoxe, au Val Fourré, la formation qui attire (et emploie) le plus de jeunes; c'est vigile. «Forces de sécurité qui protègent des forces d'insécurité.» «Qu'un

metteur en scène vienne chercher des jeunes ici, c'était une première», souligne Abdelghani El Baroud, un des acteurs. Dans le contexte actuel, on a notre mot à dire, même s'il ne s'agit pas d'un engagement politique.» Son collègue Mohamed El Gazi résume : «Cette pièce parle de nous et de nos peurs.»

SARAH BOSQUET

BELAVOX FILMS présente

«Sophie Cattani attachante, changeante, épatante, est la Bridget Jones marseillaise... si vous cherchez le film avec la fille avec, ils sont là...» Télérama

«Eclats de rire et tendresse : on adore cette comédie romantique et numérique !» *** Elle

«Pétulante, Sophie Cattani prend plaisir au butinage viril... malin, ludique.» Première ***

«La reine Sophie Cattani trône, sexy, sportive, drôle, dure, émouvante...» Les Inrocks

«Chercher le garçon», une comédie meetic ! *** Le parisien

Sophie Cattani la Bridget Jones 2.0 !

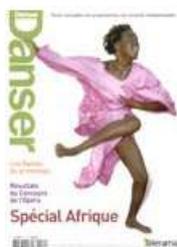
CHERCHER LE GARÇON

FILM DE DOLOTHÉE SIBBACH

ACTUELLEMENT EN SALLE



www.chercherlegarcon-lefilm.com



Chorégraphie interactive L'étrange voyage

Tirez les rideaux, montez le son, et installez-vous confortablement. Vous êtes maintenant prêts à rentrer dans l'univers chorégraphique virtuel que nous ont concocté Didier Sihol, Nicolas Clauss, et Jean-Jacques Birgé.

Somnambules est un « spectacle chorégraphique et interactif en 12 tableaux et leurs préludes pour l'internet. Il réunit la danse contact, la peinture, la vidéo et la musique ». Autrement dit, une véritable œuvre comme il en existe encore très peu sur la toile. Celle-ci demande en plus la participation active de l'internaute qui, d'un clic ou d'un simple déplacement de souris, va induire des changements dans l'image ou dans les gestes. La chorégraphie, tantôt centrée sur les mains, tantôt sur le buste ou le corps entier, évolue dans un univers plastique sombre et coloré à la fois, soutenue par une



musique mouvante. *Somnambules*, avec ses bribes de corps, de décors et d'espaces, ses éléments scénographiques (poupées à la Hans Belmeer, par exemple) nous entraîne dans un véritable voyage poétique de l'étrange.

L'œuvre a reçu de nombreux prix, dont celui décerné par la SACD pour la création interactive en 2004. Une expérience à visiter absolument, sans modération.

<http://www.somnambules.net>
 richesse visuelle/sonore : *****
 interactivité : *****
 information : ***

DNA

DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE

RENCONTRES DE LA DIVERSITÉ Du 10 au 17 mai, Mulhouse cultive le vivre ensemble, la connaissance, et le respect des autres

Je, tu, il, nous, elles...

« Se rencontrer pour mieux se connaître », tel est le thème 2014 des Rencontres de la diversité. Avec une conviction : les discriminations ont souvent pour origine des préjugés liés à la méconnaissance de l'autre. Voici donc sept jours pour aller au-devant de vos a priori et apprendre à regarder autrement celles et ceux avec lesquels vous partagez la ville.

Elles seront lancées ce matin sur le coup de 11 h avec l'inauguration de l'exposition « Terres arbitraires » de Nicolas Claus et déclineront différents temps forts et plein de bonnes intentions tout au long de la semaine prochaine.

« Les Rencontres de la diversité sont là pour contribuer à construire une ville plus solidaire notamment sur la question de la lutte contre les discriminations », souligne Patrick Pilleda pour la Ville de Mulhouse, organisatrice des Rencontres.

« Cette diversité est une richesse, on est nombreux à le penser »

Le nouvel adjoint chargé – entre autres – de la démocratie locale et créative, de la vie associative, de l'intégration, et de la lutte contre les discriminations, a repris au bond une manifestation fondée par sa conseillère Fatima Jenn, désormais chargée d'autres responsabilités au sein de l'équipe municipale.

« Les Rencontres mobilisent les énergies, qu'elles soient culturelles, associatives, économiques. L'édition 2014 est davantage axée sur la lutte contre les discriminations. Cela se justifie dans beaucoup de villes, en particulier à Mulhouse où on a cette diversité importante qui est une richesse pour la ville. On est nombreux à le penser, il faut le réaffirmer. »

Créées pour faire avancer le schmilblick mulhousien du vivre ensemble et pour faire évoluer les regards par la mise en valeur de talents de catégories de potentiellement discriminées, les Rencontres déclinent différents rendez-vous.

La plasticienne Laurence Mel-



Nicolas Claus et ses « Terres arbitraires » jusqu'au 1^{er} juin au musée des Beaux-Arts. PHOTO DNA - GREGOIRE GAUCHET

linger a travaillé sur le thème de l'identité avec 150 enfants d'écoles mulhousiennes. Son « De quoi j'ai l'air » présente une installation de drapeaux qui seront suspendus sur les différents sites des Rencontres. Celles et ceux qui souhaitent faire l'expérience de la discrimination sont invités à se rendre place Franklin le 16 mai (lire le programme ci-contre). Avec « Comprendre les handicaps physiques et sensoriels », Le Phare y proposera d'utiliser du matériel adapté au handicap, histoire de se mettre à la place de l'autre.

Les immersives « Terres arbitraires », de Nicolas Claus

Le cinéma Bel Air proposera quant à lui une série de cinq vidéos sur l'homophobie et la transphobie. Elles ont été réalisées par des élèves du lycée

Lambert. La projection sera suivie d'un débat animé par l'association L'HÈRE.

Quant au musée des Beaux-Arts, il accueillera une installation vidéo de Nicolas Claus, dont le travail sur les zones urbaines sensibles se situe aux confins des arts vidéo, plastiques et numériques. Ses « Terres arbitraires » consacrent un projet conduit depuis plusieurs années dans les zones urbaines sensibles qui l'ont conduit à photographier leurs habitants. Pas n'importe lesquels, souligne-t-il. « Ceux qui font peur médiatiquement : des hommes de 15 à 30 ans vivant dans des quartiers ». Sur les 350 portraits une soixantaine filme les visages d'habitants du Drouot, de Bourzwiller et des Coteaux.

« Des visages fermés au départ, qui s'ouvrent ensuite et se mettent à sourire » que Nicolas Claus, ex-étudiant en psychologie sociale dans une vie antérieure, confronte à ce qu'il appelle « le bruit médiatique ». À savoir un maelström de pra-

ses audio qui disent nos représentations des quartiers populaires, « des déclarations de politiques, de sociologues, de journalistes, documentaires, de militants ». Immergé dans le noir face à 29

écrans, à bien plus de regards, et « au rouleau compresseur médiatique », le visiteur « est amené à s'interroger lui-même pour savoir où il en est par rapport à ces clichés ». À découvrir jusqu'au 1^{er} juin ■

La semaine en programme

- Musée des Beaux-Arts : travaux réalisés lors d'ateliers artistiques au Drouot, à Bourzwiller et aux Coteaux (du 10 mai au 1^{er} juin).
- 13-16 mai : la Cie Kalisto proposera des lectures dans les bibliothèques mulhousiennes.
- 14 mai (10-17 h) : au Centre Clal P3, stand animé par le CIDFF.
- 15 mai au centre social Wagner de 14 h 30 à 16 h 30 : Saveurs d'ailleurs (échanges culturels)
- 16 mai à 20 h au Palace : « La rumeur », de William Wyler, proposé par l'association Autre Regard.
- 16 mai 14 h-17 h place Franklin : comprendre les handicaps physiques et sensoriels
- 17 mai Centre Clal P3 à partir de 14 h : les enfants sont invités à créer une œuvre collective.

FAHRENHEIT⁰

Arte contemporáneo

Arcángel Constantini · Juan Iván González de León · Alexandre Orion · Rem Koolhaas · Laboratorios · Le Mouvement



Poesía

Latitud

Nicolas Claus

<http://www.flyingpuppet.com>

La construcción de un universo regido por sus propias leyes de cambio, sus consumaciones y sus estremecimientos, es una de las propuestas de este artista multidisciplinario que aplica, a modo de eje de rotación para sus proyectos multimedia, la búsqueda de belleza como un espectro sutil. Una resonancia de su temática esencial es la aprehensión del pasado como fuente de inspiración. Los trazos –inspirados en técnicas de pintura– realizados con el mouse ofrecen profundidad y contornos a sus obras.

En su *OnFlying Puppet*, ha concebido y trazado más de sesenta piezas de características interactivas que sobresalen por sus arreglos musicales realizados por personalidades de las esferas de la música como Jean-Jacques Birgé, François Baxas, Denis Colin, Patricia Dallio, Pascale Labbé, Thomas Le Sautnier, Jean Morières, Hervé Zénouda.

Recibió el Premio Especial del Festival Flash 2002 del Centro Pompidou (Show: Danza Interactiva), el Premio SCAM por el Mejor Sitio Internet 2001-2002 por *LeCielEstBleu*, Tercer Premio Net-Art en La Villette Numérique 2002. Macromedia Sitios del Día: *Flyingpuppet.com*, *cometcinq-alleurs.com*, *were*.

Nicolas Claus
Le Jumeau Bar

L'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

THÉÂTRE

Éloge aux rêveurs du Val Fourré

Sur des écrans numériques, les regards muets de jeunes de banlieue immobilisés par le plasticien Nicolas Clauss font écho à celui de Vincent Cassel dans *la Haine*. Ahmed Madani, quant à lui, en mettant en scène trois jeunes hommes, tous nommés Lakhdar, à trois époques différentes, propose un regard aigu sur l'évolution des quartiers sensibles, de la guerre d'Algérie aux émeutes de 2005. Algérie justement, 1957, Lakhdar grand-père est écartelé sur la croix pendant que ses bourreaux évoquent des scènes de torture. Il est réduit à une « *poignée de poussière* ». Plus tard, c'est Lakhdar père qui, guidé par la faim, immigre au Val Fourré et contribue à l'essor économique de la France. Le lançant « *Je me souviens* » agit comme un leitmotiv qui retrace ses réminiscences, de l'espoir de la France au désenchantement de la terre d'accueil. Aujourd'hui, c'est Lakhdar fils qui attend sur l'asphalte, résigné. Les émeutes de 2005 ont pour lui un goût d'amertume dans une démocratie hypocrite à géométrie variable. Le metteur en scène a souhaité déshabiller les visages presque figés de Nicolas Clauss afin d'en montrer l'âme et la chair. Il a donc choisi des jeunes hommes du Val Fourré, acteurs non professionnels mais écorchés vifs. La performance en est

François Louis Athènes



d'autant plus remarquable. En dépit de la peur que suscitent les discours médiatiques, l'œuvre a le mérite de réintroduire de l'humanité dans ces quartiers populaires, véritables terres arbitraires aux bonheurs éphémères et à la misère universelle. Bien loin de l'image à nettoyer au Kärcher. Car l'histoire de l'immigration est aussi celle de la France et parce que les origines n'ont jamais à être reniées, le duo Clauss-Madani a brillamment valorisé l'histoire de tous ces dormeurs du Val. Jusqu'au 3 juin.

MANON ADJOUÉ

À lire en version intégrale sur www.humanite.fr



L'iPad, un tremplin vers le dixième art ?

AUDACE art www.audaceart.com

Envoyer par mail

Publié le 13/02/13



Accompagner le visiteur dans sa découverte, tel est l'objectif de « La machine à rêves ». Cette application gratuite propose de mettre à la portée de tous, l'impossible, le psyché de Léonard de Vinci. Pour ce faire, trois univers s'offrent à l'utilisateur.

Un dialogue entre médias traditionnels et nouveaux médias

Première étape, il faut pénétrer dans LA boîte à secrets, l'agiter et choisir l'un des bouts de papier, qui s'anime et ouvre les portes d'un univers onirique spécifique. A chaque papier effleuré des notes jouées au violoncelle se font entendre, transformant façon en lieu de composition musicale expérimental.

Ensuite, c'est l'entrée dans Le projecteur de rêves qui diffuse images fixes et mouvantes, sur quatre écrans en simultané. Comme des fragments de rêves, défilent ainsi des croquis, calculs et inventions du créateur. Le spectateur a le loisir de mixer l'ensemble et les différentes mélodies d'un quatuor à cordes qui sont déclenchées, en agrandissant la surface d'un des quatre écrans.

Dans le dernier univers intitulé La renaissance du peintre, l'utilisateur peut s'amuser à jouer avec les images, en les faisant tourner, en les déplaçant, voire en les déformant. Celle-ci s'accompagne de touches sonores : chants de béatitudes, de déceptions, sons électroniques, propres à incarner musicalement l'univers de Léonard de Vinci.

A la fois graphique, musicale et interactive, cette œuvre est le fruit d'une collaboration qui transcende les âges, puisque le passionné Nicolas Claus et le musicien Jean-Jacques Birgé y réinventent l'univers du génie, grâce aux techniques modernes du gyroscope et du multi-touch. Synchronisme temporel, superposition de matières, synesthésie qui fait se correspondre le vue, l'ouïe et le toucher, cette création affiche une ambition, celle d'un art total. A cela s'ajoute l'hybridation médiatique qui transcende l'œuvre, jusqu'à ce qu'elle devienne finalement plus que la somme de ses parties, quelque chose d'indéfinissable.



Une création qui n'a d'autre but qu'elle-même

Conçue en marge de l'exposition, cette application propose une nouvelle forme de pédagogie par les émotions et les sens. Sans utilité affichée, elle relève d'une contemplation gratuite, d'une rêverie poétique au gré des images vagabondes. A la manière de la poésie, cette œuvre ne renvoie en effet qu'à l'univers singulier et coupé du réel qu'elle montre. Mouvante, indéfiniment reconfigurée, elle est une réflexion sur l'acte d'inspiration et de création, une mise en abyme au service de Léonard de Vinci, figure emblématique du génie novateur.

Des noms sont certes associés à cette entreprise, mais ils tendent à s'effacer humblement. La dimension collective s'accommode mal de revendications individualistes : il s'agit bien d'une réflexion sur le processus créatif qu'accompagne bien évidemment la dimension interactive de l'application.



Une œuvre d'art interactive

On l'a vu, le spectateur est appelé à sortir de sa passivité pour devenir acteur grâce à la manipulation tactile. Il peut également concevoir ses propres tableaux par une capture d'écran, et les envoyer par mail, Facebook, Flickr... En choisissant une image, en décidant de la figer, l'utilisateur fait donc acte de création. Pour un peu, il se sentirait pousser des ailes d'artiste, effleurant avec jubilation le sentiment de toute-puissance créatrice. Le public et la machine participent ici à une forme de dialogue qui protul en temps réel une œuvre unique.

Contrairement aux formes d'art traditionnelles où l'interaction du spectateur est un phénomène essentiellement mental, ce type d'art prend appui sur divers types de navigation, d'assemblage, ou de participation, en prise avec le matériel. Cette dimension collaborative, elle existe évidemment dans l'art et l'esthétique de la réception. Chez Marcel Duchamp, « les regards font le tableau » et chez Umberto Eco, l'œuvre d'art est ouverte, « son message fondamentalement ambigu ». Au public de s'associer avec l'artiste pour isoler dans une forêt de significations un sens possible. L'application iPad va plus loin puisqu'elle rend tangible et concrète cette collaboration nécessaire. Dans l'intervention de l'utilisateur, point de mise en branle créative.

Combinaisons aléatoires et infinies

Au terme de chaque rêve, il faut revenir dans La boîte à secrets et en choisir un autre. La multiplicité des éléments à manipuler - sons, notes, images - influe dès lors à une expérience inédite. De fait, on peut assister à ce concert audiovisuel pendant plusieurs heures sans retrouver le même tableau. A la façon d'un kaléidoscope, « la machine à rêves » explore des potentialités presque infinies. La musique entêtante, lancinante du violoncelle participe à ce spectacle hypnotisant, proprement psychédélique. Point de déroulement linéaire ici, mais la sensation d'un temps circulaire qui nous ramène inévitablement aux origines de la création. Jamais achevée, cette œuvre ne finit qu'une réalité parcelaire, et c'est ce qui crée l'envie d'y retourner, le fantasme de complétude.

Explorer le champ des possibles, laisser une porte ouverte au hasard, rien de mieux adapté à la découverte d'un imaginaire fourmillant, aux méandres d'une âme travaillée d'illumination. C'est bien à cette tâche que s'attelle « la machine à rêves » : mener le spectateur dans l'inconscient d'un génie mort depuis des siècles mais qui a forgé notre modernité. D'où cet aspect hybride moufle, qui mêle éléments organiques et mouages, dans un ballet fascinant. Honnêtement, se trouverait-il quelqu'un de plus idéal que Léonard de Vinci pour servir de support à une telle réalisation à la fois technique et esthétique ?

Beverine Charon
Cofondatrice de Sémosine, atelier d'études sémiotiques appliquées au marketing et à la communication
[semosine.com](http://www.semosine.com)



intramuros

international design



L'ardoise, les paroles et les dessins de près de 300 adolescents, entremêlés dans une fresque interactive.

Nicolas Clauss, les écrans sensibles

Depuis plusieurs années, Nicolas Clauss accroche sur la Toile ses "tableaux interactifs". Un site rassemble enfin ces pépites nées du réel.

En plus de sept ans, Nicolas Clauss a composé cinq œuvres majeures d'art vidéo "participatives" et une kyrielle de "tableaux interactifs" rassemblés sous le nom de Flying Puppet. Récemment ouvert, son site nicolasclauss.com rassemble une sélection de ses expérimentations dans une longue fresque d'images. Une visibilité nouvelle pour ses travaux (régulièrement primés dans les festivals d'art numérique) dont l'une des particularités est de projeter immédiatement le spectateur dans des univers très oniriques. Soulever à coup de souris un funambule dansant ou rouler à l'envi deux corps qui se frôlent (Somnambules), effleurer une rose et en faire jaillir une nuée de derviches tourneurs (Dervish Flowers dans Flying Puppet), déployer la parole d'un enfant sur des dessins proliférants (l'Ardoise) ou effiloche les souvenirs d'une vieille personne (Le Palpitant) : toutes les mises en scène de Nicolas Clauss sont des invitations permanentes à jouer avec les interprètes de ses scènes virtuelles, lesquels vibrent comme des instruments de musique à chaque sollicitation de la souris. La magie de ces œuvres, qui se laissent presque toucher du doigt et se manipulent au moyen d'une simple interface

considérée par l'artiste comme "un prolongement naturel de la main", viendrait de leur "générativité" : un art des algorithmes (développé sur le logiciel Director) qui permet d'inoculer de l'aléatoire - voire de l'aléatoire dans l'aléatoire - dans des séquences animées et de les diffuser de manière toujours différente. Et ce, sans jamais que l'internaute n'arrive à mettre à jour une relation de cause à effet. Peintre de formation, Nicolas Clauss est parvenu en très peu de temps à manipuler ce code informatique comme s'il était un simple matériau, et à "encoder" le réel à coup de surimpressions savantes qui dissolvent les supports de l'image (photographie, vidéo ou peinture) et tissent des profondeurs insoupçonnables. Pour la plupart mises en musique par Jean-Jacques Birgé, ces œuvres sont encore engendrées par le réel et provoquées au gré des rencontres. Élaborées dans le cadre d'une résidence d'artiste, Cinq Ailleurs, De l'art si je veux, l'Ardoise ou le Palpitant ont ainsi été créées avec la participation d'immigrés ou d'adolescents (des villes des Mureaux, du Mans, etc.), lesquels ont répondu sans tabou aux

interrogations de Nicolas Clauss (sur l'amour, la mort, la vie, l'art contemporain). Leurs paroles - mais aussi leurs dessins ou leurs musiques - ont été ensuite recomposés par l'artiste, transformés en matière interactive puis mis sur le réseau. Parfois, comme pour les Portes, la création multimédia fait l'objet d'une installation interactive. Là encore, les interfaces choisies par l'artiste s'inspirent du monde réel. C'est en ouvrant des vraies portes par exemple - ou en les claquant - que le spectateur, rendu voyeur, fait apparaître des corps surpris ou des yeux exorbités. "Ce qui m'intéresse dans l'œuvre interactive et générative c'est l'humain", résume l'artiste. "L'interactivité n'y est jamais très spectaculaire (même si elle est complexe à programmer). Les dispositifs ne reposent pas sur une technicité qui pourrait dérouter le spectateur". Très accessibles et offertes généreusement, les pièces ne sollicitent pas activement l'internaute comme dans le Net-Art. Celui-ci n'a pas à laisser une trace de son passage pour que sa rencontre avec l'œuvre fasse sens, et devienne unique et mémorable.

Annik Hémary

Nicolas Clauss: Sensitive Screens

For several years now, Nicholas Clauss has been hanging "interactive paintings" on the web. Today at last, a website brings together these nuggets of real life.

In over seven years, Nicolas Clauss has composed five major works of "participatory" video Art and a whole bunch of "interactive paintings" gathered under the title "Flying Puppet". Recently put on line, his site nicolasclauss.com combines a selection of his experiments into a long fresco of images. This means new visibility for his pieces, which regularly win awards at digital art festivals and which have the particularity of immediately throwing the viewer into very dream-like worlds. Whether you are lifting a dancing funambulist with the stroke of a mouse, rolling over and over two bodies brushing against each other (Sleepwalkers), stroking a rose to bring out a swarm of whirling dervishes (Dervish Flowers in Flying Puppet), untangling the word of a child on proliferating drawings (l'Ardoise) or unwinding the memories of an elderly person (Le Palpitant), all of Nicolas Clauss's presentations are standing invitations to play with the performers of his virtual scenes who vibrate like musical instruments with every stroke of the mouse.

The magic of these pieces, which are almost touchable and can be manipulated through a simple interface that the artist considers as "the natural extension of the hand" stems from their "generativity", an art of algorithms developed with the Director software, which allows random movements to be injected into animated sequences that are then displayed in a different way each time. Yet in the process, the user can never find a causal relationship. Having trained as a painter, Nicolas Clauss has managed in a very short time to manipulate this computer code as if it were a mere material, and to "encode" the real with clever superimpositions that dissolve the medium of the image (photography, video or painting) and weave unexpected layers. For the most part, Jean-Jacques Birgé is the author of the music on these shows. Composed at a residence d'artiste, Cinq Ailleurs, De l'Art si je veux, l'Ardoise, or le Palpitant were thus created with the participation of immigrants or adolescents (cities in Mureaux, le Mans, etc...) who unabashed-

ly answered Nicolas Clauss's questions on love, death, life, and contemporary art. Their words as well as their drawings and music were then recomposed by the artist, transformed into interactive material, and put on line. In some cases, like les Portes for example, the multimedia creation comes in the form of interactive installation. There again, the interfaces used are inspired by real life. When the spectator, who becomes a voyeur, opens or slams doors, he makes astonished bodies or bulging eyes appear. "What interests me in interactive and generative work is the human side of it," said the artist. "Interactivity is never that spectacular even if it is complicated to program. The setups do not rely on techniques that could be disturbing for the spectator." Easy to use and generously offered, the pieces do not require the active participation of the user as it is the case with Net-Art. Here, the user does not have to leave a trace of his visit for his contribution to make sense and become one-of-a-kind and memorable.

Site

Tableaux de webmestre

www.flyingpuppet.com

«Je vois mon 15 pouces comme un écran de cinéma», dit Nicolas Clauss. Et c'est bien à la manière d'un réalisateur qu'il donne à voir sur son site, Flying Puppet (1), des micro-animations poétiques et musicales, légères et à l'esthétique toute personnelle. Pourtant, Nicolas Clauss est d'abord un peintre. Enfin, était. En 1999, il découvre qu'un nouveau langage émerge avec *Alphabet*, un CD-Rom pour enfants encensé de toutes parts pour ses qualités multimédias (au sens premier du terme, celui du mélange du son, de l'image et du texte). Il troque alors les pinceaux pour la souris, après avoir rencontré le programmeur du CD, Frédéric Durieu. Plus d'expos à l'étranger –il a vécu en Corée–, plus de doutes existentiels, il s'amuse, crée des interfaces, imagine des personnages filaires, petits bonshommes qui se déplacent au gré de la souris, comme les danseurs d'un Découfflé pour lequel il a déjà travaillé. Il croise aussi la route de Jean-Jacques Birgé, musicien contemporain qui a réalisé l'habillage sonore de multiples CD-Roms. Avec eux, il participe au site lecielestbleu.com et ses extraordinaires jeux de girafes bondissantes. Flying Puppet est son espace personnalisé sur le Web, lancé en avril, avec toujours les collaborations de Durieu ou Birgé. Les mises en scène de ses mécanismes à peindre, à faire de la musique ou de la danse font toujours intervenir l'internaute. Normal, «mes œuvres sont autant faites par moi que par le spectateur, dit-il. Je donne les contraintes et j'induis les effets obtenus». A l'internaute de faire le reste ● A.R.

(1) L'unique critique qu'on puisse faire à Nicolas Clauss est d'avoir choisi l'anglais comme seule langue vernaculaire sur son site...

Politis



Théâtre

Les non-dormeurs du Val

Un spectacle d'Ahmed Madani par et sur les jeunes du Val-Fourré.

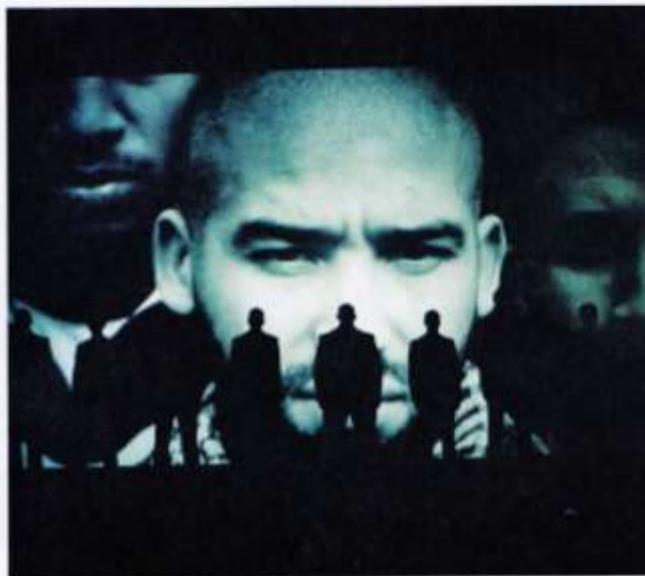
Un spectacle à l'intérieur d'une exposition conçue précédemment et sans liaison avec le spectacle, l'expérience ne doit pas être fréquente. C'est ce qui s'est produit pour la nouvelle pièce d'Ahmed Madani, *Illumination(s)*, qui s'inscrit dans l'expo très virtuelle de Nicolas Clauss, *Terres arbitraires*.

Ces deux artistes sont respectueux des grands maîtres, car le premier fait évidemment allusion à Rimbaud, et le second emprunte sa formule à Aimé Césaire. Mais ce sont d'abord la vie d'aujourd'hui et une part de la société maltraitée par les médias qui les intéressent. C'est-à-dire les gens de ce qu'on appelle curieusement les « quartiers », les jeunes qui grandissent dans des cités marginalisées et qui constituent la troisième génération des populations venues en France avec le mouvement d'immigration des années 1950 et 1960.

Il y a une parfaite convergence entre l'exposition et la représentation théâtrale. Nicolas Clauss a fait le portrait de trois cents jeunes rencontrés dans les quartiers du Nord et de la région parisienne. Ces portraits surgissent sur des écrans, tandis que d'autres écrans indiquent en lettres géantes les noms des lieux : les Épinettes, le Mirail, le Val-Fourré...

Les bandes-son font entendre des propos de tout genre, de la pub au discours politique ou sociologique. Les visages sont saisis comme rarement : souvent souriants, mais inquiets, troublés, interrogatifs. Un monde d'oubliés et de méprisés, demandant sans un mot son droit à l'égalité, dans une géographie où les noms de lieux eux-mêmes ne sont pas toujours pris en considération.

Parmi ces documents noir et blanc, surgit un homme qui demande à ce



qu'on retire sa photographie. Il n'a pas autorisé cette utilisation. Ainsi commence la pièce de Madani. Ce jeune garçon en blouson rouge va se faire expulser, et un peu d'histoire du Val-Fourré se raconter à travers plusieurs destins.

Le Val-Fourré, c'est le quartier dit sensible de Mantes-la-Jolie, dans les Yvelines, là où est né et a grandi Madani, là où vivent les personnages du spectacle, mais aussi les acteurs de la pièce - tous acteurs débutants ou improvisés.

Le récit se focalise sur trois protagonistes situés à trois points du temps : un homme qui a fait la guerre de libération de son pays, un exilé qui a connu l'usine et la solitude, un jeune d'à présent qui galère allègrement.

La construction du spectacle n'avance pas avec rigidité autour de ces biographies. Madani n'a pas lu Rimbaud pour des prunes et il fait dire à ses acteurs une version distordue du *Dormeur du val* plaisante et optimiste : ces non-dormeurs

du Val (fourré) n'ont pas de « trou rouge au côté droit ». Ils croient féroce à la vie.

Passé les moments d'histoire, les neuf acteurs se racontent. On doit donner leurs noms : Boumes, Abdérahim Boutrassi, Yassine

Chati, Abdelghani El Baroud, Mohamed El Ghazi, Kalifa Konane, Eric Kun-Mogne, Romain Roy et Issam Rachyq-Ahrad, tant ils sont étonnants.

Pour conclure, ils ont endossé le costard noir et mis la cravate. Et ils jouent à l'homme élégant, chacun à sa façon !

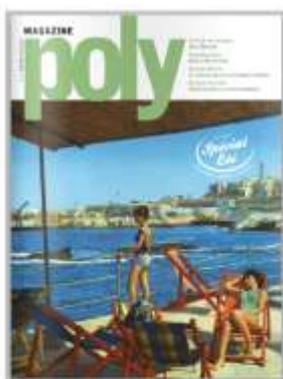
Leur pantomime et leurs mots valent tous les discours sur l'intégration : ils se moquent d'une société qui ne leur propose un modèle qu'en les excluant, ils se moquent d'eux-mêmes en se montrant fragiles dans leur lutte pour la vie. En même temps, ils accomplissent un exploit en étant d'authentiques comédiens qui, en complicité avec Madani, expriment parfois plus de vérité que les stars du métier.

» Gilles Costaz

Les acteurs, tous débutants, expriment parfois plus de vérité que les stars du métier.

PHOTOGRAPHIE
MIRAIL

Illumination(s)
théâtre de l'Épée
de Bois,
carrouserie de
Vincennes, Paris,
01 48 08 30 74,
Jusqu'au 3 juin.



jeu de hasard

ART VIDÉO ■

Défiant la notion de temps, l'artiste **Nicolas Clauss** explore dans ses « *vidéographies aléatoires* » l'infinitude de l'image. Une expérience hypnotique, fruit d'une collision saisissante entre art et technologie à découvrir à **La Filature**.



Par Dorothee Lachmann
Visuels tirés de *Arpettes* © Nicolas Clauss

À Mulhouse, à **La Filature**,
jusqu'au 29 juin
03 89 36 28 29
www.lafilature.org

À l'époque où il était peintre, Nicolas Clauss jouait banalement du pinceau. Depuis une quinzaine d'années, il crée à coups d'algorithmes. Pour les non-initiés, « une écriture qui passe par la programmation informatique ». Un scénario rédigé avec des lignes de code, dans lequel est ajoutée une dimension aléatoire, pour générer une image en réécriture constante. « *J'explore ce qu'est l'image filmée, en me demandant comment dilater dans le temps le moment capté par l'enregistrement* », explique l'artiste. Pour chacune de ses pièces, le matériau de base est extrêmement réduit, quelques secondes d'images tout au plus. Pourtant, l'objet final est bien « un tableau en mouvement, qui se déploie à l'infini sans durée, ni début ni fin ». On pourrait l'observer pendant des heures sans jamais voir la même histoire, revenir des jours plus tard et découvrir que cette poignée de secondes filmées n'en a toujours pas fini de se renouveler dans le présent.

Nicolas Clauss explore le temps, mais aussi l'espace de l'image, en générant des détails puisés dans la scène originelle. Ces plans multiples révèlent un rapport de force inédit entre la partie et le tout, comme dans ce triptyque qui revisite une séquence de quatre secondes du *Casanova* de Fellini. On y voit de jeunes

apprenties couturières autour d'une table, tandis qu'un deuxième écran est envahi par le morceau de dentelle que l'une d'elles tient entre les mains. Dans une troisième projection, son regard se déploie en gros plan. Mais l'instant d'après, l'image voyage déjà ailleurs, quelques millimètres plus loin, pour dévoiler la scène sous un autre jour, au hasard. « *Les variations sont imprévisibles, mais la pièce reste quand même très écrite* », souligne le créateur, qui entend rester maître de son œuvre aléatoire, même si les pixels sont là pour rappeler la présence de la machine. S'il aime revisiter le patrimoine cinématographique, Nicolas Clauss filme aussi ses propres images, souvent puisées dans la nature : le ballet des fourmis ou le mystère des paysages qui se réinventent à l'infini. Plus étonnante encore, cette scène prise sur une place de Fès au Maroc, pleine de gens qui vont et viennent. La déconstruction de la linéarité du film invite le spectateur à s'approprier une multiplicité d'instant et de détails, mais elle produit également du son. « *L'amplitude du saut d'image correspond à la hauteur de la note* », précise l'artiste. Sur la place de Fès, c'est une chorégraphie inattendue qui se joue, sans qu'on ne sache plus qui du son ou de l'image gouverne l'autre. ■

La mutation des Terres Arbitraires



Créé *in situ*, au cœur du quartier des Pyramides d'Évry et dans le cadre d'une résidence au Théâtre de l'Agora, l'installation audiovisuelle *Terres Arbitraires* de Nicolas Claus continue de muter, au gré de l'enrichissement des contenus et du parcours géographique de la pièce.

Scénographie synchronisée

Dans la plupart de ses pièces, l'artiste audiovisuel Nicolas Claus place la participation du spectateur au cœur du dispositif, induisant des jeux de déclenchements/manipulations ludiques, comme par exemple dans ses fameux *Tableaux Interactifs*, toujours exploitables en ligne. Avec son installation *Terres Arbitraires*, ce module operandi va encore plus loin dans la réflexion sur l'autre, en situant cette logique participative à l'échelle des contenus, en mettant en scène dans une installation à géométrie variable un public-cible dont l'image est justement souvent controversé, le jeune de banlieue.

Scénographie synchronisée d'écrans où défilent des portraits de garçons, à la fois souriants et muets, jouant des stéréotypes comme pour mieux les contourner : énumération stylisée, bercée dans un flux sonore de babillages médiatiques concodés, du listing des fameux 1200 quartiers des 751 Zones Urbaines Sensibles inventoriés par l'État français (les Pyramides, les Épinettes, les Trois Ports, le Val-Fourré, l'Estaque, etc.) ; *Terres Arbitraires* est une œuvre réalisée dans un contexte particulier, à l'issue d'un travail de terrain mené au départ avec des jeunes d'un quartier d'Évry en Essonne et sous l'égide d'un travail de résidence mené au Théâtre de l'Agora d'Évry - Scène nationale.

Au départ du projet, il y avait l'envie de passer du temps, beaucoup de temps, dans un quartier populaire, dans une zone stigmatisée et dite sensible afin d'inspirer une œuvre sensible, revendique Nicolas Claus. Il y a eu une opportunité de faire une résidence au Théâtre de l'Agora qui se trouve à quelques pas du fameux quartier des Pyramides. Six mois de résidence plus tard je créais une première forme d'installation qui mettait en situation une soixantaine de portraits du quartier avec la complicité de deux jeunes habitants qui ont suivi tout le projet.

Portraits complices

C'est donc en quelque sorte une création en double résidence que Nicolas Claus a menée, en immersion au cœur d'une cité tout en bénéficiant du soutien logistique du Théâtre de l'Agora. *Au départ j'ai expliqué à ces deux jeunes qui m'ont suivi, que je ne savais pas du tout où j'allais et qu'ils seraient en quelque sorte, mes complices, voire davantage, mes assistants pour cette longue déambulation. Les idées de portraits sont venues en route. Le Théâtre m'a donné un cadre, du matériel, de l'écoute et surtout du temps pour mener à bien le projet.*

Le travail difficile du fait des rapports de confiance à établir avec les jeunes du quartier a conduit à la création d'une œuvre audiovisuelle forte, composée d'une trentaine d'écrans dont quatre projections, et d'un travail impactant en termes de diffusion sonore en octophonie. Mais sa principale caractéristique est d'être modulable, du fait qu'on peut toujours y rajouter de la matière technologique – moniteurs, environnements sonores – et surtout du contenu.

Après Évry, je me suis dit que l'œuvre serait plus forte si elle était plus massive et surtout si elle ne se limitait plus à des portraits d'un seul quartier mais à des images tournées dans les quatre coins du pays, poursuit Nicolas Claus. Il ne s'agit pas d'un travail sur un territoire particulier mais sur un certain type de territoire et plus précisément sur les représentations sociales et médiatiques générées par ces territoires. Du coup je suis allé au Val Fourré à Mantes-la-Jolie, ville où j'habitais, pour faire de nouveaux portraits et rencontrer de nouvelles personnes de manière informelle, un contact en amenant un autre, ou parfois simplement en démarchant les gens dans la rue.

Démarcher, Nicolas Claus a dû aussi le faire pour trouver les financements et les moyens nécessaires à l'extension de sa pièce. *Pour mener à bien mon projet, j'ai dû trouver des partenaires et des financements. J'ai proposé à la Condition Publique de Roubaix d'être un de ces partenaires car je voulais faire des portraits dans cette ville comme je voulais en faire à l'opposé géographique dans des quartiers nord de Marseille. J'ai trouvé là-bas avec le Zinc à la fiche Belle de Mai, un autre partenaire pour Marseille et enfin il y a eu la Maison Pop à Montreuil qui a mis à ma disposition une quinzaine de machines et un espace pendant plusieurs semaines où j'ai travaillé avec Christian Delecluse qui a programmé le dispositif en Max/Msp. Dans les faits, la totalité du projet – et il fallait acheter tout le matériel qui appartenait désormais à l'œuvre – a été financé par un prêt à la banque (j'en suis donc le principal producteur), et donc aussi par la Condition Publique à Roubaix, le DICREAM, ARCADY, le Zinc et la Drac PACA. Et initialement par le Théâtre de l'Agora bien sûr.*

Une version finale provisoire

Avant de tourner dans les différents lieux partenaires du projet, c'est à Mantes-la-Jolie, au Centre culturel du Chaplin, que l'œuvre a été présentée pour la première fois dans sa version provisoire finale. L'auteur réfléchissait encore et toujours à incorporer de nouveaux portraits aux 300 existants actuels (avec des images de l'Est – Strasbourg ? – et de l'Ouest – Nantes ? – pour balayer la carte). Sa forme elle-même est donc sujette à mutation, tout comme son parcours qui continue sa logique sinuose en se retrouvant désormais sur les planches.

La pièce sera installée à Arles dans le festival Artcourtyedes, au Palais de l'Archevêché, précise Nicolas Claus. Puis elle sera à Clermont-Ferrand pour Vidéoforums. Elle a aussi été exposée pendant un mois à la Cartoucherie de Vincennes pour se retrouver au cœur d'une pièce de théâtre originale d'Ahmed Madani. Elle y a rencontré un vif succès.

Laurent Catala

Images ARBITRAIRES



En redonnant une nouvelle perspective médiatique aux jeunes des quartiers, "Terras Arbitraires", la récente installation présentée au Théâtre de l'Égout d'Evry, témoigne de l'engagement social de l'artiste multimédia Nicolas Clauss. Un travail sur la durée qui poursuit sa quête de l'humain et du participatif, et qui n'hésite pas à pointer du doigt les dérives sécuritaires, les stéréotypes et les stigmatisations d'espaces urbains marginalisés.

Matériel urbain

Dans les traces de l'Aspora d'Evry, le public est à l'image des portraits qui s'éminent sur les murs. Des jeunes du quartier plutôt habitués à papillonner aux alentours de l'édifice qui pénètre en son sein, se pressent à l'intérieur pour un projet de travail d'installation vidéo menée par Nicolas Clauss, à l'occasion de la dernière édition de la Biennale de la Jeune Création de Paris. Le travail d'installation vidéo menée par Nicolas Clauss, a choisi de transposer l'image et les difficultés quotidiennes des jeunes du quartier sous une forme artistique, il procède aussi d'une rencontre et d'une confiance réciproque que le prisme médiatique classique a souvent mis à mal.

Aiors, bien sûr, pour la majeure partie d'entre eux, la surprise est de mise. Surprise de se découvrir au milieu de ces portraits vidéos, diffusés aléatoirement et au ralenti, dans une scénographie de téléviseurs indusant habituellement pour eux une distance finale. Surprise de voir aussi que cette image renvoyée leur est fidèle. Cagoule rabattue sur le front, fugacité des plans, ces images leur ressem-

blent. A tel point d'ailleurs qu'ils s'identifient très vite au stéréotype qui on se fait le plus souvent d'eux.

Et c'est justement là que se situe toute la force du travail de Nicolas Clauss. Porter de ces stéréotypes, de leur mise en scène, pour mieux les contester et au final, les démythifier. Car ses portraits, tous de garçons, sont mûrs. Mûrs, comme pour mieux entendre les bruits médiatiques qui virevoltent autour d'eux, mûrissant pelec-melec extraits de journaux télévisés, discours politiques valorisant les politiques sécuritaires, témoignages dactylographiés du quartier, de sociologues, de militants.

Rapidement, on s'aperçoit que tous ces discours alarmistes, ces évocations recourant de zones de non-droit, de gentrification urbaine, semblent glisser sur l'image d'une autre réalité, celle de jeunes qui sont avant tout des jeunes comme les autres, certes parfois cyniques et confiants, mais aussi sensibles et intelligents. A l'écran, cela se traduit par ces passages du muet au sourire. Face à cet emballlement médiatique, les jeunes

laissent apparaître qu'ils sont des gens souverains, qu'ils ont conscience de la

situation, des clichés qui les cernent, qu'ils ne sont pas dupes. Nicolas Clauss lui-même, dans sa quête sur un moment à l'écart de l'ère du numérique urbain en déliquescence les noms des 1200 quartiers de France stigmatisés.

Le quatuor de l'humain

Dans la démarche artistique de Nicolas Clauss, *Terras Arbitraires* constitue presque une sorte d'aboutissement, tant son travail a toujours été guidé par une quête de l'humain et du participatif dans lequel il a su glisser ses notions essentielles d'approche picturale, de jeu d'échelle, de collage et d'œuvre non figée.

A l'origine peindre autodidacte. Le Maman si efficace il y a une dizaine d'années un visage autovisuel, porté par des logiciels comme Director, qui ont conduit à la réalisation de ces fameux *Arbitraires Incertains*, auxquels il se consacre encore et qui restent inamalgamables sur le Web via son site myguyupnet.com.



Dans ces tableaux, le rapport s'établit entre un spectateur et une image, dans une idée d'appropriation progressive, les sources actives à l'écran relevant des dédoublements de séquences, des variations audiovisuelles inattendues. Le travail de Nicolas Clauss s'est ensuivi voulu plus large, tout en suivant cette même

logique du geste. Des reverses habituels participatifs comme *Les Forces*, *Jeune de l'Intersection* entre couverture physique de poèmes et rhapsodie multimedias, ont introduit un rapport plus collectif qui s'est matérialisé dans les ateliers participatifs de ces projets manœuvres. *De l'Art St Je* vu en 2005, où l'objectif était de construire des images ludiques avec des enfants à partir de tableaux de basculement ou des frères Chapman, puis dans son *Laboratoire Experimental MAMU*, où les thématiques de la crise se redoublent dans des mises en scène de captations de silhouettes restées en germe à l'écran.

Ce travail industriel déjà un rapport privilégié avec des jeunes publics et une durée (six mois) conséquente, mais *Terras Arbitraires* pose incontestablement un contenu plus politique, renvoyant l'artiste à ses études passées en psychologie sociale et à des réflexions fortes, dont bien sûr dans son titre celle au poste et père de la négritude Aimé Césaire.

Un travail, et des enjeux médiatiques de terrain

Nicolas Clauss le résume : *J'aimerais travailler avec ces jeunes de quartier, je me sens si la fois très touché et très concerné. Il y a un rapport avec eux qui m'attire, me fascine, me fait réfléchir.* Pourtant, le travail a été compliqué. Car il ne s'agissait pas ici d'ateliers, mais bien d'aller chercher ces jeunes sur LEUR terrain. Pour *Terras Arbitraires*, j'ai effectué un véritable travail d'exploration, par rapport aux projets précédents. Au début, je ne savais pas où aller, je voulais me mettre en situation, me mettre à l'écoute et travailler sur ce discours médiatique ambiant.

C'est donc arme d'une petite caméra HD, et aide de deux jeunes du coin déjà investis dans des projets filmiques que Nicolas Clauss s'est fondé dans ce paysage urbain mais aussi et surtout émotionnellement humain.

Un travail frontal où l'idée d'ouverture vers ces jeunes de quartiers se révèle à double sens. Il y a une véritable idée de fraternité dans ce projet. En les montrant souriants, c'est aussi une façon d'indiquer au spectateur, la façon d'être vers eux. Il y a un vrai dialogue entre les discours politiques et ces jeunes.

Effectivement, face à ces visages éclairés, les flux de discours se cristallisent dans un embellissement médiatique montrant à quel point ce sujet des banlieues alimente les enjeux de société.

Des phrases sortent ainsi du magma sonore. Celles du sociologue Mathieu Rigouste évoquant ce lapsus de exclamation de l'interlocuteur, aux portes de nos villes. Celles évoquant des processus de colonisation inverse, ou cette pensée de l'émancipation, vécue depuis 2005. Naturellement, Nicolas Clauss leur oppose ces visages de jeunes, d'habitants de certains quartiers, souriants face à ce défilé d'images incompréhensibles qui les sacrent et qui les dépeignent. A l'évidence, l'image trépane.

Et la symbolique, bien davantage. Car malgré les difficultés inhérentes à ce projet, il est important que d'autres approches médiatiques s'investissent dans ces quartiers, y compris dans un axe artistique qui ne tient sans doute pas suffisamment compte de sa dimension sociale, et donc de la diversité des publics qu'il pourrait toucher. De coup, Nicolas Clauss voudrait renouveler l'expérience, ou plutôt la faire durer, lui donner plus d'épaisseur. Des contacts sont déjà établis, à Marseille ou dans sa ville de Mantes-la-Jolie, vers le Val-Francis. *C'est vraiment plus fort de monter que ces réticences et ces images sont les mêmes aux quatre coins de la France.* Et encore plus intéressant de montrer que des images médiatiques arbitraires peuvent aussi s'épanouir dans ces visages souriants urbains, loin des stéréotypes réducteurs de celles des II, par exemple. *L'Aspora Online*

MEDIAPART

Terres arbitraires

20 SEPTEMBRE 2010 | PAR JEAN-JACQUES BIRGÉ



La nouvelle installation de Nicolas Clausse inaugure une nouvelle direction du travail de l'artiste plasticien. Pour *Terres arbitraires* présenté au Théâtre de l'Agora d'Evry jusqu'au 16 octobre, il est allé à l'essentiel, laissant de côté les enluminures graphiques dont il a le secret pour livrer une œuvre brute, fondamentalement politique, axée sur la vidéo.

Pour ses œuvres numériques comme *Cinq ailleus*, *De l'art si je veux*, *Un palpitant* ou *Les musiciens*, Nicolas a toujours filmé et travaillé avec les jeunes des quartiers. Pour *Terres arbitraires* qui tire son titre d'un vers d'Aimé Césaire dans *Ô Guinée* du recueil *Cadastres*, auteur adulé par nombre de ces jeunes, il a choisi de ne montrer que les garçons qui se regroupent en bas des tours pour passer le temps dans un endroit où rien n'est construit pour eux, le seul endroit qu'ils ont pour se retrouver et où la police passe le sien à les contrôler. Les sœurs et la famille ne

sont pas pour autant absentes, quand les mots enregistrés évoquent la relégation sociale et le racisme, la frontière et l'expulsion à la périphérie, le délire sécuritaire et les poncifs des médias, la solidarité et la conscience aiguë de l'enjeu qu'ils représentent...

S'il évoque *Terrain vague* de Marcel Carné, il filme les visages, chacun des soixante portraits réfléchissant l'ambivalence des modèles. Lorsqu'il leur demande de jouer les petits durs toisant le spectateur, fidèles à leur stéréotype, ils les pousse à se lâcher dans un grand éclat de rire. Ils rayonnent, malgré le cadre dans lequel la société les enferme. On pense à Pasolini en regardant l'image qu'ils se construisent tandis que l'on entend comment les médias s'emploient à les travestir. Car les trois sources sonores, dont la diffusion est aussi aléatoire que les images qui se succèdent sur dix moniteurs et deux grands écrans, jouent la carte de la dialectique, matière composée de 120 fichiers où se mêlent les voix de Sarkozy, Le Pen, Amara, de Villiers, Emmanuel Valls, Bourdieu, les Indigènes de la République dont Houria Bouteldja et Saïd Bouamama, Mathieu Rigouste, Loïc Wacquant, Tariq Ramadan, Eric Besson, Eric Zemmour, Daniel Mermet, le groupe Ministère des Affaires Populaires, les présentateurs du JT et des habitants des cités... Les slams et raps enregistrés pendant six mois sur la dalle du quartier des Pyramides à Evry leur répondent sur les grands écrans, mais cela aurait pu aussi bien se passer dans n'importe laquelle des 751 ZUS (Zones Urbaines Sensibles) que le Ministère de la Ville a étiquetées. Sur le moniteur central défile le nom de plus d'un millier de quartiers. Deux jeunes habitants des Pyramides, Ruben Djaoue et Sami Moqtassid, ont aussi tenu le micro et la caméra. Nicolas a ensuite superposé les couches d'images dans Director, subtiles textures, ralentis, effets de rémanence en accord avec les cadres et les mouvements à la fois émouvants, drôles et interrogateurs.

Nicolas Clausse rêve que les spectateurs empruntent le RER jusqu'à Evry, croisant les 'jeunes' comme ceux qu'il a filmés, en espérant que leur regard aura changé lorsqu'ils reviendront vers la capitale. Pas seulement celui que nous portons sur les autres, mais celui que nous retournons vers nous-mêmes.

Vendredi 24 novembre 2006

Théma Jeunesse **Le pinceau remplacé par l'informatique**



Nicolas Clauss présente "Ardoise" jusqu'à ce soir à la chapelle Saint-Dominique.

Au moins, si la rencontre n'est pas assurée, le lieu de rendez-vous est pris pour aller au-devant d'un peintre atypique qui a choisi de troquer ses pinceaux contre l'outil informatique.

Et le moins que l'on puisse dire est que pour le profane, le résultat est surprenant. Attention, *l'Ardoise*, présentée à Mende, est de l'art contemporain et peut surprendre. Pas de tableaux suspendus aux cimaises de la chapelle, mais un tableau interactif qui évolue en même temps que le curieux se déplace dans la salle.

Ambiance. Poussez la porte et n'hésitez pas. Pour observer la dernière œuvre de Nicolas Clauss, la pénombre est de

mise. Le curieux est alors assailli par une multitude de messages d'enfants et par un nombre tout aussi grand de dessins tous plus surprenants les uns que les autres. Plus on bouge, plus on a d'informations. Le message est clair ! Tout arrive grâce au mouvement, et c'était d'ailleurs le thème principal de son œuvre.

« J'ai souhaité décliner l'Ardoise dans les deux sens du terme, celle où l'écollier va rapporter tous ses maux et celle que l'on laisse dans les commerces. Une façon de parler pour moi de l'héritage que nous allons laisser aux autres », explique l'artiste qui a travaillé en résidence dans un collège de Pézenas avec un peu plus de 300 élèves. « Avec un tel nombre de participants, je pouvais aussi mesurer la dimension sociologique de mon idée. »

Résultat : *l'Ardoise* est une véritable fresque multimédia sur laquelle un grand nombre d'adolescents viennent expri-

mer leur perception du monde. Les dessins s'affichent et s'effacent, et le tout est animé par des capteurs de chaleur qui réagissent au moindre mouvement de la salle. La musique qui accompagne tout cela est du même acabit et a été composée par de jeunes lycéens, de Pézenas eux aussi.

Se pose alors la question de

**L'artiste a travaillé
en résidence
avec un peu plus de
trois cents collégiens
de Pézenas**

savoir si les images numériques sont capables de remplacer dans le cœur des gens le traditionnel coup de pinceau.

Pour Nicolas Clauss, il n'y a, semble-t-il, aucune question à se poser. L'outil numérique est là et il s'en sert pour rendre tous ses traits de pinceaux virtuels les plus émouvants possibles.

« Je viens de la peinture et il m'arrive encore, pour obtenir certaines textures, de travailler avec des pinceaux et de numériser mes traits pour donner de la matière à mes œuvres », ajoute encore Nicolas Clauss.

Avec Nicolas Clauss, nous sommes face à une nouvelle écriture de l'art. Lui se qualifie d'artiste numérique. Pour nombre d'autres, il reste un peintre simplement, car même avec un outil informatique, ses tableaux sont construits par couches successives.

l'Ardoise est en fait un montage d'informations diverses recueillies dans les souvenirs de 300 jeunes ou dans leur perception du monde à venir. C'est une mise en scène qui peut dérouter mais encore le profane a-t-il plusieurs portes d'entrée pour interpréter cette fresque à sa guise ; c'est ce qui rend *l'Ardoise* attirante pour y inscrire à son tour ses propres maux sur l'avenir. ●

J.-P. A.

Provence

Vidéos artistiques d'ici et de là-bas

FESTIVAL. Pour la 24^e édition des Instants vidéo, la friche de la Belle-de-Mai accueille une "féerie d'art vidéo international". En résumé, des projections, bien sûr, mais aussi des expositions et des performances artistiques autour de la poésie et de la vidéo. On y verra notamment un hommage au poète futuriste russe Velimir Khlebnikov ou encore des images du premier festival vidéo du Kirghizistan, rien que ça ! Dépaysement en perspective, donc, lors d'un festival qui se veut explosif.

Mais le dépaysement peut aussi se passer dans la rue d'à côté. Dans la salle Seita de la friche, les curieux pourront, par exemple, voir *Terres arborées*, une installation vidéo dans

Infos pratiques

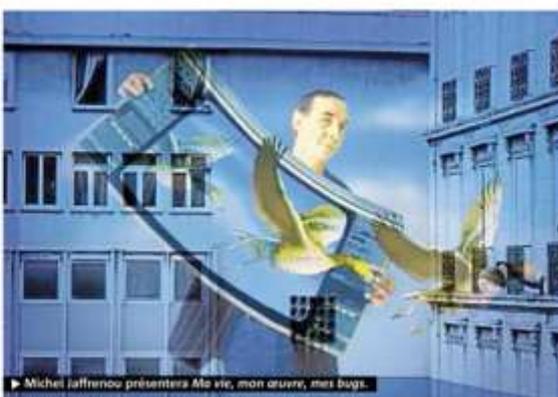
Instants vidéo, jusqu'au 11 novembre. Spectacle de Michel Jaffrenou, *Ma vie, mon œuvre, mes bugs*, à la Cartonnerie, Friche de la Belle-de-Mai, 41, rue Jéhin, 8^e. Entrée libre. Programme complet du festival sur www.instantsvideo.com

laquelle ils sont invités à s'immerger pour découvrir des représentations des "quartiers populaires". Sur des écrans, trois cents portraits animés, talentis et muets, donneront à voir de jeunes habitants de ces quartiers. Dans les haut-parleurs, flux sonores et brèves

de discours médiatiques, politiques et sociologiques viennent illustrer le sujet. Des expositions prennent leurs quartiers aussi hors de la friche, à La Traverse, dans les vitrines de l'Espace Culture ou encore dans la galerie La Tangente, au marché aux puces.

L'apothéose de ces rencontres se situera samedi soir avec un spectacle-performance de Michel Jaffrenou *Ma vie, mon œuvre, mes bugs*. Cet artiste-peintre a découvert la vidéo à la fin des années 1970 et exprime à travers ce support et sur scène "une histoire de l'art vidéo" à partir de son expérience personnelle.

 M. TRICOCI-ROBERT
WWW.METROSORTIES.COM



► Michel Jaffrenou présentera *Ma vie, mon œuvre, mes bugs*.

LA MONTAGNE

CLERMONT-FERRAND

Fondateur Alexandre Varsova

LUNDI 27 MARS 2006

PUY-DE-DOME

Sortir

VIDÉOFORMES ■ Nicolas Clauss, surfeur d'outre mondes,

met le rêve à l'heure du numérique

L'instinct poétique interactif

L'œuvre d'art, matière vivante, prend corps dès lors qu'elle est manipulée. Nicolas Clauss tire en coulisses les ficelles numériques d'un rêve aux étranges parfums de vécu.

ROLAND DUCLOS

On ne fera pas l'affront à Nicolas Clauss de dire qu'il est brutalement passé du paléolithique au numérique. Mais son parcours artistique rappelle furieusement un héros wellsien débarquant d'une machine à explorer le temps. Parallèlement à ses études en psychologie sociale et expérimentale, il se met à la peinture. Poudre de pierre ponce, toile, bois et métaux sont ses matériaux de prédilection. « Tout, sauf le plastique ! », précise ce dis-

apparus sous la simple carresse du curseur.

Clauss détourne les repères, subvertit les références comme la fameuse scène de la douche dans « Psychose » où la malheureuse héroïne d'Hitchcock n'apparaît plus en victime propitiatoire, mais comme icône d'un désir effleuré. « Il y a toujours une sourde ambiguïté entre sensualité et violence ! », insiste



NUMÉRIQUE. Nicolas Clauss tire les ficelles de complexes enchaînements avec virtuosité. (Photo: Agnès Couatier)

ciple de Rauschenberg et Tàpies. Allergique aux substances synthétiques, il ne jure que par les murs lépreux, les dégoûlures et autres moisissures. Jusqu'à ce qu'il prenne conscience que tout a été dit. Ce sera son chemin de Damas.

Sa nouvelle religion ? L'informatique ! Il commence par intégrer la vidéo à ses installations avant de se convertir définitivement au « net-art ».

L'artiste. Sa poétique nomade consiste à confronter des images avec des éléments et des musiques générant par effet de sens juxtaposés, des émotions inattendues. « Je procède très instinctivement », reconnaît ce manipulateur des songes, éveillé de fragments d'un discours amoureux que l'injustice et l'inhumanité de notre quotidien nous dévient. ■

Hors de la « toile », point de salut. « Flying puppet », ses tableaux interactifs présentés au Musée du Ranquet dans le cadre de Vidéoformes, ont reçu plus d'un million de visiteurs en quatre ans. Succès qu'il a la lucidité de relativiser à l'aune d'une concurrence plus pimentée : « Un site porno les fait dans la journée... », échappe-t-il sur un sourire mi-figue mi-raisin.

Chez Nicolas Clauss, le visiteur n'est plus simplement spectateur, mais acteur. La fée interactivité est passée par là. On entre dans le domaine de l'aléatoire, dans l'univers instable des correspondances ; l'explorateur fasciné se prend au jeu d'imprévisibles passages, se perd avec délice dans d'inopinées mises en abîme. Hasard sur lequel notre demiurge autodidacte règne en maître, tirant les ficelles de ces complexes enchaînements avec une virtuosité magnétique. Déambulation impromptue, onirique errance, donnant aux Phileas Fog cathodiques, l'illusion de s'approprier ces mouvants territoires du rêve. Nicolas Clauss, fidèle en ce sens à ses premières amours plasticiennes, ne cache pas son aversion pour les esthétisants exploits technoïdes et leur froid d'ordinateur. Hostile aux inexpressifs artifices des interfaces, il affectionne le dialogue, cultive des rapports sensibles instruits d'émotions. Tout un monde de relations électives, de subtiles affinités

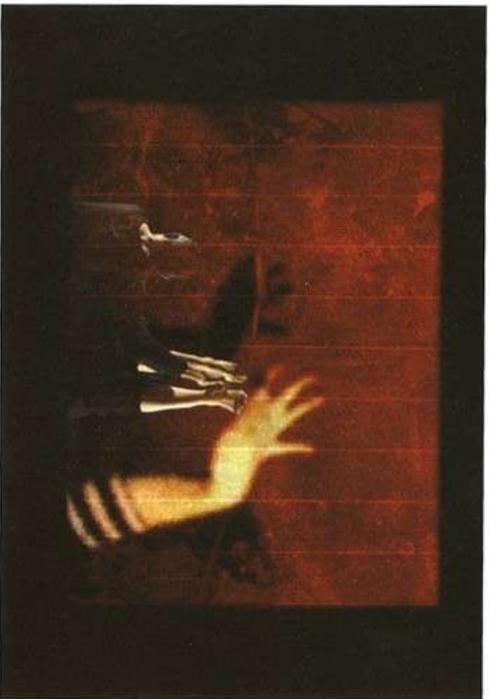
Les lieux

Galerie de l'Art du Temps (34, rue de l'Oratoire). Eder Santos (Brésil) : « Distorsions contenues ». Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures.

Musée du Ranquet (34, rue des Gras). Nicolas Clauss (France) : sélection de tableaux interactifs de « Flying puppet » ; Tomoko Konoike (Japon) : « L'Odyssée de Mimio » ; Shelly Silver (USA) : « What I'm Looking For » ; Galerie de céramiques et de web-art ; Projections vidéos : Charlene Rule (USA), vidéos en compétition, sélection « Parallèles ». Du mardi au vendredi de 10 heures à 18 heures, et samedi et dimanche de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 18 heures.

La Tôlerie (10, rue de Bien-Assis). Delphine Gigoux-Martin (France) : « L'arc est bandé et ajusté : évite la flèche » ; Thomas Israël (Belgique) : « Le Lit Trôlé » ; Ko Nakajima (Japon) : « L'esprit de l'eau, l'esprit des déchets » ; Rachel Rosalen (Brésil) : « Le Jardin de l'amour ». Du mardi au dimanche de 15 heures à 19 heures.

Opéra municipal. Projection de nuit sur la façade de l'Opéra, de « Portraits d'humanité », de Pierre Lobstein (France).



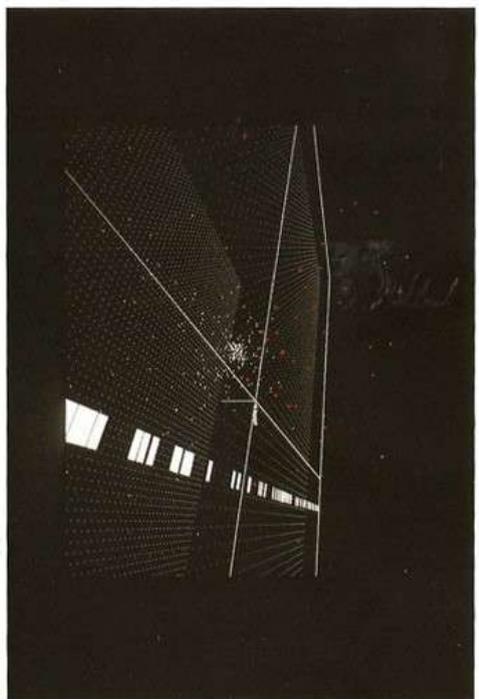
Jean-Jacques Birgé (né en 1952, vit et travaille en France), Nicolas Claus (né en 1968, vit et travaille en France) et Didier Silhol (né en 1948, vit et travaille en France), *Sommambules*, 2009. Site Internet: Production APRE, Région Ile-de-France et Atelier de Paris - Carolyn Carlson, *Sommambules* est un projet collaboratif typique indiquant le regroupement de multiples compétences. Ce projet a bénéficié du soutien, comme bien des œuvres numériques en France, du Dispositif pour la Création Artistique Multimédia (DICREAM).

et se déforment au gré des énergies qui se libèrent, telles des forces extrêmes de l'invisible. On dit que la température, au cœur des bulles de gaz, est équivalente à celle de la surface des étoiles. Et c'est en créant les conditions de leurs implosions, que les deux artistes en font un spectacle.

Liasons intimes

Les technologies numériques sont transversales et elles induisent souvent de multiples collaborations en opérant un décloisonnement entre les pratiques artistiques. C'est ainsi que des installations se font performances ou que des

« Les performances ainsi que les œuvres d'art musicales et sonores se caractérisent, de manière générale, par la position centrale qu'occupe l'artiste dans son œuvre pendant le déroulement de celle-ci. Ce que nous appelons aujourd'hui l'art de la performance est né au début du siècle dernier au sein du futurisme, de dada et du surréalisme, trois mouvements célèbres notamment pour les événements provocateurs qu'ils organisaient et qui incitaient le spectateur à remettre en question ses idées sur l'art. » Bruce Wands, [l'Art et l'ère du numérique, 2007].



Ryoji Ikeda (né en 1966, vit et travaille en France), *Datamatics*, 2004-2006. Performance audiovisuelle, Production Forma Arts & Media. Courtesy Yamaguchi Center of Arts and Media. La notion de « data », pluriel de *datum* en latin et représentant des groupes d'informations ou données en informatique, est une notion commune à plusieurs œuvres, installations ou performances de Ryoji Ikeda : *Datamatics*, *Data spectra*, *Data iron*, *Data texture*, *Data-stem*, *Data-jim*, *Data-gain*, *Dataphenics* et *Dataplex*.

performances intègrent le réseau. L'œuvre en ligne *Sommambules*, par exemple, est issue de la réunion des talents du compositeur Jean-Jacques Birgé avec ceux de l'artiste Nicolas Claus et du chorégraphe Didier Silhol. Les captations vidéo des improvisations performatives de danse contact ont été fragmentées pour être rassemblées au sein d'une application composée de douze tableaux. Celle-ci est jouable en réseau où les surfeurs se font les interprètes de tableaux préprogrammés. Intégré avec les séquences d'images permut de déclencher ou de modifier les sons qui participent de la musicalité de

l'œuvre. Le spectateur se joue donc dans l'écran du spectateur et interprète connecté, mais il arrive aussi que Jean-Jacques Birgé et Nicolas Claus donnent *Sommambules* en performance, face au public.

Les concerts audiovisuels de Ryoji Ikeda permettent littéralement d'entendre les images comme de voir les sons, tant ces mêmes médias sont inextricablement liés dans ses *Datamatics*. L'esthétique de l'artiste japonais est des plus minimalistes, dans l'image comme dans le son. L'émergence de courts accidents sonores électroniques, de sons mathématiquement purs et

Accueil / Next / Culture / Arts

Le visage sensible des ZUS

SARAH BOSQUET 18 MAI 2012 À 10:28



"Illuminations" mêle les récits de trois générations jusqu'à celle des "minorités visibles"

Une installation vidéo et un spectacle fusionnent à la Cartoucherie. Deux regards, de l'intérieur, sur les cités et leurs habitants.

Pose de bad boy, regard froudeur et frontal. Tension des visages silencieux, filmés au ralenti. Et puis soulain, l'éclat de rire. On ne sait qui ils sont, ni d'où ils viennent, mais on a presque l'impression de les connaître. Un sentiment qui contraste avec la dramatisation sonore enveloppant l'installation de Nicolas Clauss. Ses *Terres arbitraires*, ce sont les 751 Zones Urbaines Sensibles (ZUS) répertoriées par l'Etat, dont les noms parfois exotiques s'affichent aléatoirement sur les 29 écrans. C'est aussi une référence à une citation d'Aimé Césaire, souvent «croisé» par l'artiste dans les caves, les studios de répétition des quartiers – il en connaît quelques-uns.

Dans le théâtre de l'Épée de bois, à la Cartoucherie, il dessine son portrait mouvant des «jeunes de banlieue». «J'éprouve une fascination pour ces mecs-là, reconnaît le vidéaste. Peut-être parce que ce sont ceux qui sont censés faire le plus peur, ceux qu'on accepte le moins.»

Déjà exposée à Mantes-la-Jolie, à la Friche de la Belle de mai à Marseille, ou à la Condition publique à Roubaix, l'installation évolue. Avec un même principe: à chaque image correspond une partition sonore, un brouhaha médiatique collecté dans les archives de l'INA depuis les années 1960, du temps de la construction des tours. Le résultat est une masse visuelle et sonore qui oscille entre dénonciation et analyse sociologique. Avec un mélange plutôt réussi de formules tristement célèbres («le bruit et l'odeur» de Chirac, le Kirchner, les perles de Zemmour et Finkelkraut...), d'extraits de reportages-choc et d'interviews d'«experts». Le tout rythmé comme un film angoissant par des génériques de JT ou une sirène d'alarme.

Ado, Nicolas Clauss allait au lycée des Mureaux, dans les Yvelines. «Là-bas, il n'y a aucun mélange social entre les pavillons et la cité, et dans les années 1980, il n'y en avait pas beaucoup à l'université non plus.» Après une formation en psychologie sociale, il se met à la peinture, puis passe à la vidéo et à la création numérique. Lors d'une résidence de six mois à Evry, dans le quartier des Pyramides, il décide de s'attaquer aux ZUS avec son petit Canon. «Ceux que j'ai filmés sont plus qu'une masse. Dans le lot, il y a des pères de familles, des paumés, des artistes». Sur ces «territoires relégués», l'artiste a aussi perçu des constantes: «Les jeunes se font contrôler au moins trois fois par semaine. Je n'ai jamais vu autant de flics que dans ces quartiers-là... Mais à part eux, personne n'y va.»

Et puis un jour, Nicolas Clauss rencontre l'artiste Saïd Bahij, qui lui présente le metteur en scène Ahmed Madani. *Terres arbitraires* devient alors la jumelle d'*Illuminations*, une performance-spectacle montée en deux mois. Le vidéaste retrouve avec surprise des visages déjà filmés: six des neuf acteurs vivent au Val Fourré, la cité de Mantes-la-Jolie – qui a vu grandir Ahmed Madani (par la suite directeur du centre dramatique de l'Océan Indien). «J'avais envie de raconter une partie de mon histoire, mais pas avec des acteurs professionnels. A travers ces jeunes-là, je vois ceux de vingt ans qui étaient appelés en Algérie.»

Dans sa France mise sur scène, tous les immigrés portent le même nom, et la mère Patrie est indigne. Entre douleur et amertume, trois générations se racontent dans le rêve-coma d'un dormeur du Val Fourré: le moujahidin torturé, le travailleur immigré inviaible, et puis eux, «les minorités visibles». L'Histoire et les récits se mélangent au son du twist, de 1955 aux émeutes de 2005, et les acteurs, lumineux, passent du costard au sweat à capuche. Symbole d'un paradoxe: au Val Fourré, la formation qui attire (et emploie) le plus de jeunes, c'est vigile: «Forces de sécurité qui protègent des forces d'insécurité».

«Qu'un metteur en scène vienne chercher des jeunes ici, c'était une première», souligne Abdelghani El Baroud, un des acteurs. «Aussi, lorsque Saïd Bahij nous a parlé du projet, ça s'est fait tout naturellement. Dans le contexte actuel, on a notre mot à dire, même s'il ne s'agit pas d'un engagement politique.» Selon Mohamed El Gazi, «le plus difficile consiste à rester naturel tout en rentrant dans un personnage. Cette pièce, elle parle de nous et de nos peurs».

Sarah BOSQUET

Terres arbitraires, mar-sam 14h-18h, dim 13h à 15h30; **Illuminations**, mar-dim 21h. Jusqu'au 3 juin au théâtre de l'Épée de bois à la Cartoucherie de Vincennes.

NOUVEAUX REGARDS

N° 28 janvier-mars 2005



**Territoires
de l'enseignement**

C. Guilly, E. Mairin, B. Maresca, F. Lorcerie, Y. Careil, J.-R. Cytermann

> LE CORPS DES FEMMES

M. Marzano, S. Zafari, M. Surduts, I. François, S. Rojzman, G. Vigarello, L. Roy, J. Traut



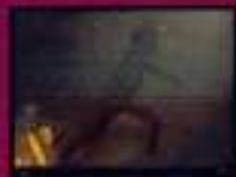
NICOLAS CLAUSS

Peintre numérique

Sculpet, 2002



Nicolas Clauss / Peintre numérique



Cinq ailleurs, 2002

**NOUVEAUX
REGARDS**

REVUE DE L'INSTITUT DE RECHERCHES HISTORIQUES,
ECONOMIQUES, SOCIALES ET CULTURELLES (IRHESC)
Prix : 6€



Nicolas Clauss, Peintre numérique



De Fort Bokanál, 2004



De Fart Arwen, 2004



De Fart Chapman, 2004



De Fart Bacon, 2004

Nicolas Clauss

Peintre numérique

Qu'est-ce que l'art, qu'est-ce qu'un auteur, qu'est-ce qu'un lieu d'exposition ?

A ces questions classiques Nicolas Clauss a décidé de répondre par l'interactivité. Sur son site, Flying puppet, les images et les sons évoluent en fonction des mouvements que l'on exécute, formant ainsi une infinité de combinaisons sur lesquelles il ne sera jamais possible de revenir exactement. Invité à intervenir, le visiteur participe à cet étrange mélange de permanence des tableaux et de l'éphémère des mouvements. On crée et recrée sans cesse un espace proposé.

Cette interactivité pourrait paraître factice, illusoire, si elle n'était qu'un faire-valoir. Mais l'essentiel ici réside dans la relation. L'art, l'auteur et le lieu sont déplacés au gré de nos libres interventions.

Mettre de l'art entre nous, voilà la forte et belle proposition de Nicolas Clauss.

ART



De l'art Duchamp, 2004

De l'art Spoerri, 2004

Un artiste primé pour son site Internet

Nicolas Clauss, artiste aubergenvillois, s'est distingué dans la catégorie «insolite» du concours des Pages Perso organisé par Wanadoo.

Début juin, la cinquième édition du concours des Pages Perso organisé par Wanadoo a récompensé les lauréats des Yvelines et du Val d'Oise. Les créateurs de sites, répartis dans quatre catégories - sports, loisirs et art de vivre, sciences et techniques et insolites - ont reçu leurs gains au cinéma Gaumont de Saint-Quentin-en-Yvelines.

Nicolas Clauss, un artiste aubergenvillois de 35 ans, s'est distingué parmi les 562 inscrits dans la catégorie «insolite».

Des pinceaux à la souris

www.flyingpuppet.com (le nom du site est lié à des travaux d'animation faits précédemment) est un espace d'expérimentations où le «surfer» peut manipuler les oeuvres, vidéos ou photos scannées, écouter de la musique et pénétrer dans l'univers du peintre.

Mais ce grand brun aux



Nicolas Clauss a remporté un Net d'or dans la catégorie insolite pour son site www.flyingpuppet.com.

cheveux ébouriffés ne s'étend pas sur son net d'or obtenu récemment, ni sur

d'autres prix lors de concours d'art numérique (Flash Festival à Beaubourg ou Villet-

te Numérique).

Nicolas a découvert l'interactivité grâce à un CDrom

pour enfants, il y a trois ans, et a subitement laissé ses pinceaux pour s'initier à l'informatique. «Le net implique d'autres possibilités. Vidéo, prise en compte des réactions des utilisateurs, mélange des sons et des images. En outre, internet est plus porteur en terme de visibilité.» Il est plus facile de s'exposer et se faire connaître par le web que dans une galerie d'art.

Il travaille avec des enfants

Aujourd'hui, il souhaite partager cette passion. «Je travaille avec des enfants aux Ulys sur un autre site internet. Je parle avec eux de leur vie et de leurs origines et les enregistre, je mets même en scène certains de leurs travaux personnels. Quand ils voient que j'anime leurs dessins et ajoute leur voix ou d'autres sons, ils découvrent une forme de liberté. Le but étant de sensibiliser les gens à leur propre univers.»

ORIANNE DUPONT

poptronics

pop art



Terres arbitraires, l'installation immersive qui filmait les clichés sur les banlieues, par Nicolas Clauss, à la Condition publique à Roubaix. © Jean-Jacques Birgé

< 11'03'12 >

"Terres arbitraires", les yeux dans les banlieues

(Roubaix, envoyée spéciale.) Vite vite, puisque c'est ce dimanche le dernier jour pour découvrir à la Condition publique à Roubaix, l'ancienne usine reconstruite en lieu d'art dans le Nord, l'installation de Nicolas Clauss « Terres arbitraires ». Un seul petit dimanche et puis quoi encore... C'est à ça que vous pensez ? Oui, mais le travail en cours de Nicolas Clauss autour de l'immersion (la sienne, dans les « quartiers », puisque c'est ainsi qu'on nomme pudiquement les banlieues, les cités pourries de nos grandes villes) ne s'arrête pas là. La Condition publique est la quatrième étape du projet, qui présente un nouveau montage de l'installation créée en 2010 au Théâtre de l'Agora d'Evry, près de Paris.

Un travail de sape contre le bruit médiatique. C'est l'intérêt de cette proposition artistique de fond. Comme une course d'endurance contre la bêtise et les clichés qu'on associe le plus souvent aux jeunes de ces cités. Comme un travail de sape à mener sur le long terme contre les discours médiatiques, les petites phrases de politiques hâchées menu, qui nous « vendent » de la racaille au pied des cages d'escalier, qui enquillent les clichés sur cette jeunesse qui tient les murs et menacerait carrément la démocratie... La campagne présidentielle charrie son lot de sentences ou, pire, de non-dits : qui pour revenir avec Nicolas Sarkozy sur ses promesses de plan Marshall des banlieues, qu'il allait « nettoyer au Kärcher » ? « Terres arbitraires », d'une toute autre manière, impose sa vision tranquille d'une France métissée chargée en vitalité.

Echanger les regards. L'artiste multimédia Nicolas Clauss, depuis plus de deux ans, sillonne donc cette « zone » française, espace géographique indéterminé dont on parle sans jamais y mettre les pieds, administrativement dénommée ZUS, pour « zone urbaine sensible ». Son travail d'immersion,

caméra de poche HD au poing, micro en bandoulière, à la façon d'un journaliste documentariste, est 100% artistique (« je travaille sur l'émotion », dit-il). L'installation vidéo qu'il a imaginée et dans laquelle il plonge le visiteur à la Condition publique cet hiver, à Mantes-la-Jolie ce printemps, à la Cartoucherie de Vincennes avant l'été, crée un dispositif d'écoute troublant, dérangent, qui oblige chacun à se confronter à ces jeunes qui font peur. Une façon de « les regarder dans les yeux, pas de regarder la misère », dit-il. Ces têtes black, blanc, bears sont-elles ces cailleras que les médias et les politiques stigmatisent sans jamais chercher à les rencontrer ?

Face au spectateur, 28 écrans de toute taille (« Darty-like »), sont posés en cercle presque concentrique, comme pour mieux enserrer le spectateur dans cette scénographie. Le dispositif a l'air simple (des écrans, des visages filmés en gros plan, en noir et blanc, un son spatialisé), et c'est une de ses qualités. Pour une fois, une installation multimédia immersive porte magnifiquement son nom. Pour en rendre compte, tentons donc le découpage, à la recherche de la substantifique moëlle du talent (où bon, le talent n'a pas de moëlle, c'est une image...).

Ce qui frappe, outre la jeunesse et la « diversité » des visages et expressions, c'est l'humanité qui s'en dégage, mélange de douceur, de vitalité, d'espièglerie, d'énergie. Nicolas Clauss raconte « l'adhésion immédiate » de ceux qu'il a rencontrés : « Quand je leur explique que moi je viens juste pour prendre, que je n'ai rien à donner, je suis artiste, ils répondent : "ah bon c'est cool alors." »

D'Evry à Marseille en passant par Roubaix, les filmages n'ont pas été toujours de tout repos, mais Nicolas Clauss insiste sur la richesse des rencontres.

Ruben Diagoue et Sami Moqtassid, deux étudiants apprentis réalisateurs qu'il a croisés aux Pyramides, à Evry, l'ont assisté sur les tournages.

Il n'y a cependant aucun angélisme dans « Terres arbitraires », qui tire son

nom d'un verre d'Aimé Césaire : « Il nous reste toujours des terres arbitraires » (« Cadastre », « Ode à la Guinée »). La bande son, un remix savant de discours, extraits de JT, petites phrases de sociologues, forme le tapis sonore du bruit médiatique sur les banlieues. Extrait :

Tour de France des ZUS. Résumons : face au spectateur, une cathédrale d'écrans fait masse, dans ses oreilles circulent ces sons spatialisés en mode aléatoire (la programmation est réglée par Christian Delécluse). L'immersion le place au cœur du dispositif. Et parce que le matériel est vivant, puisque chaque résidence de plusieurs mois permet à Nicolas Clauss d'enrichir la partie vidéo, et d'affiner le propos, son installation elle aussi évolue. Comme si son tour de France des ZUS lui permettait d'ajuster la pièce au plus près du réel.

En still vidéos, les visages en gros plan s'enchaînent selon un principe de ballet semi-improvisé, où, par moments, les noms des 750 ZUS françaises s'affichent. Des noms plutôt poétiques d'ailleurs, rappelant qu'il s'agit là de micro-territoires, pas de villes. Les visages sont d'abord sérieux, fermés, sans un sourire, certains ne tiennent pas la durée et le sourire pointe. C'est le seul principe de mise en scène de Nicolas Clauss : filmer des visages en gros plan, en leur demandant de « jouer au jeune de banlieue ».

« Terres arbitraires » n'est pas un documentaire dénonciateur des tensions dans les banlieues, encore moins un projet social pour indigènes de la République. L'installation « s'adresse à ceux qui n'habitent pas dans ces quartiers, l'immersion du regardeur dans le dispositif cherche à leur faire faire le point sur leur façon de réagir », dit encore Nicolas Clauss.

Elle a le mérite de décrasser nos regards, et pourquoi pas, de créer une dynamique : d'Evry à Roubaix, Nicolas Clauss crée de l'art à partir de ces territoires abandonnés. Et quand il dit ne faire que prendre sans donner à ces gens qu'il filme, il ment : il donne de quoi nourrir une « soif de mixité » dont on rêverait que les politiques en campagne la revendiquent enfin...

EXPOSITION

Clauss tend un fil entre enfance et âge adulte



► Enfance jalonnée de rêves et de jeux, mais aussi de peurs, de peines... L'adulte a-t-il tellement changé? / PHOTO C.C.

Quelle relation l'adulte que nous sommes devenu entretient-il avec le petit enfant qu'il a été? C'est sur ce lien, souvent enfoui au plus secret de chacun d'entre nous, que Nicolas Clauss organise toute une réflexion pleine de sensibilité et de poésie, dans une installation qui se tient à la Cité du Livre jusqu'au 15 mars: "Or not toupie." "Il s'agit d'une oeuvre générative, basée sur l'aléatoire", explique l'artiste qui ressemble lui-même à un grand adolescent. Par générative, il faut entendre qu'elle n'est pas interactive et qu'elle va générer en chacun impressions et sensations diverses que l'imaginaire va accommoder à sa guise en se basant sur des réminiscen-

ces de son propre passé. En somme, c'est un peu la petite madeleine de Proust revue façon virtuelle.

Concrètement, de quoi s'agit-il? Vous pénétrez dans une salle noire. Là, 3 écrans pilotés par 3 machines en réseau déploient devant vous des images, dessins, photos, saynètes vidéo et des sons, bribes de témoignages recoltés auprès d'une centaine de personnes durant 4 ou 5 mois. Et vous voilà dans un bain qui vous renvoie à votre enfance, ses peurs, ses espoirs, ses jeux, ses rêves, ses peines, ses croyances. A l'enfant qui sommeille encore en vous. En plus du rêve, un joli cheminement inter-générationnel. ■

Christiane Courbon

JUSQU'AU 15 MARS À LA CITÉ DU LIVRE

"Or not toupie", installation de Nicolas Clauss, projet de ZINC/ECM, co-produit avec la Cité du Livre, la MJC d'Apt, La Friche Belle de Mai, Seconde Nature, La Gare Coustellet, le Portail des Savoirs, à découvrir à la Cité du Livre, rue des Allumettes. Une oeuvre interactive sera mise en ligne en 2008 avec Arte.

Ofrece en su 'net art' un rol al espectador

Abre Nicolas Clauss la posibilidad de interactuar con sus piezas digitales

POR PATRICIA CORDERO

Si alguna vez ha pensado ser director de orquesta, coreógrafo o cineasta, el arte en la red de Nicolas Clauss (París, 1968) le permite asumir esos roles a través de piezas en las que la interacción da vida a las obras.

El *netartista* presenta en el Cyberlounge del Museo Tamayo Arte Contemporáneo dos de sus proyectos dedicados al arte y las nuevas tecnologías, incluidos en los sitios web www.flyingpuppet.com y www.somnambules.net.

Tras 15 años de dedicarse a la pintura tradicional, Clauss decidió en el 2000 buscar nuevas formas de expresión en los medios digitales, sin dejar atrás su interés por las texturas en la plástica a donde llevó la influencia de Miquel Barceló y Antoni Tàpies.

"Para muchos artistas internet es

el medio de su trabajo, pero para mí es una manera de mostrarlo, un escaparate", comenta.

Con el software que utiliza (Director y programación Lingo) da a sus piezas digitales la textura y las transparencias, gracias a la utilización de diversas capas de imágenes.

El sitio www.flyingpuppet.com alberga desde 2003 más de 60 trabajos de Clauss, que evocan sueños, pesadillas y situaciones humanas como el dolor, la pérdida, la vida y la muerte.

Por ejemplo, en la producción *The shower*, una "deconstrucción y reconstrucción" de la famosa escena de la regadera en la película *Psicosis* de Alfred Hitchcock, el creador seleccionó una serie de imágenes que van y vienen al compás del movimiento del mouse, y parecen diluirse hacia el drenaje.

Más que hablar de su obra, Clauss prefiere mostrarla y que el público le ponga el punto final al interactuar con ella, que juegue con el mouse de la computadora para accionar ciertas notas musicales, dé movimiento a un bailarín o dirija la historia de una micro película.

"Hacerlo de esta forma me permite

trabajar con el sonido, el movimiento y la interacción, es como si tú fueras el director de la película, el coreógrafo o quien dirija la orquesta. El espectador se apropia de la pieza", considera.

Sin embargo, existen contratiempos con los que el artista digital no puede lidiar y que pueden llegar a ser desventajas para la obra en la red.

"Hay dos niveles distintos: el primero es qué tan rápida es la conexión de internet para bajar la información, y el segundo es la velocidad de la computadora, por lo que se requieren máquinas rápidas que aguanten el proceso", explica.

En www.somnambules.net, Clauss trabajó con el compositor y cineasta Jean-Jacques Birgé y el bailarín Didier Silhol, para crear una pieza con una docena de cuadros en las que se manipula a un bailarín en la exploración de su cuerpo, dando al espectador una noción de estar sonámbulo.

"Puedes sentir la sensualidad del gesto con el mouse, aunque este artefacto no sea tan sensual", dice.

El parisino ha obtenido premios en festivales como Cyber@rt, Ars Electronica, Videoformes y Flash Festival.

RED QUE CAPTURA EL ARTE

La obra de Nicolas Clauss, netartista parisino, se exhibirá en el Museo Tamayo a partir del 29 de junio

SARA MASCARÚA SÁNCHEZ

El netartista parisino Nicolás Clauss (París, 1968) llega por primera vez a México y se instala en el Cyberlounge del Museo Tamayo Arte Contemporáneo (Reforma y Gandhi), del 29 de junio al 18 de septiembre, para mostrar el trabajo que lo ha hecho acreedor a premios y reconocimientos en festivales internacionales como Ars Electrónica, Cyber@rt, Videofornes, Flash Festival, SACD y Ville de Numérique, entre otros. Pintor autodidacta que se alejó del mundo bidimensional de los cuadros tradicionales cuando éstos dejaron de comunicarle y gran admirador de Miquel Barceló, Clauss adaptó e integró poco a poco el mundo cibernético para dar vida a una obra nostálgica y revitalizadora a través de una resignificación construida con las nuevas tecnologías.

"Cuando la pintura dejó de tener sentido para mí me encontré con un soporte nuevo a través del cual comencé a explorar el amplio mundo de posibilidades que éste me ofrecía. Comencé con un curso básico de seis meses en la Universidad en el que descubrí que podía no sólo seguir pintando sino además integrar música, incluso jugar a que soy músico, y otras expresiones artísticas a mi trabajo. Ahora, seis años después,

parte visual y sólo escucharse o tocarlo y algo pasa, esos aspectos no te los da el lienzo", dijo Clauss.

Las piezas que mostrará el Cyberlounge varían entre escenas oscuras fuera de foco, en alto contraste y saturadas de color o duotonos sepia que se alternan con otras imágenes generadas por procesos de capas múltiples; estas últimas resaltan o simulan la decadencia de los materiales y la pasión del artista por los aspectos técnicos de la pintura.

En ellas aparecen también acciones fantasmagóricas, con seres atrapados en la inmensidad digital, sometidos por la aleatoriedad y la sucesión de escenas emotivas, establecidas en la cadencia y la postproducción de capas múltiples, la programación y el movimiento del cuerpo, que responde a los intereses de

puedo seguir pintando con la intención de comunicar a la humanidad con ingenio, belleza y amor", dijo Clauss en entrevista.

Autor de metáforas visuales que mantienen su lazo con el arte tradicional, Clauss prefiere no ser calificado como un netartista, y opta por la definición de artista plástico con obra autorreferencial cuyo soporte radica en la tecnología; un medio más a través del cual puede expresar sus ideas y sentimientos al tiempo que trabaja en colaboración con creadores de otras expresiones artísticas como el cine y la danza, prueba de ello es "www.somnambules.net", pieza que realizó en colaboración con el compositor y cineasta Jean-Jaques Birgé y el bailarín Didier Silhol.

"No se trata sólo de subir imágenes a la red, emplear un par de notas musicales o algunas fotografías y mezclarlo todo, no. Mi trabajo mantiene la base pictórica, para mí sigue siendo una preocupación lograr la textura adecuada, las transparencias entre tonos y que la proporción de la imagen tenga un punto de oro de referencia. Sigue siendo pintura, siguen siendo imágenes, pero la diferencia es que éstas pueden llegar a más gente a través de la red e incluso están mucho más cerca del espectador y él puede jugar con ellas, es una experiencia que involucra todos sus sentidos. Así como un usuario puede omitirse a

los usuarios como si fueran sonámbulos y experimentar escenarios de ambiente espectral.

"El trabajo de Nicolas sobresale del resto de los artistas de la red y la globalización para colocarse en una cuestión regional, sobresale el aspecto francés en la poética de la imagen, aunque emplea códigos del medio, su trabajo no cuestiona a la red, a la tecnología, al proceso o al medio, él lo que hace es emplearlos para comunicarse, aunque éste se encuentre cargado de procesos inherentes al medio no se refleja en su obra. Lo de él es algo más visceral y expresivo, en el que el código es parte de la obra pero en un nivel que no necesita ser comprendido por el usuario", explicó Arcángel Constantini, curador del Cyberlounge.

NICOLAS CLAUSS

Une décadence dans la peinture, ça laisse des traces : quel est ton parcours en la matière, ton mode de prédilection, les thèmes, les tropismes... ?

J'ai commencé à peindre en même temps que mes études de sciences humaines. De façon un peu anarctique, je développais ma propre technique. Je ne savais pas, je ne sais pas dessiner, ce qui m'a conduit vers l'abstrait et le collage. J'étais très impressionné par Tapies, Rauschenberg, Kiefer ou Boltanski. Mon travail tournait autour de la mémoire et de la matière. Après mes études, j'ai vécu six ans en Asie et en Australie. J'y ai entraîné divers boudos tout en peignant et en exposant. A Séoul je faisais des séries d'objets sur des quarries en démolition... Mais à mon retour en France, en 1999, après plusieurs expositions, je renais brutalement en question ma pratique de la peinture, je comprends que j'ai besoin d'un truc plus immédiat, que la toile me limite. C'est douloureux de passer parfois plusieurs mois sur une toile. Je m'essais à des installations sauvages réunissant objets trouvés et projections puis j'ai l'intuition, alors que je n'y connais encore rien, que je devrais m'essayer aux outils numériques. J'ai totalement arrêté de peindre en 2000, aujourd'hui j'utilise la peinture simplement comme « matériau » pour mes tableaux numériques mais c'est le code de la programmation et les médias utilisés (vidéo, sons, textures...) qui me tiennent lieu de pincesaux et matériel. Parallèlement à ce changement de médium, c'est tout un nouveau langage et de nouveaux thèmes qui se sont ouverts à moi, comme s'ils n'avaient pas pu éclore de la peinture seule.

Quel est ton rapport à la musique, Appréhendes-tu plus particulièrement les musiciens issus de la scène improvisée?

Je m'intéressais à la musique, étudiant, et énormément à cette jeune scène française, entre jazz et musique improvisée, sur le millier de cd que j'ai, les trois quart ont été achetés il y a 15 ans. C'était une vraie boulimie Portal, Sclavis, Texier, etc. C'est par la musique que j'ai découvert Jean-Jacques. J'avais des disques du « Drame ». J'étais tellement intéressé par cette famille musicale que je m'étais mis en tête à 24 ans de faire un livre- j'avais une liste de 50 musiciens- j'avais rencontré à l'époque Yves Robert, Sylvain Kassap, Claude Barthélémy... Cette musique a beaucoup nourri mon travail quand je peignais, aujourd'hui je travaille moi-même le son et je crois que c'est à travers ces musiques là notamment que j'ai développé mon oreille.

Le voyage aussi appartient à cette trajectoire sonore ?

Mon travail est clairement nourri de mon rapport à la musique et au voyage. Les musiques du monde me touchent, j'adore la musique coréenne méconnue en France qui est - d'une profondeur incroyable.

J'ai toujours peint en écoutant de la musique- elle est toujours liée à des moments précis- je me souviens avoir peint avec Messiaen, Codona, ou Satie

La danse est aussi un univers qui traverse de façon récurrente ton parcours : quelle est ta relation au geste, la chorégraphie?

J'ai découvert la danse très tardivement. A Séoul, lors d'un festival où j'ai du voir une vingtaine de compagnies en 15 jours, j'ai eu comme une révélation. Ce qui m'a surtout fasciné c'est la scénographie, de voir la danse comme un tableau, c'est à dire une graphie spatiale, au delà du mouvement même des danseurs que je n'ai appréhendé que plus tard. J'ai été fasciné par Découplé – Shazam. Déplacer le danseur sur l'écran avec la souris, avoir l'impression d'accompagner le geste avec la souris comme un prolongement du geste de danser finalement, j'ai trouvé ça d'une sensualité, d'une beauté. J'avais inventé les danseurs filaires, pour une démo pour DADAMEDIA, puis j'ai continué, en remplaçant les dessins sur lesquels je travaillais par de la vidéo comme Enzo,... "Somnambules" a permis avec Jean-Jacques, de shooter nous-même des danseurs en plein exercice. Mais ce qui compte n'est pas tant la danse, que ce que je fais avec...

Il y a toujours une idée de spatialisation ...

Je ne sais même pas si c'est de la danse que l'on fait, cela devient autre chose. Pour Somnambules, sur six heures de rushes, j'ai isolé parfois seulement 5 minutes à cause du potentiel interactif- Ces séquences, je les trouve belles dans l'optique de la manipulation. Les mouvements que l'on voit à l'image, peut-on dire qu'ils ont été faits en définitive ?

Tes dernières installations grandeur nature ont été créées en résidence : que t'apporte ce profil de processus artistique ?

Ca peut être un support technique, ou le suivi d'un processus avec un rendu final.

Pour moi l'important d'une résidence c'est de créer des oeuvres avec des gens. Des oeuvres « participatives ».

J'ai commencé dans ce sens, avec le projet intitulé « Cinq ailleurs » - aux Muraux, j'ai travaillé avec des femmes immigrés. Puis j'ai fait « J'ai dix ans »- même principe. Je tenais un truc, j'ai considéré que j'avais besoin de ça, de la rencontre que cela me nourrissait. « L'Ardoise », ce n'est plus un boulot avec des mômes mais c'est moi. J'ai mis du temps à le comprendre.

L' 'idée simple, c'était de demander à des gamins de faire des dessins, et de parler de leur vision du monde : « Ici et Maintenant, « Enfer ou Paradis » ? Je les interviewais aussi sur cette thématique, dans une dynamique de groupe, par trois ou quatre à la fois, puis lorsque je touchais un thème abordé par un gamin, je le creusais un peu. Un certain nombre faisait de la musique, j'ai imaginé la



musique du projet, en tentant d'expliquer comment jouer « free ». Les gamins se sont retrouvés en situation de jouer avec leurs tripes : ça a été une révélation pour eux, pour moi. Toute la musique est aléatoire, elle est générée à partir d'un violoncelliste, un sax, un ou deux guitaristes, deux pianistes. Les conditions de "réception" sont une salle vraiment obscure avec un écran géant, comme unique source lumineuse, avec trois capteurs qui mesurent les déplacements de chaleur du public déambulant dans l'espace, chaque mouvement va être traduit par un déclenchement visuel ou sonore- et c'est aussi aléatoire. Dans l'installation, quand on s'arrête, l'écran devient noir. Pour la version générative, il n'y a pas de capteurs. Les capteurs ne sont là que pour renforcer l'impression d'immersion. Quand il y a plusieurs personnes, tu ressens intimement ça, des synchronismes font qu'il y a cette intuition qu'il y a une relation.

« Les Portes » aussi c'est une œuvre participative, les protagonistes parlent avec leurs corps, la plupart sont des inconnus. Je m'épanouis avec des publics qui ne sont pas dans une démarche artistique. Qui ont une virginité sur ce terrain. Qui n'ont pas accès à ce type de culture, ou qui n'en ont pas l'âge, là dedans il y a quelque chose de vrai, il y a du vrai qui m'intéresse, qui me fait réfléchir sur l'art, sur le monde.

Il y a quelques années, Internet fut « révolutionnaire » Avec le recul, comment penses-tu Internet dans ta démarche ? As-tu voulu évoluer ou te situer par rapport à une appellation contrôlée comme le Net Art ?

Le Net Art est un art qui ne peut se passer d'Internet par définition même. Internet y est pensé comme médium, par exemple une œuvre en ligne qui va être nourrie de ce que les internautes vont y ajouter, ou encore des sons générés par des adresses IP... C'est très conceptuel, ça ne prend de sens que par le net. Ce qui ne m'intéresse pas vraiment.

Pour moi Internet a d'abord été une vitrine : on vient me chercher parce qu'on connaît mon travail par le net.

Dès que j'ai terminé une œuvre, c'est en ligne, visible. C'est motivant de créer et de pouvoir montrer tout de suite le résultat fini. Internet permet d'établir un lien direct entre créateur spectateur. Maintenant, ça m'intéresse de plus en plus de sortir du Net.

Tes projets ?

La prochaine résidence aura lieu à la Friche de la Belle de Mai. Un projet participatif, étoilé sur 5 lieux (Aix en Provence, Apt, Marseille, Pertuis...). Je travaillerai avec des publics différents, adultes et enfants, sur une dizaine de mois. Le travail sera un regard croisé sur l'enfance et le monde adulte : les représentations sociales de l'enfance chez l'adulte et inversement. J'aime pouvoir développer à partir d'idées très simples sans « écrire ». Tout dépend toujours des rencontres. Les choses ne se font jamais en amont.

La dernière création s'intitule « Un palpitant », il sera lancé officiellement en ligne le 31 octobre 2006. Le thème, ou le nom de code de travail, c'était : Parlez-moi d'amour. L'idée de base travaillait autour de l'amour et la mort. Créer des conditions de rencontres, aller avec des mômes interviewer des personnes âgées. En fait ça parle beaucoup plus de mort.... ça évoque aussi beaucoup de notre expérience in situ.

A propos de la direction de l'art contemporain, est-ce que tu réalises l'art dans le sens d'une esthétique relationnelle ?

L'esthétique relationnelle est très connotée, très théorique. Ce qui compte pour moi c'est que les œuvres racontent quelque chose, qu'elles touchent à un tas d'endroits, sans que l'on ait besoin d'un discours, à part éventuellement le contexte. Pour moi la note d'intention de l'artiste est un calvaire.

Il y a une réelle pression dans ces disciplines multimédia, constituées de chercheurs, d'universitaires qui produisent des discours que d'œuvres, ce qui place les artistes « autodidactes » dans une ambiance anxiogène, avec une dimension de lutte.

L'interactivité restitue-t-elle ses lettres de noblesse à l'art ? Pourquoi l'interactivité en art ?

Oui et non, même si une grande partie de l'art actuel tourne en rond, l'art actuel n'a pas besoin de l'interactivité pour être noble de la même façon que beaucoup d'œuvres interactives n'ennoblissent rien l'art d'aujourd'hui. Quant au pourquoi, simplement parce que c'est possible, et qu'au-delà, cela permet d'autres ouvertures, et donc il faut s'en emparer. Surtout, ça induit une appropriation de l'œuvre par le spectateur qui n'a jamais existé auparavant et pour un artiste c'est formidable de s'aventurer dans un domaine balbutiant.

Des envies artistiques, interactives ou non, qui ne sont pas encore réalisées ?

Le spectacle vivant m'enthousiasme complètement. Je l'ai déjà fait avec Jean-Jacques et Pascale Labbé - au Festival des 38èmes Rugissants à Grenoble et au Triton avec Didier Petit, des images projetées et manipulées en live.

J'aime le côté performer avec un public. Je l'ai découvert en le faisant à l'étranger au Mexique, et aux Canaries devant cinq cent personnes, gros son, grand écran. J'aimerais vraiment bien expérimenter avec des compagnies de danse, avec des compagnies de théâtre. Ou monter des tableaux de 3 m de large interactifs, avec des capteurs, qu'il soit possible de perturber.

Propos recueillis par Corinne Leborgne

La Marseillaise

MERCREDI 2 NOVEMBRE 2011 - 0,90 € - N° 20295 - www.lamarseillaise.fr

Arts visuels. Projections, installations, expositions, performances... A partir de vendredi, « Les Instants Vidéo » s'installent à la Friche Belle de Mai en plus d'aller vadrouiller hors les murs.

Vers l'inconnu et au-delà !

■ C'est du 4 au 13 novembre que se tiendront les *2es Instants Vidéo*. Dix jours où la production vidéo et multimedia sera mise à l'honneur par le biais de projections, expositions, vernissages, performances et installations. Le souhait étant d'offrir au public « un espace temps où se croisent les destins et se tissent les nouvelles cartographies de la création » tout en éveillant sa curiosité.

Au cœur des préoccupations, les mutations technologiques ainsi que les transformations politiques et sociales en cours. « *Les propositions mettent en jeu nos sens, surprennent, invitent à voir et entendre de manière inédite. Pour cela, il est urgent de bousculer, briser, les genres et les disciplines* », explique Marc Mercier, directeur artistique de la manifestation.

Plusieurs temps forts auront lieu à la Friche Belle de Mai. A l'image de *Terres Arbitraires*, installation vidéo « *Immersive et générati-*

ve » signée Nicolas Clauss et présentée à la Salle Setla. Un work in progress visuel et sonore qui explore les différentes représentations des quartiers populaires et de leurs habitants.

Inventer un nouveau langage

A la Cartonnerie, l'ancien peintre devenu vidéaste Michel Jaffrenou fera coup double. Tout d'abord avec l'expo *Story-board's stories*, sur la capacité des artistes à s'emparer des nouveaux outils, puis par la performance orale et picturale *Ma vie, mon œuvre, mes bugs*. L'occasion pour lui de raconter une histoire de l'art vidéo à travers sa propre expérience.

Hors les murs, les rendez-vous seront tout aussi nombreux. Pascal Lièvre et une trentaine de ses complices seront aux Grands Terrains (rue Vian 60) pour une performance, les musiciens Frédéric Arco, David Bouvard et Aline



En partenariat avec Zinc, Nicolas Clauss présente « Terres arbitraires » à la Friche Belle de Mai.

Maclet feront leurs *Révolutions* à La Rosse (rue Jean-Cristofol 3e) alors que le duo formé par Jérôme Fino et Yann Lequay se produira lors d'un concert au Où-lieu d'exposition pour l'art actuel (rue Jean de Bernardy, 1er) pour ne citer qu'eux.

Les projections où seront diffusés des films provenant des cinq continents -en présence des réalisateurs- offriront un large panorama de la production vidéo actuelle. « *Il faut inventer un nouveau langage pour ne pas se répéter* », conclut en beauté Marc Mercier, conscient que son festival des arts vidéos a une vocation aussi poétique que politique.

C.C.

▲ « *2es Instants vidéos* » par *Les instants vidéos numériques et poétiques*, du 4 au 13/11 à La Friche Belle de Mai, 41, rue Jobin, Marseille 3e. Entrée libre. Infos et programme complet 04.93.04.96.24 et instantsvideos.com

TERRRES ARBITRAIRES ou les représentations sociales en question

Installation mettant en scène les portraits muets de jeunes de "Céleste" aux quatre coins de France, la pièce Ferris Arbitraire de Nicolas Classé traduit l'interrogation de son secteur sur la forme et la pertinence des représentations sociales dans notre société (à l'image). Une œuvre évolutive jusque dans ses récentes ramifications théâtrales.



Nicolas Classé, Ferris Arbitraire, 2012. Installation, espace d'art contemporain, Paris.

À l'instar de la vidéo de l'œuvre, qui illustre les portraits muets de jeunes de "Céleste", les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

per population, leur voir leur représentation en face, derrière un écran. Et c'est une opération de leur soi-même, au fil de la vidéo de l'œuvre, qui se joue et qui se joue par la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

Figure 1.1.1

Le portrait muet de Ferris Arbitraire est une œuvre interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.



William Shih, Vidéo interactive, 2012. Installation, espace d'art contemporain, Paris.

Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

Tableau 1.1.1

Le portrait muet de Ferris Arbitraire est une œuvre interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

Le portrait muet de Ferris Arbitraire est une œuvre interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

Tableau 1.1.2

Le portrait muet de Ferris Arbitraire est une œuvre interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

Le portrait muet de Ferris Arbitraire est une œuvre interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

Tableau 1.1.3

Le portrait muet de Ferris Arbitraire est une œuvre interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre. Les portraits muets de Ferris Arbitraire sont présentés dans une installation interactive. Les visiteurs peuvent interagir avec les portraits et les vidéos de la vidéo de l'œuvre.

Zibeline

un gratuit qui se lit



Nicolas Clauss, *Ilots*, installation 2012, version pour casques et 3 écrans, composition musicale Uriel Barthélemi. © C. Lorin/Zibeline

58

A
U
P
R
O
G
R
A
M
M
E

A
R
T
S
V
I
S
U
E
L
S

Vertiges

Chez **Seconde Nature** quatre installations de **Nicolas Clauss** se jouent de la déconstruction, du hasard et de la narration. Plasticité, samples visuels et sonores, algorithmes : vertiges !

Dans la suite de Nam June Paik et avec l'avènement du numérique nombre d'artistes de tous bords retravaillent à l'environnement et son. Sans renier ses fondements de plasticien c'est ce à quoi s'emploie depuis plusieurs années **Nicolas Clauss** avec la complicité du musicien **Uriel Barthélemi**, avec prolongements improvisés et performances participatives. On avait pu voir *Ilots* et *Fès* lors des précédents *Instants Vidéo*. Tandis que *Fès* condense une scène quotidienne en de multiples micros événements

répétitifs incitant à scruter faits et gestes individualisés dans une foule, à l'autre bout, les trois écrans d'*Ilots* nous plongent dans un maelström plastique et sonore, revisitant le genre du paysage et de l'errance jusqu'à des abstractions fulgurantes sans cesse renouvelées. Deux créations viennent tempérer la sensation de vertige bien que leur dispositif impose des volte-face fréquentes. In *Amarcord*, inspiré du film de Fellini, dédoublable une séquence pour extraire la plasticité, des détails, une



Nicolas Clauss, photogramme extrait d' *Entraves*, dytique vidéo, 2013 © Nicolas Clauss

narration renouvelée très esthétique. Avec *Entraves*, l'écriture aléatoire répétitive sur de grands formats en vis-à-vis soulignent une étrange proximité avec le corps de deux danseurs et leur identité rendue inquiétante. Soirée performance/improvisation le 12 à 20h.

CLAUDE LORIN

Nicolas Clauss/Vidéographies
jusqu'au 15 mars
Seconde Nature, Aix
04 42 64 61 01
<http://secondenature.org>



CULTURA&OCIO

adn

MUESTRA EL TERRITORIO IMAGINADO POR GRANDES ARTISTAS

Un mundo líquido



Paul Wombell, Nicolás Clauss y los integrantes del proyecto 'Artes en Bogotá' mostrarán sus representaciones e ideas del territorio a través de distintas herramientas visuales como el vídeo y la fotografía.

Redacción
Bogotá

• Tres diferentes expresiones artísticas, provenientes de Francia, se tomarán el Museo de Arte Moderno de Bogotá (Mambo), bajo un concepto en el que confluyen todas: el 'Territorio' observado a través de la fotografía, el vídeo y la creación colectiva.

En primer lugar, llega la muestra 'Francia (a) territorio líquido', la cual reúne fotografías realizadas por artistas afilados al colectivo del mismo nombre, quienes cuestionan la fuerza en que se comprende el territorio y crean rela-

ciones con él.

Los artistas franceses exploraron lo que denominaron 'territorio líquido', cuyas fronteras son cada vez más difíciles de definir: geográficas, entre la ficción y lo real, afectivas, límites y territorios virtuales, desde una percepción que pretende ser ante todo sensible.

"Liberándose del yugo de lo documental, la fotografía adquiere aquí una dimensión de ficción y artística para convertirse en un espacio de descripción conceptual", explica su curador Paul Wombell.

La muestra permitirá ver lo que es un territorio,

definir la liquidez de sus fronteras e incluso interrogar lo que significa ser francés, e más ampliamente, pertenecer a un territorio específico.

Por otro lado, estará 'Ágria (a)'. Ahora es un término griego que se refiere a la asamblea, la reunión de personas y a las plazas de las ciudades. Nicolás Clauss, reconocido video artista de la escena francesa, se sitúa en varios planos del mundo para sistematizar imágenes para una instalación audiovisual que explora la posición del individuo mínimo y de su interacción instantánea con el mundo.

LOS DATOS

• **LAS MUESTRAS** se inaugurarán este sábado y estarán abiertas hasta el 16 de julio.

• **ÉSTAS HACEN** parte del año Colombia-Francia y tendrá una agenda académica.

• **EL MAMBO** está ubicado en la Calle 24 # 6-00, en el centro de Bogotá.

• **PARA OBTENER** más información, consulte la página web www.mambogota.com.

En las pantallas se puede observar grupos de personas que se agrupan casualmente, relacionadas entre ellas físicamente por el hecho de haberse encontrado. Las locaciones de rodaje son geográficas, culturales y económicamente diferentes. La propuesta examina las muchas formas en las que los seres humanos ocupamos y cobramos los espacios públicos. Es un proyecto que se refiere a la sostenibilidad y la creación de espacios sin tiempo. La instalación se despliega en anchas pantallas de 5 y 4 metros.

Finalmente, llegará la muestra de 'Artes en Bogó-

ta'. En 2015, después de un convenio con la galería parisiense Les Filles du Calvaire, nació este proyecto de residencias con la Escuela Nacional Superior de Fotografía de Artes.

Cinco jóvenes artistas, egresados de esta escuela (de nacionalidad francesa y colombiana) fueron seleccionados para realizar una residencia de creación de un año en Colombia, en 2016 y 2017 bajo la temática: Territorio. Estos proyectos estarán reunidos en una exposición colectiva donde los asistentes verán distintas representaciones y formas de ver el mundo.

EN BREVE

China apuesta por cultura como pilar

PEKÍN (EFE). China busca convertir al sector cultural en su pilar económico para 2020 a través de la creación de grupos culturales y la apertura de complejos de ocio.



Una de las familias Kogui pesan para exponer sus trabajos.

Rueda 'Miranos, estamos aquí'

BOGOTÁ. La muestra itinerante 'Miranos, estamos aquí' del Museo Nacional, que reúne fotografías de diferentes comunidades indígenas que habitan el territorio colombiano, estará del 12 de mayo al 11 de julio en la Casa de la Cultura de Tisnoyipi (Calle 10 # 25-67).

'Láudano', muestra de Aurora Lario

BOGOTÁ. La exposición 'Láudano', en donde la artista muestra a través de los dibujos su interés por el cuerpo humano como lugar de comunicación, estará hasta el 28 de mayo, de lunes a viernes 10 a.m. a 5 p.m., y sábados con cita previa. SN Mariana (Calle 10 # 49-47) Escuela Libre.

Mundo zapatista a través del lente

BOGOTÁ. 'Chiquis, Intercención zapatista en México' es un trabajo que recopila el trabajo de 30 años del fotógrafo Mat. Jesús sobre esta lucha. Véala hasta el 10 de junio, de lunes a viernes 10 a.m. a 6 p.m., y sábados de 10 a.m. a 2 p.m. La Balsa Arte (Cra. 8 # 25-47). Gratis.

« Agora(s) » déambule sur les places du monde

Nicolas Clauss mêle des séquences vidéo à de la musique sur cinq grands écrans, dans la salle d'exposition du théâtre des Quinconces.

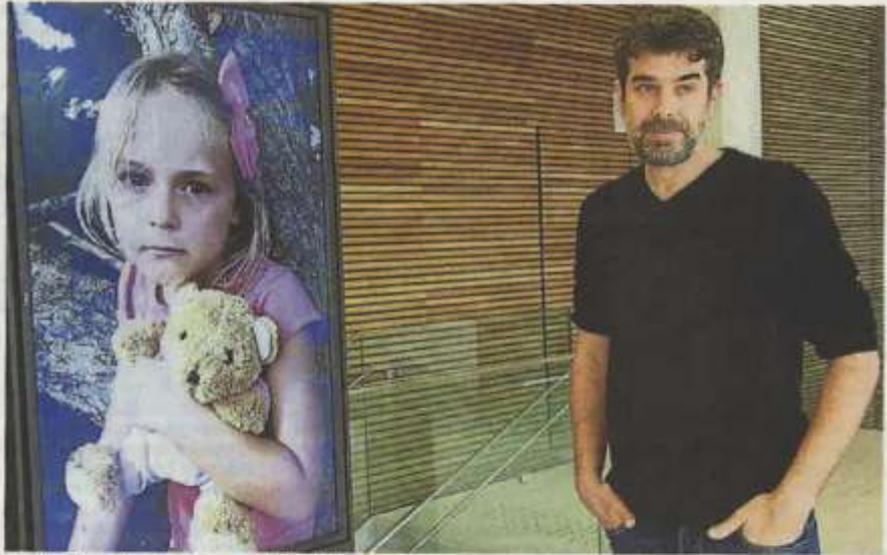


D'abord peintre, le quadragénaire a quitté ses pinceaux pour un clavier d'ordinateur, dans les tous débuts de l'ère numérique. « Je voulais un autre support, l'interactivité m'intéressait énormément. Je mélangais plein de techniques et les mettais en ligne. » Il y a quelques années, l'artiste domicilié à Marseille, s'est concentré sur les œuvres génératives, « des œuvres qui ne sont pas figées, qui se réinventent lorsqu'elles jouent ». Le principe d'« Agora(s) ».

Changements de rythmes

L'exposition prend la forme d'une déambulation le long de cinq grands écrans qui projettent des séquences filmées en Asie, aux États-Unis ou sur d'autres places du monde. « Des espaces publics qui s'offrent au regard de chacun, des touristes aussi », qu'il a filmés le temps d'une minute. On y voit des mouvements de foule mais aussi des groupes de personnes en mouvement lors de scènes de vie quotidienne : une séance de sport, de chant, de jeu...

De ces séquences, Nicolas Clauss a tiré trois secondes qu'il accélère, ralentit, saccade, étire en jouant une



Nicolas Clauss devant un de ses portraits filmés.

partition qu'il a écrite, influencée par des sons et vice-versa. Ce qui donne, lorsqu'on se situe au milieu de ces places et de ces carrefours, une impression d'immersion dans la foule, dans les villes et les parcs, sur les plages dans un rythme synchrone. La répétition des images, quel que soit le rythme, nous embarque.

À l'étage, dans le hall des Quinconces, Nicolas Clauss présente des

portraits qu'il associe pour la première fois à ses images du monde. Même principe, ces portraits individuels sont filmés quelques secondes, les séquences sont ensuite retravaillées. Les yeux fixes, sans clignement de paupières, renforcent le regard du sujet comme du spectateur. Celui de cette petite fille, noir et profond, est particulièrement touchant.

Florence LAMBERT.

Jusqu'au samedi 20 février, aux Quinconces, ouvert du mardi au samedi, de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h sauf les jeudis (14 h-19 h) et samedi (10 h-13 h et 14 h-17 h). Entrée libre.

Paris : 10 événements culturels gratuits pour l'été en images

Par **Culturebox** 

Mis à jour le 07/07/2017 à 09H32, publié le 06/07/2017 à 11H17

4. | **Endless portraits : une exposition qui métamorphose la photo, à visiter jusqu'au 6 août**



Nicolas Clauss étonne. Dans sa nouvelle démarche, : "**endless portraits**" (portraits sans fins), c'est le temps qu'il choisit de défier. Des photos ? Des vidéos ? Ce sont plutôt des portraits mi-figés mi-mobiles qui sont exposés, un peu à la manière des gifs (ces fameux formats numériques animés). Les visages s'expriment sans mouvements brusques. Ils nous laissent entrevoir une expression que l'on ne pourrait remarquer sur des photographies. Hypnotisants, fascinants mais surtout mystérieux, ces portraits nous transportent : on cherche alors à déceler la moindre expression sur ces visages. Une exposition prix libre qui a lieu au [centquatre-paris](#). Ouverte du mardi au dimanche de 14h à 19h.

[droguistes]

ART VIDÉO

CLAUSS TO YOU AU MANS

L'ex-peintre Nicolas Clauss présente actuellement l'installation vidéo *Agora(s)* au théâtre des Quinconces du Mans. Des foules au milieu desquelles se découpent des individus, proprement figés dans le mouvement par un traitement numérique qui les fait piétiner, qui fait radoter leurs gestes, mais aussi transforme leur façon de se porter, transporter, accoler, en chorégraphie.

Une répétition qui ressemble à un jeu mais aussi à un destin : les 250 séquences, d'une durée de 3 secondes chacune, « se jouent suivant une partition générative semi-aléatoire » sur cinq murs-écrans entre lesquels le visiteur se déplace tel un fantôme scrutant le mystère des vivants (et vice-versa).

svmmac.fr

SVMMAC

NOVEMBRE 2011 N° 243

Le numéro 1 de la presse Mac



iPhone 4S
APPLE MONTRE
LA VOIX

STEVEN
PAUL JOBS
1955-2011

10 usages
de l'iPad
au quotidien

Journaux sur tablette
Rien ne presse

Trucs et astuces
Spécial iOS 5

VirtualBox,
VMware Fusion,
Parallels Desktop
Virtualiser
avec Lion



De l'art si je veux. Le site lui-même se veut très artistique. C'est un plaisir que de naviguer dans les écrans et d'écouter les paroles d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes à propos d'œuvres d'art et d'objets d'artisanat. La vérité sort de la bouche des enfants.

www.delartsijeveux.com

L'art numérique invité à Béziers

Artiste numérique, Nicolas Clauss se partage cette semaine entre son installation de portes virtuelles au festival Nemo à l'espace Paul Ricard à Paris et sa fresque multimédia interactive, *l'Ardoise* à la MJC de Béziers.

Invité en résidence au collège Jean-Bène, à Pézenas, par le Département, ce plasticien a réuni 200 dessins à l'encre de chine, 400 bribes d'entretiens et 50 phrases musicales de collégiens, sensibilisés à sa démarche artistique numérique et invités à s'exprimer sur leur perception du monde.

En résulte un montage aléatoire, rythmé par des capteurs sensibles au mouvement du public présent dans la salle, où s'entremêlent paroles et sons avec des images qui s'affichent et s'effacent, comme sur une ardoise. Une ardoise qui est aussi la "dette" que nous laissons à nos enfants. ●

Photo Quentin GROOSMAN



REFORMA

CORAZÓN DE MÉXICO

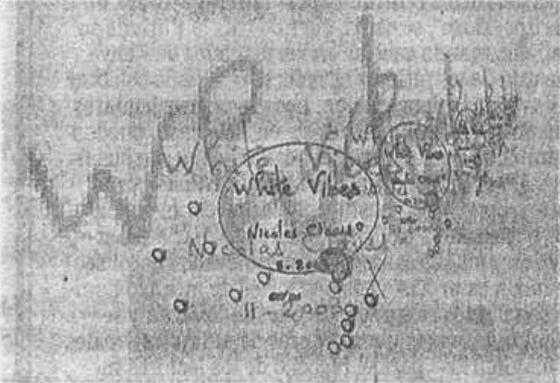
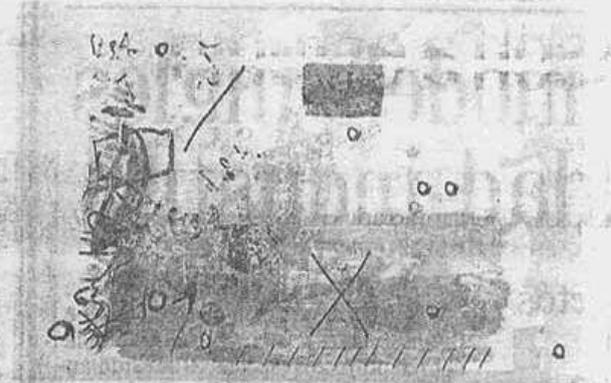


Foto: Cortesía Museo Tamayo de Arte Contemporáneo

**La cibermuestra de Clauss se inaugura con un performance mañana a las 19:30 horas en el Cyberlo-
unge del Tamayo. Permanecerá hasta el 18 de septiembre.**

ACTUALITÉ

Portrait

Nicolas Clauss, artiste plasticien... Terres arbitraires

« Il nous reste toujours des terres arbitraires. » (Aimé Césaire)

À l'occasion de sa superbe installation au musée des beaux-arts de Mulhouse, Nicolas Clauss a accepté de répondre à Tonic Magazine avant de remonter à Marseille, le temps d'un week-end, où il a son pied-à-terre.

« *Terres arbitraires* » un beau nom pour une œuvre artistique qui interpelle et questionne.

C'est d'ailleurs dans le cadre de cette œuvre, baptisée « *Terres arbitraires* » que Nicolas Clauss parcourt la France, de long en large, pour se rendre dans les quartiers dits « sensibles » dans des villes comme Evry, Marseille, Mantes-la-Jolie... pour n'en citer que quelques-unes, et dernièrement aussi à Mulhouse, en tant qu'artiste invité par la scène Nationale « *La Filature* ».

Il y a quelques mois en arrière, Nicolas Clauss est allé à la rencontre de jeunes habitants, âgés de 15 à 30 ans, des quartiers de Bourzwiller, des Coteaux et du Drouot (quartiers classés zones de sécurité prioritaires ZSP) afin d'enrichir sa galerie de portraits de résidents des quartiers étiquetés sensibles. Le résultat est plutôt bluffant et sort de l'ordinaire.

Vous entrez dans une salle, couverte de tentures de couleurs sombres, plongée dans un noir inquiétant et, devant vous, pas moins de 28 écrans de différentes tailles diffusent, de façon aléatoire, de multiples visages masculins, silencieux, aux regards brûlants qui vous regardent et vous fixent... Ce sont les visages de ces jeunes de banlieues, des quartiers, que beaucoup n'osent plus regarder dans

les yeux, par peur, par fuite, par lâcheté... Le tout est filmé en noir et blanc pour uniformiser l'image et mettre de la distance. C'est aussi le code de la photo. De temps en temps, telle une poésie, les noms de quartiers et de cités s'égrènent : les Pyramides, les Epinettes, les Trois Ponts, le Mirail, l'Estaque... L'installation est accompagnée d'une création sonore composée à partir de 200 fragments qui reconstituent le bruit médiatique autour des cités (*publicités des années 50 pour les grands ensembles, extraits de journaux télévisés, chroniqueurs, discours politiques, sociologiques... etc.*), tantôt pro-militant : Saïd Bouamama, Pierre Bourdieu ou à connotation ordurières : Nicolas Sarkozy, Alain Finkielkraut... Puis, une sirène sourde et pénétrante s'active dans un brouhaha assourdissant comme pour signifier un état d'urgence, un besoin d'agir, de s'activer, d'apporter des réponses concrètes... ou peut-être une invitation à s'interroger sur sa propre représentation de ces quartiers et ses habitants !

De cette immersion, il est difficile d'en sortir indemne. Les sentiments s'entremêlent ou se démêlent tous simplement. Nous sommes loin des films qui bercent l'imaginaire de certains habitants et nourrissent les fantasmes de quelques autres qui cherchent à

assigner les quartiers à des clichés du type : *Banlieue 13*, *Ma 6-T va crack-er*, *La Haine*, *Scarface*...

Du haut de ses 46 ans, Nicolas Clauss est psychologue social de formation (DEA en psychologie sociale expérimentale) et une licence en art et technologies de l'image (ATI). Très tôt il se lance dans la peinture, courant de l'année 2000, il décide de laisser ses pinceaux de côté pour se consacrer exclusivement aux œuvres interactives sur Internet ou en installation. Grâce à des commandes en résidences, il développe un art participatif, travail qu'il mène avec des amateurs, jeunes des cités, personnes du troisième âge, enfants, adolescents, qui lui fournissent la matière (sons, images fixes, vidéos) de ses tableaux interactifs ou génératifs. Le travail novateur de Nicolas Clauss est très vite remarqué dans les milieux de l'art et les invitations à travers le monde suivent.

Nicolas, au mois d'août nous avons eu l'occasion de nous rencontrer et de nouer un bon contact. Tu étais en plein travail, en immersion dans des quartiers mulhousiens, muni de ta petite caméra pour filmer des habitants. Peux-tu expliquer comment est né ce projet ?

« *Terres arbitraires* est un travail que j'ai initié en 2010 lors d'une résidence d'artiste au Théâtre de l'Agora Scène nationale à Evry où j'ai passé près de 6 mois à déambuler dans un quartier qui s'appelle les Pyramides et où j'ai rencontré de nombreux habitants. J'ai voulu faire un travail assez frontal sur les représentations médiatiques et sociales de ces quartiers et de leurs habitants. Pour ce faire, j'ai filmé, en les mettant en scène, près de 400 personnes dans différents quartiers de France. Des quartiers qui sont étiquetés en Zone Urbaine Sensible (ZUS) maintenant en ZSP. »



Ta méthode de Travail ?

« Je filme les habitants en situation et qui jouent le stéréotype d'eux-mêmes. À savoir que, très souvent, je donnais pour consigne d'imaginer que c'était des images pour TF1. Donc, ils comprenaient très bien ce que ça voulait dire. Ils jouaient les petits durs, et toutes ces images qui sont restituées au ralenti, en noir et blanc, glissent de regards menaçants à des éclats de rires, des visages qui s'ouvrent qui se relâchent. »

Quelle est ton analyse ?

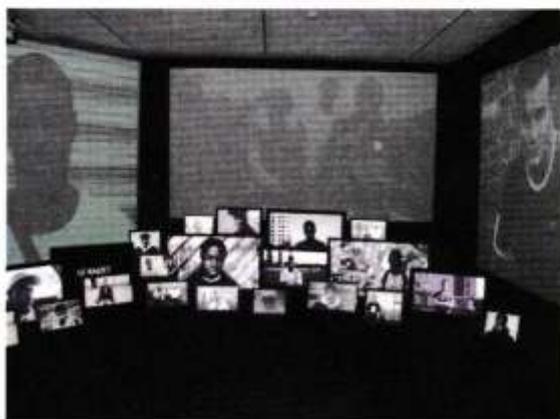
« C'est un travail artistique. Je ne porte pas de jugement. Chaque spectateur/visiteur doit avoir la liberté et pouvoir avoir sa propre approche avec sa grille de lecture et de compréhension. Je ne suis pas là pour donner des leçons, mais pour exposer une création. Je veux aussi faire ressortir cette humanité qui existe dans ces quartiers. »

Ta prochaine expo ?

« *Vidéographies...* du jeudi 22 mai au dimanche 29 juin 2014, à la Filature Scène nationale 20, allée Nathan Katz à Mulhouse... entrée gratuite ! »

Nous ne pouvons que vous inciter à découvrir ou redécouvrir le travail artistique de Nicolas Clauss.

JPS



ON EN PARLE

LA VOIX DU NORD

Les quartiers du Pile et des Trois Ponts à travers « Un visage, des visages »

À croire que l'actualité économique, sociale, politique... déteint sur les artistes contemporains. Depuis hier et jusqu'au 11 mars, à la Condition Publique de Roubaix, l'exposition « Un visage, des visages » amène les visiteurs à retrouver leur identité dans cette société qui doit faire face au racisme, au chômage, à la précarité... Trois artistes sont venus à la rencontre de Roubaisiens dans les quartiers du Pile et des Trois Ponts, pour aller au-delà des clichés.

PAR KANINE MÉZIÈRE
roubaix@avoiceord.fr
PHOTOS « LA VOIX »

« Cette exposition confronte le bruit médiatique et les discours tenus sur les banlieues, à la réalité des visages de jeunes gens croisés notamment à Roubaix », témoigne Anne-Isabelle Vignaud, directrice de la Condition Publique. C'est ce qu'ont voulu démontrer trois artistes sur deux installations multimédias dites « immersives ». « Par la captation de simples regards, le silence et les traits des visages parlent d'eux-mêmes », explique Nicolas Clauss pour son œuvre *Terres arbitraires*, lors de son vernissage jeudi soir. « N'ayez pas peur ça ne mord pas ! », rassure-t-il en entraînant le public vers une salle sombre, ornée d'une vingtaine d'écrans plats de diverses tailles. Là, des visages, des regards. Ils sont Marocains, Algé-



L'installation *Ode à neuf voix* (gauche) et les explications de *Terres arbitraires* de N. Clauss (droite).

riens, Français... C'est la banlieue, aux Trois Ponts, classés zone urbaine sensible (ZUS). Sans un mot mais avec des regards durs, certains sourient, d'autres pas. « Le bruit médiatique vient casser l'atmosphère. On se note ainsi dans les regards et nous ne sommes plus dans l'ambiance immersive. Chacun doit pouvoir se dire où il en est dans tout ça », exprime Nicolas Clauss, qui utilise pour la première fois la vidéo dans son travail. Il

« Le bruit médiatique vient casser l'atmosphère. On se noie ainsi dans les différents regards. »

aura fallu 300 vidéos et près de 70 personnes sur les écrans pour mener à bien son œuvre. Des personnes, c'est ce dont ont eu besoin Catherine Poncin et Damaris Risch



pour leur installation *Ode à neuf voix*. « Nous avons associé neuf modèles au patrimoine de la ville : le tissu », explique Catherine Poncin. Des captures vidéos ont littéralement été imprégnées dans le tissu et suspendues en l'air. Par un effet de lumières, on entre dans une forêt de cadres, lumineux au sol et appuyés par un parcours musical. « La forme hybride musique et voix peut être écoutée sur un canapé », ajoute Damaris Risch. Un canapé ? Oui, mais pas seulement. Les visi-

teurs sont invités à s'asseoir, à poser un casque sur leurs oreilles et à contempler l'œuvre de cette manière : une autre perspective du parcours de l'image. Quelques mètres plus loin, les mêmes neuf visages réapparaissent, mais chacun sur une télévision. À tour de rôle et de façon aléatoire, ils nous posent la chansonnette ! « Cet inter-culturelité des neuf personnes de différentes générations vient du quartier du Pile, classé ZUS. Par la chanson, ces visages, ces voix sont vus, entendus, dans un monde où l'on

« Nous avons associé neuf modèles au patrimoine de la ville : le tissu, venant du musée la Piscine. »

peine parfois à se faire comprendre », illustre Catherine Poncin.

Et pour ne pas paraître inaperçu en allant voir cette exposition à la Condition Publique, n'oubliez pas de passer au photomaton. « Il faut vivre son propre portrait », précisent les deux artistes qui ont installé volontairement cet appareil. Interactivité avec le public et participation de ce dernier pour une œuvre concrète, voilà une idée « identitaire » qui pour 2 € donne droit à deux photos, dont une est à insérer dans une urne... multiculturelle.

► Exposition « Un visage, des visages » jusqu'au 11 mars à la Condition Publique, 14 place Faidherbe à Roubaix. Ouvert de mardi au dimanche de 14 h à 18 h. Entrée libre.

22 janvier 2012

TEMPS LIBRE | MÉTROPOLÉ LILLOISE 15

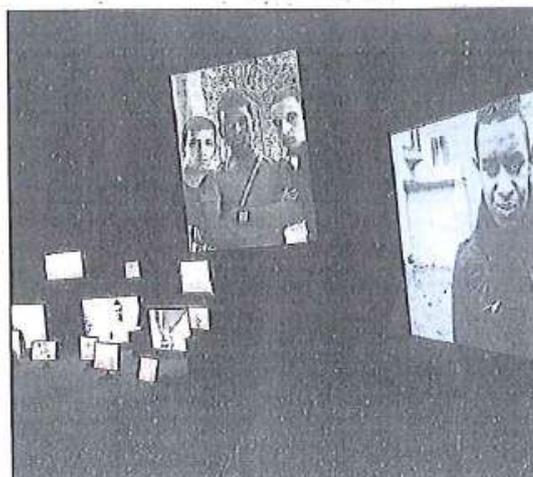
EXPOSITION

« Un visage, des visages », quête d'identité à la Condition publique de Roubaix

La recherche d'une identité devient une véritable œuvre contemporaine au cœur de la manufacture culturelle de la Condition publique. Depuis vendredi, deux installations multimédia dites « immersives » mènent les visiteurs en quête de leur identité dans une société étouffée par le chômage, la précarité, l'austérité, le racisme...

Trois artistes ont choisi de s'immerger dans deux quartiers de Roubaix, en zone sensible urbanisée. Pour *Terres arbitraires*, Nicolas Clauss insère complètement, et pour la première fois, la vidéo. Sur une vingtaine d'écrans plats, des visages, des regards sont diffusés. Ils sont près de soixante-dix Algériens, dont quelques-uns venant du quartier des Trois-Ponts. Pas un mot, pas un son. « Seul le bruit médiatique casse l'atmosphère », explique l'artiste.

Cette réalité sociale est démontrée dans l'installation de Catherine Poncin et Damaris Risch. Dans *Ode à neuf voix*, les deux artistes selient pour « associer neuf modèles au patrimoine de Roubaix : le tissu ». Suspendues en l'air, des



L'installation « Terres arbitraires », de Nicolas Clauss, veut aller au-delà des clichés médiatiques de ces jeunes vivant en banlieue.

captures vidéo d'habitants du quartier du Pile sont imprégnées dans le tissu. L'interculturalité triomphe « dans ce monde où l'on peine parfois à se faire entendre ». Et pour créer votre propre identité, essayez

le photomaton pour intégrer l'œuvre finale. ■ K.M.

► « Un visage, des visages », jusqu'au 11 mars, du mardi au dimanche de 14 h à 18 h, à la Condition publique, 15, place Faidherbe à Roubaix. Entrée libre. <http://laconditionpublique.com>

Ouest France du 11-12 décembre 04 – Pg 14

Un site internet sur l'art contemporain vu par des adolescents

Véritable promenade numérique dans l'art contemporain, un nouveau site internet conçu et réalisé par des adolescents des Sablons sous la conduite de Nicolas Clauss, artiste multimédia de renommée internationale, vient d'être mis en ligne.

Ils s'appellent Samia, Meïssa ou Anthony et ont entre treize et quinze ans. Ces collégiens habitent le quartier et viennent de créer un site internet qui a reçu le soutien du ministère de la Culture et de la Communication et va en surprendre plus d'un. Au départ, Sandra Gaumont, qui a en charge l'atelier multimédia de l'Espal, s'intéresse au travail de Nicolas Clauss. Ce peintre autodidacte qui se consacre exclusivement à internet et aux projets multimédias, a déjà été largement récompensé sur le plan international pour ses créations.

Tous deux se rencontrent dans le but de mettre sur pied un projet, mais sans thème précis. D'ailleurs, Nicolas Clauss « n'écrit pas de projets »: Peu à peu, grâce à son « approche intuitive des choses », l'idée de l'art s'impose. Des jeunes du collège du Val d'Huisne sont contactés et un travail est mis en route pendant six mois à l'atelier multimédia de l'Espal dans l'objectif de la réalisation d'un site internet sur l'art contemporain. Cela passera par un travail de recherche puis de découverte, de lecture, de dis-



Nicolas Clauss avec sept des huit adolescents qui ont créé le site internet.

cussions et d'interviews autour des œuvres de Francis Bacon, Jean-Michel Basquiat ou Marcel Duchamp, le tout bien sûr guidé par Nicolas Clauss.

Par la magie des nouvelles technologies, le site nouvellement mis en ligne présente en neuf tableaux interactifs des images d'un genre tout à fait nouveau, rythmées par les

émotions des enfants. Tout a été fait spontanément et il faut prendre du temps lors de la consultation de ce site pour explorer, avec la souris, chaque tableau et écouter les enfants exprimer leur ressenti sur ces œuvres. Ainsi Anthony qui regrette tant de n'avoir pas connu Jean-Michel Basquiat mort prématurément car il « aurait aimé faire un tableau

avec lui » ou Samia qui « ressent ce que ressent Francis Bacon ».

En prolongement de ce travail, l'Espal accueillera en mai 2005 une exposition qui mettra en œuvre l'œuvre de Nicolas Clauss dans une scénographie interactive signée Jean-Noël Montagné.

Internet : www.delartsijeux.com

Quand les jeunes des Sablons épatent Nicolas Clauss, virtuose du web

Sous la direction de Nicolas Clauss, huit jeunes des Sablons signent un voyage multimédia dans l'art contemporain. Épatant.

Lorsqu'un artiste de renommée internationale rencontre un groupe d'adolescents des Sablons, cela se traduit par « De l'art si je veux », une création simplement jubilatoire.

Quei regard les jeunes de la cité posent-ils sur l'art contemporain ? Comment abordent-ils les visages déformés de

Déjà une invitation au festival multimédia de Bangkok

Francis Bacon, les complications d'Arman, les graffiti de Basquiat ou les facettes de Marcel Duchamp ? Sur le web, « De l'art si je veux » donne des réponses étonnantes, inattendues, à la fois drôles et profondes.

Un pied de nez

aux gardiens du Temple culturel En proposant à Nicolas Clauss d'emmener les jeunes du quartier sur les grands chemins de la « toile », Sandra Gaumont qui pilote l'atelier multimédia de l'Espal a frappé un grand coup. Car en dépit de son jeune âge, le créateur est déjà escorté d'une fameuse reconnaissance. La vaste scène du net est son terrain de jeu privilégié et les spécialistes de la question louent son esprit novateur. A ces éloges s'ajoute désormais un sens certain de la pédagogie qui lui

a permis d'atteindre à l'excellence avec de jeunes béotiens.

« De l'art si je veux » adresse ainsi un pied de nez réjouissant aux gardiens du Temple Culturel et prouve que des gamins poussés dans un quartier populaire peuvent non seulement s'intéresser à l'univers de l'art contemporain mais encore exprimer un vigoureux talent créatif.

Clauss bluffé par ses élèves

« En arrivant, je n'avis aucun projet précis, même si l'idée d'un site sur l'art contemporain me trottait en tête depuis longtemps. C'est un des jeunes qui m'a convaincu de le réaliser avec eux ». Nicolas Clauss a alors entraîné ses élèves sur ce territoire étranger à la plupart. De découvertes en approches, ils ont choisi leurs sujets d'études. « Des choix souvent imprévisibles ! Anthony a craqué sur Chapman et la présence de Duchamp doit beaucoup à Samia. Mais du début à la fin, le site a été construit à partir de ce que le groupe a donné ».

Au fil du propos, on sent que Nicolas Clauss a été bluffé par ses jeunes disciples.

« Ce qu'ils racontent est fondamental. En toute simplicité, ils posent les questions essentielles. Les snobs des écoles des Beaux Arts pourraient d'ailleurs s'en inspirer ».



Guidés par le très créatif Nicolas Clauss, les jeunes signent un site réjouissant

Coralie, Meïssa, Jean-François et les autres se moquent des institutions comme des discours conceptuels fumeux. Sous la conduite d'un guide rompu aux astuces de la technologie, ils explorent avec un bel appétit un domaine qui ouvre tous les champs du possible, s'amuse de la si grande liberté offerte par un outil aussi généreux que le multimédia.

Entre 30 et 50 000 visiteurs sur le site

« J'ai arrêté la peinture le jour où j'ai compris quel formidable moyen d'expression offrait la toile. C'est un territoire complètement vierge où tout reste encore à inventer. A ma grande surprise, je suis aujourd'hui reconnu, étudié dans les universités du monde entier. C'est à la fois amusant et très flatteur. Sur mon nom, ce site va être visité au pire par 30 à 50 000 personnes ; Il sera présenté

dans plusieurs festivals, à commencer par Bangkok ! ».

Il n'y a nulle forlanterie dans ces propos et Nicolas Clauss ne souffre pas d'un égo surdimensionné. Il est simplement heureux de partager cette réussite avec une poignée de gamins des Sablons qui ont réalisé un superbe travail à côté d'un virtuose du web.

D'ailleurs, l'histoire ne fait que commencer. En mai, l'Espal accueillera une installation avec quatre ou cinq pièces réunies dans une scénographie interactive. « De l'art si je veux » n'a pas fini de surprendre.

Frédérique BREHAUT

<http://www.delartsijeveux.com>. Site réalisé par Nicolas Clauss, Samia Abbitat, Meïssa Belharat, Yannis Boukhalifa, Coralie Geslot, Annelie et Anthony Fisson, Jean-François Goyer, Houria Zenasni.

« Si tu veux voir quelque chose de génial, va sur ce site »

Avec l'assurance de ceux qui maîtrisent parfaitement le sujet, Anthony Fisson et Yannis Boukhalifa, 17 et 12 ans, racontent leur entrée dans le monde de l'art contemporain. Les yeux brillants et la langue bien pendue, les deux aventuriers du multimédia parlent de Basquiat ou d'Arman comme d'autres évoquent les derniers héros de Disney. Anthony, lycéen, est arrivé à l'atelier multimédia de l'Espal par l'intermédiaire de sa sœur ; Yannis a été embarqué dans le groupe, « parce qu'au collège j'étais toujours sur Internet et qu'on m'a dit que j'étais doué ». En revanche, les deux champions de la souris confessent qu'ils étaient moins « pointus » en matière d'art. Quoique... Anthony évoque des réminiscences ; « je connaissais un peu Bacon et Munch, peut-être grâce aux livres ou à Internet. Et surtout Basquiat. Lui, je

l'avais déjà vu c'est sûr. J'aime sa façon de dessiner, son originalité. Et les frères Chapman me plaisent bien aussi, mais c'est plus gore ! ». Yannis avoue d'emblée qu'il ignorait jusqu'à l'existence de ces artistes, « mais maintenant que je les ai découverts, ça m'intéresse ». Sur le site, on reconnaît sa voix encore un peu zézayante d'enfant lors de ses interventions sur Arman, Bacon et Chapman « mes préférés ». Le propos en revanche n'a rien de naïf. Au-delà de ses découvertes, Yannis est épaté par le résultat qui défile sur l'écran. « Je n'imaginais pas que je serais capable de faire quelque chose d'aussi bien... ». Quant à Anthony, il résume cette aventure en une formule, « si tu veux voir quelque chose de génial, va sur ce site ! ». On ne saurait mieux dire.

F.B.



Anthony et Yannis, incollables sur Francis Bacon et Jean-Michel Basquiat

Du virtuel au réel, l'art numérique prend corps à l'Espal

Prolongement ludique du site « delartsijeux » créé par Nicolas Clauss avec des jeunes des Sablons, une installation invite à traverser le miroir.

En décembre dernier, l'atelier multimédia de l'Espal sortait de sa discrétion. Avec « delartsijeux.com », le public découvrait un site aux vertus jubilatoires conçu par un groupe d'adolescents des Sablons guidés par Nicolas Clauss, virtuose des arts numériques.

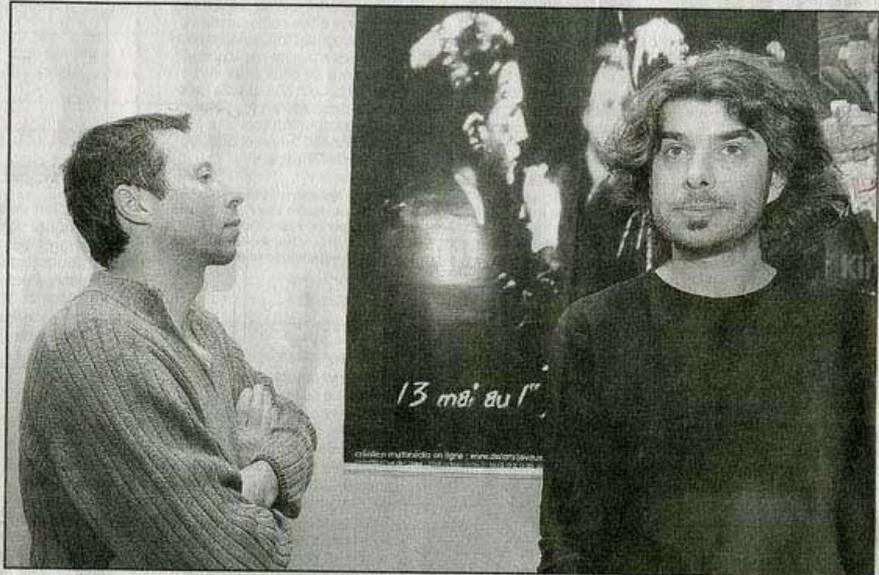
Né sur le web, « De l'art si je veux » explorait la création contemporaine vue par des jeunes des Sablons. Emmenés par Nicolas Clauss, orfèvre de la création numérique, les adolescents ont exploré le vaste territoire de la « toile » avec l'esprit des aventuriers. Parmi d'autres œuvres,

A chacun d'être acteur du jeu proposé pour entrer dans l'œuvre

leur curiosité s'est aiguisée sur les graffitis de Basquiat, les visages déformés de Francis Bacon, les compilations d'Arman, le Cri de Munch ou l'Ironie de Marcel Duchamp.

A la frontière du virtuel et du réel

De cette liberté offerte par la technologie, les jeunes élèves de Nicolas Clauss ont fait le meilleur usage et leur site rencontre un succès qui se mesure à l'aune des milliers de connexions déjà enregistrées. Et l'aventure se poursuit grâce à « l'ins-



Jean-Noël Montagné et Nicolas Clauss, épigones de Lewis Carroll.

tallation dévoilée dans la grande salle de l'Espal.

Épigones d'un Lewis Carroll qui aurait troqué la plume contre une souris, Nicolas Clauss et Jean-Noël Montagné invitent à traverser le miroir pour pénétrer dans un monde à la frontière du virtuel et du réel. « De l'art si je veux » s'évade du cadre de l'ordinateur et prend corps pour créer un paysage insolite.

Ainsi détourné, le site invite à pénétrer à l'intérieur même des œuvres dans un espace à la fois visuel et sonore. Il suffit de se laisser porter. « Chaque installation offre divers niveaux de lecture. A chacun d'être plus ou moins acteur du jeu que

nous proposons, de sentir les liens entre ce qu'il fait et ce qui se passe ».

Une technologie au service des émotions

Nicolas Clauss et Jean-Noël Montagné n'ont pas cédé à la débauche de technologie. L'usage de ces instruments, aux pouvoirs étonnants est parfaitement dosé pour préserver cet équilibre entre la poésie de l'Inexplicable et les jeux d'une mécanique invisible. « La débauche de technologie ne m'intéresse pas. Il faut que cette dernière reste au service d'un univers, et non l'inverse. Très souvent, la poésie d'un truc simple emmène plus loin que des

centaines de capteurs », raconte Nicolas.

Ce territoire ouvert sur de nouveaux horizons a inspiré aux deux complices d'étranges créations « qui emportent le spectateur en territoire inconnu, dans le domaine de l'aléatoire ».

Cette variation sur « De l'art si je veux » pas plus que le site initial ne se raconte pas. Disons simplement qu'elle offre une confrontation émotionnelle et sensible avec les œuvres, qu'elle est une rencontre à inventer plus qu'à regarder.

Frédérique BREHAUT

« De l'art si je veux » à l'Espal jusqu'au 28 mai.



Le visiteur devient acteur par la magie des nouvelles technologies
Nouvelle promenade numérique à l'Espal



Un petit aperçu de ce que l'on peut voir, tester, « piétiner », écouter... dans la salle de spectacle de l'Espal à l'occasion de l'exposition interactive « De l'art si je veux »

En décembre dernier, l'artiste multimédia Nicolas Clauss présentait la mise en ligne du site internet sur l'art contemporain www.delartsijeux.com réalisé avec des adolescents de l'atelier multimédia de l'Espal. Aujourd'hui, avec la complicité de Jean-Noël Montagné, la promenade numérique est mise en scène pour deux semaines dans la salle de spectacle de l'Espal.

Il y a quelques mois, l'artiste multimédia Nicolas Clauss présentait en direct la mise en ligne du site internet www.delartsijeux.com qu'il avait réalisé avec huit adolescents de l'atelier multimédia de l'Espal. Ce site internet présente, en neuf tableaux interactifs, des images sur l'art contemporain d'un genre tout à fait nouveau, rythmées par les émotions des enfants. Depuis cinq mois, le travail a évolué et avec l'aide de Jean-Noël Montagné, plasticien et metteur

en scène d'installations interactives, Nicolas Clauss en a fait une exposition de quatre installations avec projections sur grand écran de tableaux interactifs pour laquelle il demande au visiteur de se placer « au cœur d'une expérience immersive, une expérience physique et artistique qui l'extrait, le temps de la visite, de la réalité pour l'emmener dans un no man's land onirique ». Pour l'occasion, la grande salle de l'Espal s'est séparée de sa scène et de ses fauteuils, la fin de la saison théâtrale ayant facilité les choses. Chaque visiteur est invité à y pénétrer sans bruit, alors que le son est omniprésent, dans une obscurité d'abord totale puis un peu moindre quand l'œil s'habitue à ce qui l'entoure. Et là, c'est tout simple, il faut se laisser guider, s'asseoir, lire, marcher, écouter ou se promener sur Duchamp, Munch ou Bacon. D'ailleurs, c'est un peu comme le déroulement d'un film ou le dénouement d'un roman : il est

inutile voire déplacé d'en dire trop, le visiteur doit découvrir par lui-même. Pour les adolescents qui ont participé à la réalisation du site, Samia, Anthony et Yannis et les autres, « la découverte est immense ». Anthony étudie régulièrement les statistiques du site et il a constaté avec bonheur que celui-ci était visité par des internautes du monde entier ; « l'exposition, c'est l'aboutissement final de notre travail et il faut qu'elle voyage autour du monde pour qu'on le connaisse encore davantage ! ».

□ **Pratique.** - exposition jusqu'au mercredi 1^{er} juin, le lundi de 13 h à 17 h ; du mardi au vendredi de 10 h à 18 h 30, le samedi de 10 h à 17 h et le mercredi 1^{er} juin de 10 h à 17 h à l'Espal, 60, rue de l'Estérel, Le Mans. Tél. 02 43 50 21 50. Entrée libre.

Site internet : www.delartsijeux.com.

Le Maine libre

Quand l'art contemporain inspire les jeunes des Sablons le multimédia se déchaine !

L'Espal dévoile ce soir une opération aussi inédite qu'originale pilotée par Nicolas Clauss, étoile montante du multimédia. À vos souris !

Sous le titre - delartsiJeuneX - cette cyber réalisation place l'art contemporain sous le prisme révélateur des commentaires d'un groupe d'adolescents des Sablons. Le résultat donne un bouquet de tableaux interactifs qui visitent par des chemins inédits les univers de Jean-Michel

Basquiat, Arman, Francis Bacon, Edvard Munch ou Marcel Duchamp. Pas le genre d'artistes à fréquenter les manuels scolaires donc.

Or, dans le sillage de Nicolas Clauss, les jeunes ont appris à se familiariser pendant plusieurs mois avec les œuvres de ces artistes hors normes. Au fur et à mesure, les spectateurs sont devenus acteurs ; ils ont livré leurs impressions, osé des commentaires. Sur leur lancée, les apprentis du cyber espace ont également mené des interviews et créé leurs propres images afin

de mieux s'approprier un monde qui, a priori, pouvait leur paraître hors d'attente.

Toutes les fantaisies et toutes les libertés

Mis en scène avec tous les artifices possibles du multimédia, le fruit de ce travail possède une étonnante vigueur. Ce jeune qui retrouve tant son propre monde dans l'œuvre de Basquiat qu'il a l'impression de l'avoir toujours connu ou encore ces analyses fûtées sur les visages distordus à plaisir par Bacon, témoignent des connivences que cette expérience a noué entre l'art contemporain et ce public tout neuf. Le talent de Nicolas Clauss paracheve l'originalité de ce site : entre incrustations, sampling et autres collages - delartsiJeuneX - s'autorise toutes les fantaisies et toutes les libertés d'une technologie parfaitement maîtrisée. Le site sera dévoilé ce soir à par-



Dissequés par les jeunes des Sablons, l'œuvre de Francis Bacon prend des reliefs inattendus qui n'auraient pas déplié à l'artiste

tir de 18 heures à l'Espal, en présence de ceux qui ont participé à sa création. En la circonstance, outre un grand écran, le foyer abritera une dizaine d'ordinateurs sur lesquels chacun pourra

• surfer - à loisir. La promenade cybernétique et artistique mérite le détour.

F. B.

<http://www.delartsiJeuneX.com>.

Maine Libre du 9 décembre 04 – Pg 7



La jeune formation Actuam a emballé le public de l'Entrepôt, lundi soir, lors de la soirée « entre deux jazz ». Photo Damien Poirier

Festival D'un jazz à l'autre à l'Entrepôt

Page 23

Agglo Démonté, le carrousel a quitté la place de la Réunion

Page 20

Un nouveau souffle pour l'art mural mulhousien

Page 21

Premier tournoi de futsal à Bourtzwiller

Page 25

Alentours Illzach : du neuf à la Grande Ourse

Page 26

Flaxlanden : les lauréats du concours des maisons fleuries

Page 27

Quartiers : quand l'art naît du regard



Nicolas Clauss a filmé des habitants des quartiers Drouot, Bourtzwiller et Coteaux et présentera son projet artistique à Mulhouse au printemps prochain. Photo Damien Poirier

Nicolas Clauss, artiste plasticien marseillais, est allé à la rencontre des habitants de trois quartiers populaires mulhousiens, dans le cadre de son projet artistique baptisé Terres arbitraires. Un travail qui a pour but d'amener le public à une réflexion sur le regard que l'on peut parfois porter sur les banlieues.

« Permettre aux gens de regarder dans les yeux de ceux qui nous regardent. » En une phrase, Nicolas Clauss résume à merveille son projet artistique Terres arbitraires. Cet artiste plasticien de 45 ans, originaire de la région parisienne et domicilié à Marseille, s'est lancé il y a un peu plus de deux ans dans ce projet de grande ampleur, qui s'étendit au fil des villes traversées et des rencontres effectuées.

Contacté au printemps dernier par la directrice de la Filature, Monica Guilhou-Gély, dans le cadre des Rencontres de la diversité organisées par la Ville de Mulhouse, Nicolas Clauss a sillonné durant une semaine, caméra au poing, les quartiers Coteaux, Drouot et Bourtzwiller afin d'enrichir sa galerie de portraits, qui en compte déjà plus de 300 aujourd'hui... L'artiste a d'abord touché des rails

locaux auprès des différentes associations de quartier et des centres socioculturels qui l'ont signalé vers les jeunes.

Aux Coteaux, Nicolas Clauss a pu travailler comme il le voulait, sans obstacle : « C'est là où ça a été le plus simple, peut-être parce que le quartier est plus grand, plus ouvert, avec de nombreuses structures. » Au cœur du quartier Drouot, le dialogue a été un peu plus difficile : « Il y a toujours une réticence au début, c'est presque un passage obligé, une sorte de test. On me demande : tu es qui ? Tu fais quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? J'ai l'habitude : il ne faut pas se briser, mais prendre le temps, ne pas hésiter à rester deux ou trois heures quelque part à discuter, même si je ne fais aucun portrait ce jour-là. »

Une œuvre dynamique, qui évolue en permanence

Nicolas Clauss définit son projet comme une « installation vidéo immersive », à chaque fois exposée dans un espace scénographié, dans Tubacurri et avec une bande sonore faite d'enregistrements téléphoniques ou télévisés dans lesquels on entend des journalistes, sociologues, chroniqueurs, hommes politiques, s'exprimer sur les banlieues avec des propos très différents, mais bien souvent revendicatifs, militants, voire odieux.

L'installation met en scène des jeunes des quartiers dits sensibles, filmés au cœur de

leur cité. Des images glanées sur le terrain, en allant à la rencontre d'habitants de 14 à 30 ans, et qui sont ensuite diffusées en noir et blanc et au ralenti, mais sans que ces derniers ne s'expriment. L'artiste demande d'abord à ses « modèles » d'avoir un visage triste, fermé, « un air un peu méchant, qui correspond aux images que l'on voit dans les médias », précise-t-il. La deuxième étape consiste totalement avec la première, puisque les habitants de ces quartiers ont ensuite pour consigne d'afficher un léger sourire, de faire que tous ces visages s'ouvrent, pour ouvrir l'artiste.

Après un travail de montage, ces portraits sont diffusés un peu partout en France, lors d'expositions ou d'événements artistiques, et l'œuvre de Nicolas Clauss évolue en permanence : « Je crée souvent des œuvres dynamiques, je ne veux pas que tout soit figé mais que ça évolue en temps réel. » Le but de ce travail parfois long et fastidieux est de « proposer un espace de réflexion, une invitation à la contemplation et c'est l'occasion pour le public de se confronter à ce bruit médiatique et de s'interroger ».

En octobre et au printemps prochain, l'artiste sillonnera à nouveau les quartiers mulhousiens, à la recherche de portraits pour enrichir sa galerie. Avant de présenter le fruit de son travail en mai 2014, dans un lieu du centre-ville mulhousien qui reste à définir.

Sébastien Spitzer



L'artiste a demandé aux jeunes d'avoir des visages durs et fermés, reflets du bruit médiatique autour des quartiers populaires. DR



L'installation a toujours lieu dans un grand espace et dans l'obscurité, avec de nombreux supports visuels. DR

le courrier de Mantes

Sur la Toile

**Signalez-nous vos sites Web, pages perso, nous en parlerons ici.
redaction@courrierdemantes.com**

<http://www.cinq-ailleurs.com>

<http://www.flyingpuppet.com>

Mémoire du pays natal en Shockwave

L'auteur de ce site en Shockwave demande qu'on le regarde de préférence dans l'obscurité. Car certaines pages sont, par choix esthétique, très sombres. Cette obscurité convient au projet de cinq-ailleurs.com, qui parle de la lointaine mémoire de cinq habitants des Mureaux, d'origine malienne, sénégalaise, péruvienne, algérienne et marocaine.

Cinq-ailleurs.com est une collaboration entre Nicolas Clauss et l'Espace culture multimédia (ECM) de la médiathèque des Mureaux. Né en 1968, Clauss est un artiste qui a provisoirement abandonné la peinture de chevalet pour se consacrer au multimédia, découvert en 1999 par le biais d'un CD-ROM éducatif.

Le site est divisé en cinq chapitres, chacun consacré à une femme ou un homme des Mureaux et à ses souvenirs du pays natal. Il s'agit d'images fixes et animées, de sons et de musiques, de textes, de récits ou de bribes de récits, qui parlent d'un «ailleurs». Quand il faisait encore des tableaux, Nicolas Clauss procédait paraît-il de la même façon en fixant sur la toile des photos et toutes sortes d'objets, peut-être à la façon du photographe et peintre américain Peter



Beard dans ses carnets africains. Rien d'explicatif ou de chronologique dans cinq-ailleurs.com, mais des histoires d'enfance, le souvenir des jouets, des bruits, et un gros désir de parole : «*Et je voulais parler de mon père et de son dromadaire...*» «*Je veux parler d'un lac et d'une source d'eau...*»

Le visiteur modifie des objets qui se déplacent chorégraphiquement au contact de la souris. Le site, poétique dans son ambition, est aussi hautement interactif.

La fluidité de la navigation fait oublier la virtuosité du

programmeur de cinq-ailleurs.com, que l'éditeur Macromedia a consacré «site of the day», et que Télérama a également honoré. Ce qui lui a valu plus de 15 000 visiteurs depuis son lancement le 4 juillet.

D'autres réalisations de Nicolas Clauss en Shockwave sont visibles sur son site personnel flyingpuppet.com. L'une d'elles rend compte d'une installation dans un manoir désaffecté à Herbeville dans les Yvelines, en 1998. C'était déjà un travail sur la mémoire.

Claude CECILE

Explorez nos archives sur

www.courrierdemantes.com

Pour faire une recherche par mot-clé dans les quelque 7 000 articles accessibles sur le site Internet du Courrier de Mantes, il faut désormais un mot de passe. Le code de la semaine est : **DRAGONNE**.

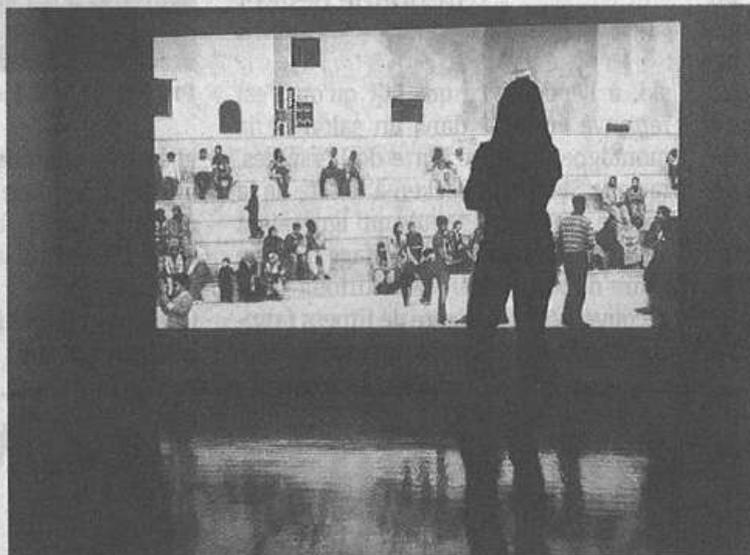
MULHOUSE À la Filature

Les Vidéographies de Nicolas Clauss

Nicolas Clauss a décliné sa créativité à multiples facettes, dans la galerie de la Filature à Mulhouse. Des Vidéographies qui revendiquent l'aléatoire.

"MAI INDISCIPLINÉ" était le titre générique d'une série de spectacles et expositions proposés durant le mois de mai par la Filature. L'opération perdue en ce mois de juin avec les *Vidéographies* de Nicolas Clauss.

L'artiste a investi la galerie de la Filature. Il occupa aussi le mois passé une salle du musée des beaux-arts. Mulhouse est ainsi la dixième halte d'un travail répondant au nom des Terres arbitraires. Ces dernières ont aussi inspiré une pièce de théâtre jouée avec grand succès dans le Off d'Avignon. Éloge de la lenteur, la créativité de Nicolas Clauss est à l'œuvre encore dans *Vidéographies*, qui regroupe à la galerie de la Filature sept projections, de la plus minuscule à la plus imposante.



Agora méditerranéenne à la galerie de la Filature.
(PHOTO DNA, CATHY KOHLER)

Une bouille d'enfant brun vous accueille, un vol d'insecte vous pique, le défilé sans cesse renouvelé mais jamais identique d'une voiture à cheval près d'un bord de mer. Sur une place méditerranéenne, au rythme de quelques notes rondes, le ballet en avant et en arrière d'enfants, adolescents et familles bavardant... Nicolas Clauss traque depuis

dix ans cette notion de "vidéographie aléatoire", où le matériau filmé est exploré tant dans la dimension temporelle que spatiale, le tout intégrant le hasard algorithmique. Au final, des œuvres fortes et apaisantes. ■

C.S.C.

► Jusqu'au 29 juin à la Filature. @ www.lafilature.org

LA FILATURE

MULHOUSE

Vidéographie Entraves



Entraves explore la répétition dans le geste chorégraphique. Tableau vidéo génératif de Nicolas Clauss PHOTO DNA

Nicolas Clauss, artiste plasticien, a posé ses pinceaux en 2000 pour travailler depuis autour de l'image filmée et de l'aléatoire. Il expose 8 pièces à la galerie de la Filature de Mulhouse.

« Je travaille depuis une quinzaine d'années sur la notion d'image aléatoire à travers la vidéographie aléatoire. L'œuvre se déploie. Chaque pièce est une concentration et une exploration d'image dans le temps » explique le plasticien.

L'exposition fait la part belle au cinéma et notamment au film *Casanova* de Fellini. L'artiste présente une séquence de 4 secondes du film à travers un triptyque vidéographique sans début ni fin avec un recadrage aléatoire pour en faire ressortir ses qualités plastiques.

Effet contemplatif

Toute l'ingéniosité de Nicolas Clauss repose sur le hasard algorithmique traité par plusieurs ordinateurs. « La vidéo devient un paysage en mouvement par la répétition de mouvements chorégraphiques de danseurs contraints par le traitement algorithmique » a mis en exergue le plasticien. La temporalité dans sa dimension spatiale donne du mouvement aux œuvres et porte le spectateur à l'onirisme.

L'exposition présentée à la Filature se décline en 8 pièces telles qu'Arpettes et d'Antscape qui sont des triptyques vidéo génératifs, dont le dernier a été musicalisé par Sylvain Kassap et de plusieurs installations vidéo génératives.

Lors du vernissage le plasticien et Sylvain Kassap, clarinetiste et compositeur, ont donné un concert performance Into Landscapes autour d'une vidéographie contemplative aléatoire sur trois écrans animés par les sons de clarinettes.

Nicolas Clauss expose également une performance au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse en mettant en exergue des photos d'une cinquantaine de Mulhousiens.

A.V.

» À la Filature, jusqu'au 29 juin aux heures d'ouverture du mardi au samedi de 11 h à 18 h 30 et le dimanche de 14 h à 18 h. Entrée libre.

EL UNIVERSAL

EL GRAN DIARIO DE MÉXICO

AÑO 81 | NÚMERO 5238

MÉXICO DF | 300 PÁGINAS

POR FILEMÓN ALONSO-MIRANDA

El CyberLounge, espacio que desde julio de 2002 y dentro del Museo Tamayo expone las creaciones de artistas que operan el denominado arte digital, cumple tres años este julio. Salvo el Centro Multimedia del Centro Nacional de las Artes y el Laboratorio Arte Alameda, la ciudad cuenta con pocos lugares que den cabida a artistas o colectivos nacionales y extranjeros, que hacen de internet un medio de expresión estética.

El espacio de Chapultepec se divide en Inmerso Foro Lounge, donde se presenta en vivo arte digital de artistas internacionales; Inmerso Foro Net, para exhibición de proyectos en internet; Inmerso Foro Sonoro, dedicado al arte sonoro, música electroacústica y electrónica experimentales, e Inmerso Foro Abierto, destinado a proyectos de artistas mexicanos.

Para Arcángel Constantini, curador de Inmerso, los artistas ya se han apoderado de los recursos inherentes a la red y los han recontextualizado para presentarlos como elementos de discursos estético-conceptuales, y el objetivo del espacio que dirige es sumergir a los visitantes en el mundo virtual y las vanguardias del net.art, en un lenguaje accesible.

Por el cyberlounge han desfilado exponentes del video, arte en red, sonido y performance como el artista digital y músico inglés Tom Betts (www.nullpointer.co.uk), los austriacos Dextro y Lia, el canadiense Geoff Lillemon (www.ocularart.com), Margaret Penney, el holandés Han Hoogerbrugge (hoogerbrugge.com) y Peter Luining (ctrlaltdel.org).

Ahora, el museo celebrará el miércoles 29 un acto performativo a las 19:30 horas, para inaugurar la

Conceptos básicos

Arte Electrónico: (Según José Luis Brea): Suele llamarse así a todo el que funciona con elementos que se enchufan. Es decir, una proyección de diapositivas se consideraría "arte electrónico" si el temporizador de la proyección está controlado por un chip.

Arte Digital: Expresión visual vuelta secuencia finita de ceros y unos.

Audiopool: Software que genera sonidos de manera secuencial y autónoma y los representa en un espacio bidimensional.

Dividedbyzero: Sitio web autogenerativo.

Media-art: Toda expresión difundida a través de revistas, radio, TV e internet.

Net-art: Expresiones exclusivamente dispuestas en la red.

New-media art: El que se produce para internet y futuras redes públicas.

Pixel art: Acuarelismo electrónico, usando la computadora como pincel bajo técnica puntillista.

Web tracer: Navegador que provee una visión enfocada en la estructura de la red y no en sus contenidos.

muestra de Nicolas Clauss, artista obsesionado por la renovación de los placeres, los métodos y los cánones estéticos. Asimismo, se llevará a cabo una navegación colectiva el sábado 2 de julio a las 12 horas.

intramuros

INTERNATIONAL DESIGN MAGAZINE

De l'art si je veux
www.delartsijeveux.com



A partir des réflexions d'un groupe d'adolescents d'un quartier du Mans à propos de l'art contemporain (Duchamp, Bacon, Arman, Klein, etc.), le plasticien Nicolas Clauss a imaginé un site tout à fait envoûtant (et déroutant). Une succession de tableaux interactifs créés à partir des images (photos, vidéos) et compositions musicales produites par ces adolescents.

The artist Nicolas Clauss has designed a fascinating (and disconcerting) site based on the reactions of a group of adolescents from the French city of Mans to modern and contemporary art (Duchamp, Bacon, Arman, Klein, etc.). The result is a succession of interactive tableaux created from images (photos and videos).



Texte

PUBLICITÉ

LES NOURRITURES ÉLECTRONIQUES Samedi 15 juin 2013

Une œuvre interactive autour de Léonard de Vinci

» Jonas Pulver



Une app en forme d'œuvre d'art numérique ? C'est ce que proposent le plasticien Nicolas Clauss et le musicien Jean-Jacques Birgé, en marge de l'exposition parisienne «Léonard de Vinci – Projets, Dessins, Machines»

LES LIENS

- » Le site de l'application
- » La vidéo de présentation

Machines volantes du passé et du futur. Astronomie de la Renaissance et explorations martiennes. Croquis anatomiques d'hier et chimie moléculaire d'aujourd'hui. Un simple effleurement du doigt sur l'écran de la tablette, et les images se mélangent, s'interrogent, s'interfécondent sous la forme d'une fresque

sensorielle et interactive. Mettre en réseau et en résonance les intuitions visionnaires de Léonard de Vinci et leurs pendants modernes, faire sentir et ressentir ces correspondances et ces superpositions au sein d'une œuvre qui parle aux émotions plutôt qu'à l'intellect: voilà le propos de «La machine à rêves de Leonardo da Vinci», une application pour iPad née de la collaboration entre le plasticien Nicolas Clauss et le musicien Jean-Jacques Birgé.

Elaborée en marge de l'exposition parisienne Léonard de Vinci. Projets, dessins, machines, cette œuvre numérique rend tangible le rôle participatif du spectateur dans la réception d'un objet artistique. Ici, les compositions visuelles et sonores produisent de nouvelles combinaisons en fonction des mouvements imprimés à l'iPad et des fragments dessinés par Leonardo da Vinci qu'on choisit de placer dans la machine. Une app gratuite et hypnotique, qui permet d'entrevoir l'immense champ ouvert par les tablettes aux acteurs de la création audiovisuelle.

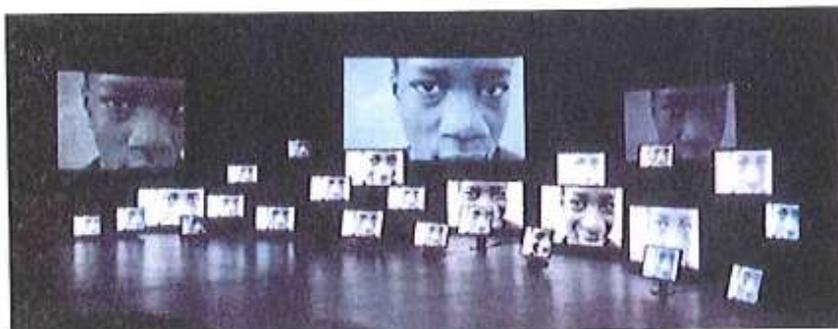
<http://davincireve.surletoit.com>

» Ecrire à l'auteur

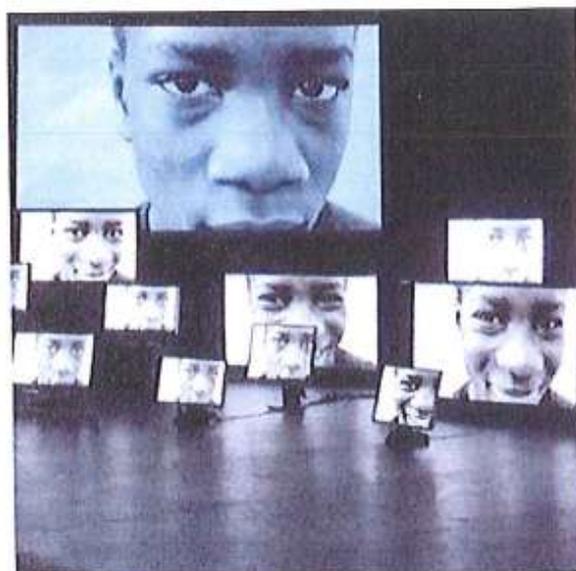


Texte

Visages d'une ville à la Condition publique



La Condition publique présente deux installations multimédias, fruit de rencontres entre les habitants des quartiers du Pile et des Trois Ponts à Roubaix et des artistes Nicolas Clauss, Catherine Poncin et Damaris Risch.



Ils vivent aux Pyramides, aux Epinettes, à l'Estaque ou encore aux Trois Ponts, dans l'une des 751 zones urbaines françaises dites sensibles. Depuis 2010, Nicolas Clauss filme les jeunes citoyens au pied des immeubles, seuls ou en groupe, et constitue progressivement une vaste galerie de portraits, visages d'une certaine France. L'artiste a souhaité « *élargir le cadre... ne pas circonscrire le travail à un seul territoire* ». Après Evry, il a donc poursuivi sa série à Montreuil, Mantes-la-Jolie, Marseille et récemment à Roubaix où il fut en résidence à la Condition publique. L'œuvre *Terres arbitraires* est donc ce qu'il est convenu d'appeler un work in progress.

L'installation est composée d'une trentaine d'écrans synchronisés, de différents formats, qui diffusent les visages de ces jeunes, cadrés frontalement. Sur un mode aléatoire apparaissent les noms des 1 200 quartiers qui forment les ZUS. Une bande son composée à partir d'une multitude de fragments –

publicités des années 50 vantant la vie dans les grands ensembles, extraits de journaux télévisés, discours politiques, analyses sociologiques... – accompagne la projection des images muettes. Eloquent !

Les plasticiennes Damaris Risch et Catherine Poncin invitent à découvrir le quartier du Pile à travers les portraits de Zineb, Alice, Wilia, Moussa, Isabelle, Matthieu, Agnès, AbdelKarim et Maria. Rencontrés au hasard des rues, chez la boulangère, aux Archives municipales, au musée la Piscine..., ils témoignent de la richesse culturelle de Roubaix.

Les quartiers du Pile et des Trois Ponts à travers « Un visage, des visages »

À croire que l'actualité économique, sociale, politique... déteint sur les artistes contemporains. Depuis hier et jusqu'au 11 mars, à la Condition Publique de Roubaix, l'exposition « Un visage, des visages » amène les visiteurs à retrouver leur identité dans cette société qui doit faire face au racisme, au chômage, à la précarité... Trois artistes sont venus à la rencontre de Roubaisiens dans les quartiers du Pile et des Trois Ponts, pour aller au-delà des clichés.

PAR KARINE MEZIERE
roubaix@lavoicedunord.fr
PHOTOS « LA VOIX »

« Cette exposition confronte le bruit médiatique et les discours tenus sur les banlieues, à la réalité des visages de jeunes gens croisés notamment à Roubaix », témoigne Anne-Isabelle Vignaud, directrice de la Condition Publique. C'est ce qu'ont voulu démontrer trois artistes sur deux installations multimédias dites « immersives ». « Par la captation de simples regards, le silence et les traits des visages parlent d'eux-mêmes », explique Nicolas Clauss pour son œuvre *Terres arbitraires*, lors de son vernissage jeudi soir. « N'ayez pas peur ça ne mord pas ! », rassure-t-il en entraînant le public vers une salle sombre, ornée d'une vingtaine d'écrans plats de diverses tailles. Là, des visages, des regards. Ils sont Marocains, Algé-



L'installation *Ode à neuf voix* (gauche) et les explications de *Terres arbitraires* de N. Clauss (droite).

riens, Français... C'est la banlieue, aux Trois Ponts, classés zone urbaine sensible (ZUS). Sans un mot mais avec des regards durs, certains sourient, d'autres pas. « Le bruit médiatique vient casser l'atmosphère. On se note ainsi dans les regards et nous ne sommes plus dans l'ambiance immersive. Chacun doit pouvoir se être où il en est dans tout ça », exprime Nicolas Clauss, qui utilise pour la première fois la vidéo dans son travail. Il

« Le bruit médiatique vient casser l'atmosphère. On se note ainsi dans les différents regards. »

aura fallu 300 vidéos et près de 70 personnes sur les écrans pour mener à bien son œuvre. Des personnes, c'est ce dont ont eu besoin Catherine Poncin et Damaris Risch-



pour leur installation *Ode à neuf voix*. « Nous avons associé neuf modèles au patrimoine de la ville : le tissu », explique Catherine Poncin. Des captures vidéos ont littéralement été imprégnées dans le tissu et suspendues en l'air. Par un effet de lumière, on entre dans une forêt de cadres, lumineux au sol et appuyés par un parcours musical. « La forme hybride musicale et voix peut être écoutée sur un canapé », ajoute Damaris Risch. Un canapé ? Oui, mais pas seulement. Les visi-

teurs sont invités à s'asseoir, à poser un casque sur leurs oreilles et à contempler l'œuvre de cette manière ; une autre perspective du parcours de l'image. Quelques mètres plus loin, les mêmes neuf visages réapparaissent, mais chacun sur une télévision. À tour de rôle et de façon aléatoire, ils nous poussent la chansonnette ! « Cet inter-culturelité des neuf personnes de différentes générations vient du quartier du Pile, classé ZUS. Par la chanson, ces visages, ces voix sont vus, entendus, dans un monde où l'on

« Nous avons associé neuf modèles au patrimoine de la ville : le tissu, venant du musée la Piscine. »

peine parfois à se faire comprendre », illustre Catherine Poncin. Et pour ne pas paraître inaperçu en allant voir cette exposition à la Condition Publique, n'oubliez pas de passer au photomaton. « Il faut vivre son propre portrait », précisent les deux artistes qui ont installé volontairement cet appareil. Interactivité avec le public et participation de ce dernier pour une œuvre concrète, voilà une idée « identitaire » qui pour 2 € donne droit à deux photos, dont une est à insérer dans une urne... multiculturelle. ■

Exposition « Un visage, des visages » jusqu'au 11 mars à la Condition Publique, 14 place Faidherbe à Roubaix. Ouvert du mardi au dimanche de 14 h à 18 h. Entrée libre.

| EXPOSITION

Paris - C. Delvaux-Prade - N. Claus

ZUS et coutumes

Que sait-on des quartiers populaires de Mantes-la-Jolie ou des Trois Ponts à Roubaix ? Hormis les clichés rebattus par les médias, pas grand-chose. Créée après des mois de rencontre avec les habitants, l'exposition *Un visage, des visages* en dresse le portrait depuis l'intérieur et bouscule ces stéréotypes.

Catherine Pétion et Damien Bizon ont arpentés la ville de Roubaix pour composer une Ode à leur voix. Présentant neuf habitants du quartier du Pils, l'œuvre s'appuie, en trois temps, accueillie par un montage sonore, notamment des extraits d'interviews, des bouts de rue et des micro-entrevues de Jean Kovalski, le public découvre des photographies suspendues puis des portraits filmés « muets ». Ce choix de dissocier le son, l'image fixe et le mouvement témoigne de la fragilité, l'étreinte, précieuse. L'œuvre conclut : « C'est un long chemin de concilier ses multiples origines, de parvenir à s'affirmer/couture/nature/nature, puis d'appartenir à vivre avec les autres ».

Sous la raquette
Lorsque Nicolas Claus mit le cap sur les Terres Adirondack – quelques années des 70s, ZUS –, on le prit pour un inc... sourd. Yveline, habitant des Trois Ponts devenu membre de l'équipe technique. Contes comme une chanson – avec ses structures répétitives mais aussi des séquences aléatoires –, cette installation oppose l'image et le son, les visages des habitants des cités face au « discours malin, dangereux, bête et méchant des médias et des politiques », explique Claus. À l'heure de la mystification du « jeune de banlieue », ces deux œuvres mettent en avant la face cachée des cités françaises : vivantes, joyeuses, et fières de leur multiculturalisme.

* Charminas, à l'initiative des Zones Urbaines Sensibles, devient public pour la première fois en 1996 (des Pyramides à Enry, le Mail à Toulouse...)

→ UN VISAGE, DES VISAGES
Jusqu'au 11.03.2012, Roubaix, la Courtille Publique, map & film, 100, 118, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 138, 140, 142, 144, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 178, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 210, 212, 214, 216, 218, 220, 222, 224, 226, 228, 230, 232, 234, 236, 238, 240, 242, 244, 246, 248, 250, 252, 254, 256, 258, 260, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 274, 276, 278, 280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 304, 306, 308, 310, 312, 314, 316, 318, 320, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 334, 336, 338, 340, 342, 344, 346, 348, 350, 352, 354, 356, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 388, 390, 392, 394, 396, 398, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 412, 414, 416, 418, 420, 422, 424, 426, 428, 430, 432, 434, 436, 438, 440, 442, 444, 446, 448, 450, 452, 454, 456, 458, 460, 462, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502, 504, 506, 508, 510, 512, 514, 516, 518, 520, 522, 524, 526, 528, 530, 532, 534, 536, 538, 540, 542, 544, 546, 548, 550, 552, 554, 556, 558, 560, 562, 564, 566, 568, 570, 572, 574, 576, 578, 580, 582, 584, 586, 588, 590, 592, 594, 596, 598, 600, 602, 604, 606, 608, 610, 612, 614, 616, 618, 620, 622, 624, 626, 628, 630, 632, 634, 636, 638, 640, 642, 644, 646, 648, 650, 652, 654, 656, 658, 660, 662, 664, 666, 668, 670, 672, 674, 676, 678, 680, 682, 684, 686, 688, 690, 692, 694, 696, 698, 700, 702, 704, 706, 708, 710, 712, 714, 716, 718, 720, 722, 724, 726, 728, 730, 732, 734, 736, 738, 740, 742, 744, 746, 748, 750, 752, 754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 774, 776, 778, 780, 782, 784, 786, 788, 790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 804, 806, 808, 810, 812, 814, 816, 818, 820, 822, 824, 826, 828, 830, 832, 834, 836, 838, 840, 842, 844, 846, 848, 850, 852, 854, 856, 858, 860, 862, 864, 866, 868, 870, 872, 874, 876, 878, 880, 882, 884, 886, 888, 890, 892, 894, 896, 898, 900, 902, 904, 906, 908, 910, 912, 914, 916, 918, 920, 922, 924, 926, 928, 930, 932, 934, 936, 938, 940, 942, 944, 946, 948, 950, 952, 954, 956, 958, 960, 962, 964, 966, 968, 970, 972, 974, 976, 978, 980, 982, 984, 986, 988, 990, 992, 994, 996, 998, 1000.



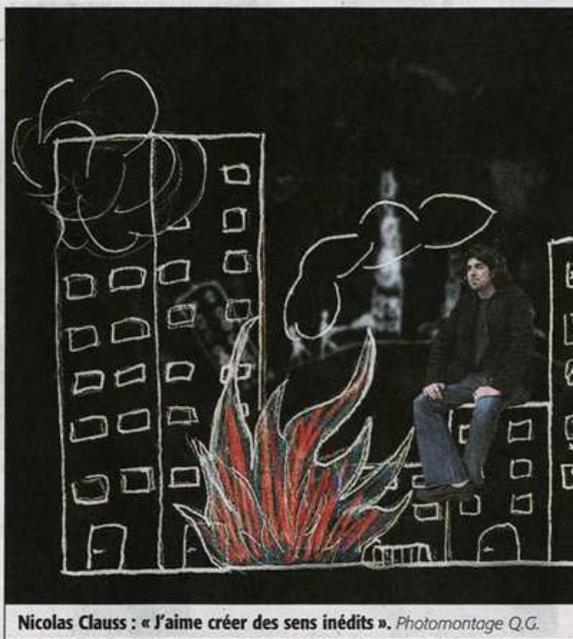
A la MJC L'ardoise interactive d'un artiste numérique

On passe sans transition des grandes baies lumineuses de la Maison des jeunes à la pénombre d'une salle de spectacle, seuls, face au grand écran, libre de nous mouvoir dans cet espace libéré de tout siège.

Sur l'écran, à la manière d'un film noir et blanc des premiers temps du cinéma muet, s'incrument des images, fluides ou saccadées. Les dessins s'entrecroisent, se superposent. Des immeubles, des gens, des sigles, plans larges, ou détails. Dessinés d'un seul trait, on se croirait replongé dans l'univers simpliste des Shadoks. Ce n'est pas la voix de Piéplu qui narre les images, mais celles d'adolescents qui expriment ici leur perception du monde, blanche ou noire.

Dessins, paroles, traits musicaux se renforcent ou s'opposent au gré de séquences aléatoires auxquelles participe le spectateur. Qu'il reste immobile, le rythme change ; un geste et le ballet audiovisuel prend une autre ampleur. Ça marche aussi, de façon plus imperceptible, quand des groupes se meuvent devant l'écran.

La MJC Trencavel accueille jusqu'au 21 avril cette fresque



Nicolas Clauss : « J'aime créer des sens inédits ». Photomontage Q.G.

multimédia : l'Ardoise. A la fois ardoise magique sur laquelle se font et se défont ces associations éphémères et l'ardoise que nous laissons aux générations futures, explique Nicolas Clauss, plasticien numérique, auteur de cette

œuvre.

Dans le cadre de son concours à l'éducation artistique dans les collèges, le Département a invité l'artiste en résidence au collège Jean-Bene à Pézenas. En quatre semaines d'immersion, Nicolas

Clauss a rencontré 300 élèves et recueilli 200 dessins à l'encre de chine sur fond blanc, 400 bribes de discours et 50 phrases musicales sur « ce qui les insupporte ou les ravit ».

A partir de ce matériau, une savante programmation combinée à l'interactivité de capteurs placés sur ce parcours déambulatoire, génère des séquences aléatoires. « J'aime créer des sens inédits » explique l'artiste, qui après une expo interactive au Mans investit en ce moment l'espace Ricard à Paris.

Cette « capacité à être à l'écoute avec de nouveaux outils » a plu aussi à la MJC et son pôle multimédia, « pour son côté ethno sociologique » confie Esmeralda Massies, directrice adjointe.

Dans la foulée des "Parlez-nous de votre ville", des images glanées par Jean-Claude Martinez, la MJC songe à inviter en résidence Nicolas Clauss pour un travail sur la rénovation urbaine de La Devèze. ●

J.Vr.

Nicolas Clauss

13 may – 16 jul 2017 en el Museo de Arte Moderno de Bogotá de Bogotá, Colombia

17. JUNIO 2017



Nicolas Clauss, *Coaching of Peace de Arte Moderno de Bogotá*

Nicolas Clauss, nacido en 1966, en Boulogne-Billancourt en el Haut-de-Seine en Francia, es un artista visual francés, coreógrafo, un título en psicología social.

Después abandonar la pintura en 2000 para dedicarse exclusivamente a las obras interactivas en Internet o instalaciones. Su intento se centra en arte que pueda desarrollar un trabajo participativo que lleva a cabo con el público de ciudades pequeñas: acciones, ritos, acontecimientos, que prepararon el material (audio, imágenes fijas, vídeo) de sus pinturas interactivas.

Agencia es una instalación audiovisual: cinco pantallas de cuatro metros cada una y dominios tres segundos de acciones filmadas en espacios públicos, en una diorama de locustas alrededor del mundo conforman la base del trabajo.

La videointeractiva explora y desmonta la posición del individuo autónomo y su interacción inconsciente con el mundo exterior. Los grupos de individuos se forman por azar, conectados solamente por el hecho de encontrarse en el mismo espacio al mismo tiempo. En estas acciones de la vida cotidiana vemos cómo los cuerpos individuales reaccionan en una zona de público, los movimientos se repiten y forman una coreografía general que tiene como fondo una banda sonora generativa algorítmica.

Las locustas de esta videointeractiva corresponden a distintas geografías, y una tradición cultural y socialmente diferentes. Algunas muestran las técnicas modernas de limpiar y rehabilitar espacios públicos; otras a otros que se sientan, juegan, miran en distintas direcciones, mientras que sus acciones se sobrepone a chueca entre sí, en plazas, parques, playas y espacios alrededor del mundo.

Museo de Arte Moderno de Bogotá

Calle 14, 6
Bogotá Colombia
Tel. +571 2860466
info@museoartemoderno.org
www.museoartemoderno.org

Horarios de apertura

De martes a sábado

Desde las 10h hasta las 18h

Domingo desde las 12h hasta las 17h

Prezón de entrada

Estudiantes y desempleados

con tarjeta: \$7.000

Particulares: \$10.000



Facebook Twitter YouTube Instagram



Legenda

1. Nicolas Clauss, *Coaching of Peace* de Museo de Arte Moderno de Bogotá
2. Nicolas Clauss, *Coaching of Peace* de Museo de Arte Moderno de Bogotá
3. Nicolas Clauss, *Coaching of Peace* de Museo de Arte Moderno de Bogotá

Nicolas Clauss,

collisions aléatoires

par Jean-Jacques Gay

Peintre, truquiste, programmeur, vidéaste, montreur d'ombres, Nicolas Clauss est un artiste de son temps. Platicien de l'aléatoire, la légende dit que « en 2000 Nicolas Clauss pose ses pinceaux pour pratiquer la vidéo et maîtriser la programmation ».

Or l'œuvre de ce jeune quinquagénaire est plus complexe qu'elle en a l'air et *Agora(s)*, *Endless Portraits* ou *Les traversants*, ses dernières pièces, vont puiser leurs racines dans la peinture, le code, l'interactivité, le web, la matière, la vidéo mais surtout la sociologie et la psychologie, enrichis du parcours d'un artiste pour qui le terrain d'expérimentation reste l'humain.

Votre légende est une belle histoire, mais comment s'est réellement passé ce changement de médium. Et pourquoi cette mutation soudaine ?

Je suis un autodidacte et j'ai commencé à peindre quand j'étais minot. Mais en 1999 j'étais dans une impasse par rapport à la peinture. Ça m'a pris beaucoup de temps, car j'avais commencé à peindre jeune. Mais d'un coup je me suis demandé ce que je faisais là.

Vous peigniez quel genre de toile ?

Je peignais des choses (toutes proportions gardées) entre Tapiès et Rauchenberg, avec, dès le début, la présence d'images et de photographies collées dans mes tableaux et un travail sur la matière (travail multimédias, toile de jean, pierre ponce en poudre avec de l'huile... enfin tout !) Et d'un coup tout ça devenait trop laborieux. Je me suis dit qu'il fallait que je change quelque chose et en même temps j'avais une galerie qui voulait que je continue à faire ce qui se vendait. Ça me saoulait. Et là, comme une espèce d'intuition je me suis dit : à l'âge de 15-16 ans tu programmais en code Basic (on faisait faire ça à tous les mêmes à l'époque), peut-être que tu pourrais trafiquer des ordinateurs.

Ce travail demande une formation ?

C'était la fin des années 90, ça se faisait déjà un peu, mais je ne le savais pas ! Alors je suis passé par la Fac. Une licence Art et Technologie

de l'Image (ATI) à l'université de Paris 8 dès 1998 avec Edmond (Couchot) et Michel (Bret). Pourtant, 15 jours de travail sur la 3D avaient suffi à m'en dégouter, c'était pas mon truc... mais j'ai découvert un logiciel qui s'appelait Directors ! Et là, coup de foudre absolu ! J'arrive enfin à faire des trucs qui bougent. Je travaille sur des couches d'images, des *layers* (calques, ndlr). Et je découvre que je ne connaissais rien aux ordinateurs. Je découvre les *layers*, les machines, l'aléatoire qui fait que tu peux changer les superpositions et jouer sur leurs modes d'interaction. Gros coup de foudre et je me lance pendant 5 ou 6 ans à fond sur ce que j'appellerai des « tableaux interactifs en ligne ».

Vous devenez donc un net-artist ?

J'ai des années de gloire sur internet, mais le net n'était pas mon sujet de réflexion, juste un canal de diffusion en dehors du net-art. Un canal de diffusion avec quelqu'un à l'autre bout qui manipule avec sa souris des œuvres très très picturales qui font des sons (avec tout de même aussi un peu de vidéo incrustée). Nous sommes entre 2000 ou 2001 et je produis des objets numériques qui pèsent 150 Ko. J'ai arrêté d'en faire lorsqu'ils ont dépassé les 5 Mo.

Comment se composaient vos tableaux interactifs en ligne ?

C'était des choses très riches, assez oniriques, assez baroques, car il y avait beaucoup de détails... mais toujours très picturales. C'était assez beau, visuellement assez fort dans le fait que ça contrastait complètement avec ce qui se faisait à l'époque qui était, ou très techno, ou très *low-tech* sur des questions *technoïdes* qui n'étaient et ne sont pas vraiment mon sujet. Je venais de la peinture et je n'avais rien à faire du *technoïde*, ni même d'un quelconque questionnement d'internet... ça ne m'intéressait pas du tout. Il y avait des artistes chercheurs qui réfléchissaient déjà à tout ça ! Moi, j'étais dans un truc assez généreux et novateur qui

a eu plein de prix. D'ailleurs j'ai mis des années à digérer tout ça, à me dire que l'interactivité ça ne m'intéressait plus non plus... En tout les cas moins que de réfléchir sur des formes génératives.

Cette évolution n'a pas été si brutale que ça ?

D'année en année, il y a eu différentes étapes, comme ce petit déolic qui a été mon exposition en 2012 ou 2013 chez Seconde nature (à Aix-en-provence, ndlr) que j'ai appelé *Vidéographies*. À cette époque, je me suis autorisé à aller vers une forme de simplicité dans l'image. Une image où je n'avais plus à travailler une multitude de superpositions, de couches, de matière, d'effets... et finalement de peinture. J'ai mis tout ça de côté pour aller vers la question du mouvement... avec, toujours en toile de fond, les questions de figure humaine. Car mon travail n'a pas toujours été le portrait, mais avait une constance : la présence humaine, les corps, les visages...

À quel moment Nicolas Clauss se retrouve caméra au poing ?

C'est très simple, ma première caméra je l'ai gagnée sur un prix Net Art de Sony en 2002. Avant j'allais piquer des images sur des bandes VHS ; des détails de chorégraphies coupés à la TV que j'allais incruster dans les œuvres comme du *Found-footage*. Et à partir de 2002 je commence à filmer moi même et à ne plus utiliser les images des autres, à travailler mes images, même si pour moi j'ai toujours « filmé » des captations, des textures avec un scanner ou un magnétoscope. Aujourd'hui, la différence avec cette époque c'est que je suis dans une « image totale » en vidéo. Même si techniquement ce n'est pas de la vidéo mais du code à travers une suite d'images fragmentées. Tout ça part tout de même d'une captation vidéo pour être ensuite traité en suites d'images, en mouvement, en fragments de mouvements ré-assemblés. Après, ça dépend des projets, dans certains ça reste un fichier vidéo qui



est traité par un programme... pour d'autres, c'est autre chose... enfin, c'est ma cuisine !

*Dans **Endless Portraits**, on a des portraits, **Agora(s)** est une installation de lieux publics habités par des foules en « corps collectif »... Quelle est l'inspiration de Nicolas Clauss ?*

Je suis autodidacte, mais j'ai une formation de psychologue social. Et ceci dans un secteur très particulier qui se situe entre la sociologie et la psychologie. En plus, je viens d'une école bien précise qui fait des expérimentations sur des cobayes de groupes. On y mesurait ce qui se passait dans le groupe. Et donc j'ai toujours cette espèce de tension entre aller vers l'individu (rentrer dans son regard) et calculer le groupe. C'est pour ça que ça m'intéresse toujours d'exposer en même temps *Endless Portraits* et *Agora(s)*, car je garde toujours ce réflexe.

Il y a toujours une observation de l'individu ?

Oui, mais ce n'est jamais une observation clinique et froide. On rentre toujours en contact avec le « sujet » pour un « échange ».

En tant que spectateur on se rend compte que ce n'est pas forcément nous qui observons vos portraits, c'est aussi eux qui nous observent !

Oui, mais c'est les deux ! Dans *Endless Portraits* c'est une rencontre entre eux et nous, entre le spectateur et les portraits. Alors que dans *Agora(s)*, c'est plus la foule qui nous englobe. On change de focale et on est plus dans une approche sociologique. On a plus une distance sociologique même si c'est plus un mixe des deux, on est dans un aller et retour de flux sur des partitions de regards caméra qui sont à la fois directs et accidentels. Et ces mouvements de masse, ce corps collectif et

cette imbrication du corps individuel avec le corps collectif fonctionne entre eux car je réunis des places publiques qui sont synchrones et qui sont hyper connectées dans un dispositif global.

C'est un montage avec une narration algorithmique ?

La narration n'est pas algorithmique, mais c'est une narration qui utilise l'algorithme comme outil pour servir autre chose que des questions d'algorithme qui au final m'intéressent peu mais qui me servent pour faire vivre les choses et les formes... et ainsi gérer les confrontations aléatoires entre deux images qui se rencontrent avec les choses qui m'échappent. Ces collisions aléatoires me fascinent !

En schématisant, vous restez dans une confrontation documentaire. Une observation qui cherche à documenter ?

Il y a une dimension documentaire dans mon travail et dans *Agora(s)* il y a aussi une dimension chorégraphique. Et puis il y a cette question de la figure humaine et les différentes distances que l'on peut avoir pour l'observer.

Quand on disait « qu'est-ce qui inspire Nicolas Clauss ? » on pensait à la musique, ou au rythme. Mais là, vous parlez sociologie... qu'est-ce qui inspire l'art de Nicolas Clauss ?

C'est : « Qu'est-ce que c'est que l'être humain ? » J'ai une réelle fascination pour cette question. Pour moi l'être humain est une énigme... J'ai une méfiance totale des groupes. Quand on est plus de trois on devient débiles. Par exemple, je suis fasciné par le métro. Quand je le prends seul, je suis fasciné par la situation dans laquelle se retrouve tout voyageur de métro. Il est face à plein de gens qu'il ne reverra plus jamais, face à tant de possibles qui vont disparaître lorsqu'il quittera le wagon. Ça c'est un truc qui me fascine. La tension entre le point de

vue d'une personne pour qui, lui et ses proches constituent ce qui est le plus important au monde, et qui pourtant vit dans un espace public où il y a mille personnes différentes, et où personne n'a rien à faire de personne. Comment tout ça peut cohabiter, me fascine ! Donc là (devant *Endless portraits*) on se pose face à des gens... (alors j'ai brouillé un peu les pistes en mettant quelques personnalités, parce que je trouvais intéressant d'interroger leur statut) et on vit une rencontre. Mon travail est avant tout une fascination pour cette pauvre chose que nous sommes tous, nous les êtres humains.

Quels sont vos grands exemples artistiques ? Dans quelle filiation vous sentez-vous ?

J'en ai plein sans y penser. J'adore Jacques Tati. Par exemple chez Tati, il y a cette tension, ce côté absurde sur ce que devient notre société et en même temps c'est très tendre. Et *Agora(s)* c'est entre la tendresse et l'observation d'insectes qui grouillent de partout. Car dans *Agora(s)* les mouvements créés par la machine ne sont plus les mouvements qu'ont fait les gens filmés, ça devient autre chose et donc ils sont enfermés dedans, ils sont prisonniers de ce carcan et ils réagissent tous à un même mouvement. Et c'est ça, c'est cet endroit là qui m'intéresse. Monter les deux faces d'une même pièce.

Ce qui est étonnant dans *Agora(s)*, c'est que l'on a l'idée de la caméra de surveillance de l'œil machine sans avoir le point de vue de la caméra de surveillance !

Dans la construction de la partition d'*Agora(s)* il y a des mouvements où je suis justement dans des zooms très étirés et très pixélisés avec des travellings très longs qui se déploient et où je rejoins effectivement la caméra de surveillance.

Mais on n'est ni dans *Blow up* (d'Antonioni) ni dans *La Mort en Direct* (de Tavernier), cette pose

n'est pas volée. Si nous revenons aux *portraits sans fin*, on peut se demander comment est mis en scène cette pose ?

Ce que l'on voit est la résultante du mouvement que j'imprime en filmant. Le mouvement produit par le sujet et, si il y a lieu, par son arrière plan, avec le procédé aléatoire de la recomposition de la machine.

Quelle est la consigne donnée au modèle ?

La seule consigne c'est « regarde l'objectif ! ». « Visage neutre », il faut avoir un visage neutre. Je ne veux pas qu'il y ait de sourire ou autre grimace. Ce qui m'intéresse c'est « l'endroit (et je leur dis parfois quand je les filme) où l'on ne sait pas si tu es complètement absent ou intense » (de toute façon sur le rendu, c'est à peu près identique). « Oublie ! Sois là ou pas là, mais concentré sur l'objectif sans expression. Si tu veux bouger, tu peux ! » Moi, par contre, je tourne autour du modèle qui me suit des yeux. Denis Lavant prend le relais du mouvement quand je m'arrête... c'est lui qui m'a suggéré ça !

*Quand on est dans l'exposition *Endless Portraits* au 104 Paris on a l'impression d'être à la croisée des regards des différents portraits. Et donc pour Nicolas Clauss quelle est la place idéale de son spectateur ?*

La place physique est face à chaque portrait pour faire, ce que pas beaucoup de gens font face à un autre être humain (et ce que je fais souvent) : regarder les gens dans les yeux... dans le métro, dans la rue (je ne peux pas m'en empêcher). Donc, là, on peut le faire. Et là, ça m'intéresse que ça soit possible. Et là on peut être dans cette expérience de face à face. Sinon, c'est « l'effet Joconde » qui est créé justement pour cette multitude de regards qui fixent le regardeur. Et ici ça marche encore plus avec les reflets de la Galerie Ephémère du 104. Le soir les portraits se répondent.

*Dans *Agora(s)* par contre, le spectateur doit se déplacer !*

Dans *Agora(s)* le spectateur est appelé à se déplacer. Il est censé bouger dans l'espace d'exposition et aller piocher, picorer et ne surtout pas pouvoir voir la pièce d'un seul tenant. J'organise la pièce pour voir une, deux, trois... voir quatre images sur quelques points de vue. Mais c'est vraiment un dispositif où le son est le ciment de la pièce et que si le visiteur perd l'image il a toujours le son dans les oreilles. Puis quand il récupère une image, elle est toujours en lien avec le son. Ca, c'est une mécanique qui m'intéresse !

Sur quoi travaillez vous en ce moment ? Quels projets, quelles œuvres ?

Je viens de terminer une pièce pour le festival Hors Pistes à Beaubourg : *Les Traversants* où j'explore ce qui se passe en une seconde. Et surtout, je vais commencer une résidence sur un projet où je vais mettre des gens dans des boîtes (un peu comme un trompe-l'œil). Je filme les gens coincés dans des boîtes avec du mouvement aléatoire. Au final je vais faire des sculptures-boîtes qui intégreront des moniteurs avec du trompe-l'œil. C'est plus une sorte de *white box* où il n'y a pas de hors champ, tout est dans une valise et le projet s'appelle *Frame*.

Si aujourd'hui votre galerie vous proposait de réaliser une pièce qui vous tient à coeur. Que feriez vous ?

J'aimerais beaucoup explorer les histoires (nonobstant les limites techniques) et travailler de l'image très très très haute définition (4 et 8K) dans laquelle on pourrait avoir un déplacement aléatoire qui zoome aussi dans la matière de l'image. La navigation serait aléatoire à l'intérieur de l'image. Voilà ce qui m'intéresse vraiment. C'était l'idée des *Vidéographies* de 2002. J'aimerais alors marier l'exploration spatiale (dans l'image) et temporelle (dans le mouvement) avec mille images par



Terres Arbitraires © Nicolas Clauss

seconde sur des plans très larges où l'on créerait des narrations différentes sur une même image. C'est la recherche que je fais depuis cinq ans et que j'appelle *Vidéographies aléatoires*.

L'interaction, c'est quoi pour vous, à part ce face à face ?

J'ai beaucoup travaillé sur l'interaction, mais ça ne m'intéresse plus beaucoup aujourd'hui car j'ai été un peu dégoûté par toute une vague d'œuvres *gesticulatoires*. Pour moi, ça avait du sens tant que c'était dans une relation de 1 pour 1 avec une interface rustique comme la souris. Après, j'ai fait beaucoup de choses avec des capteurs et ça avait encore du sens de s'y frotter à cette époque. Mais j'ai assez vite eu le sentiment que ça détournerait le spectateur de ce que j'avais envie de lui donner. Ça devenait accessoire. Et puis je pense que l'on a rien inventé de plus fort qu'un regard humain.

© Propos recueillis par Jean-Jacques Gay
- Turbulences Vidéo #96